

TRAITÉ
DES
FIEVRES.

TRAITÉ DES FIEVRES

TRADUIT DU LATIN

DE M. FIZES,

CONSEILLER ET MEDECIN du Roi, Professeur de Chymie dans l'Université de Montpellier, & ancien Professeur de Mathématique.

*Par Mr. D*** Docteur en Médecine.*



A PARIS.

Chez DESAINT & SAILLANT, rue saint Jean de Beauvais.

M. DCC. LVII.

AVEC PERMISSION.

AVERTISSEMENT
DU
TRADUCTEUR.

L'Ouvrage dont on préſente la Traduction au Public eſt le fruit des travaux d'un homme célébre par ſes écrits, & par le ſuccès de ſa vaſte & heureuſe pratique. Bienfaiteur de l'humanité à différens titres, il éclaire les Médecins de ſes lumieres, & porte au lit des malades les reſſources les plus ſûres de l'Art qui veille à la conſervation de la vie; Art ſublime autant que ſalutaire, malheureuſement encore trop imparfait, & le plus digne objet de l'étude d'un Philoſophe, après la ſcience des mœurs.

De tous les ouvrages dont Mr.

Fizes a enrichi la Médecine, le Traité des Fiévres eſt celui dont la Traduction intéreſſe davantage le Public. Parmi les Auteurs qui nous ont donné des Traités complets & eſtimés ſur cette matiere, Mr. Queſnay eſt le ſeul, je crois, qui ait écrit en françois ; mais ſon ouvrage n'eſt guère à la portée du commun des Chirurgiens, en faveur deſquels principalement on a entrepris cette Traduction. Mr. Queſnay, génie du premier ordre, a raſſemblé avec profuſion dans ſes écrits de connoiſſances de différens genres, de Phyſique, d'Oeconomie animale, de Chymie, &c. Il a tâché d'en faire ſentir les raports, & d'en former un enchainement de vérités, dont le fil pût nous conduire dans les routes ténébreuſes de la pratique. Il a voulu établir de principes ; & perſuadé qu'on ne

ſçauroit en trouver par la routine, qui n'eſt qu'un tâtonement éternel, il les a cherchés dans les ſciences, qui peuvent éclairer la Médecine; ſciences que le commun des Praticiens ignore ou dédaigne. Mais plus le grand Homme a montré de ſagacité & de profondeur dans ſes admirables ouvrages, moins il s'eſt mis à portée d'être entendu par des Lecteurs vulgaires. Son Traité des Fiévres en particulier, qui tient d'ailleurs à tous les autres, n'eſt pas fait pour être dans les mains de tout le monde. Nous oſons inviter les Sçavans à comparer ce que Mr. Queſnay a écrit ſur les Fiévres avec ce qu'en avoient dit avant lui le grand Boerhaave, & l'illuſtre VVanſieten ſon Commentateur.

Mr. Fizes s'étant propoſé, comme il le dit lui-même, de

tracer le modéle d'une pratique ſimple & lumineuſe aux jeunes Médecins qui ſe forment dans l'école de Montpellier, où ils ont le bonheur de recevoir ſes leçons, il eſt clair que ſon Traité doit être par-là même d'une utilité plus générale. Il n'y a point d'homme de bon ſens en effet qui ne puiſſe entendre les régles que Mr. Fizes donne pour ſe conduire auprès des malades.

Je veux, avant de finir, aller au devant d'un reproche qu'on fait d'ordinaire aux Traducteurs des ouvrages de Médecine écrits en latin. A quoi bon, dit-on, mettre ces ouvrages en françois : la Médecine n'eſt-elle donc pas encore aſſez en proye aux Chirurgiens ? Pourquoi leur fournir de nouvelles armes ?

La réponſe à cela eſt bien ſimple. Il y a fort peu de Médecins

dans nos armées de terre, aucun dans nos armées navales. Le peuple, c'eſt-à-dire, les trois quarts & demi des hommes, n'appelle guère que de Chirurgiens dans toutes ſes maladies, ſoit dans les Villes, ſoit dans les Bourgs. Mais dira-t'on, c'eſt un grand abus que cela; j'en conviens; mais cependant cet abus ſubſiſte, & il n'y a pas même apparence qu'il finiſſe ſi-tôt. En attendant qu'il plaiſe au Gouvernement de le faire ceſſer, il eſt néceſſaire de fournir à ceux qui exercent la Médecine ſans être Médecins les ſecours les plus capables de mettre à couvert la vie du Soldat, du Matelot, de l'Artiſan, du Cultivateur qui leur eſt confiée: or c'eſt ce qu'on ſe propoſe dans les Traductions de l'eſpéce de celle-ci. Loin donc d'avoir penſé mériter aucun blâme en

l'entreprenant, j'ai crû remplir le devoir d'un Citoyen ; si après cela il se trouve de personnes qui condamnent encore mon entreprise, je les prie au moins de me faire grace en faveur de l'intention.



TRAITÉ DES FIEVRES.

CHAPITRE PREMIER.

Des Fiévres en général.



LA Fiévre eſt la plus commune de toutes les maladies qui nous affligent. Elle tend directement à la deſtruction du principe vital, & fait perir la plus grande partie des hommes, ſoit qu'elle les attaque immédiatement & comme maladie eſſentielle, ſoit qu'elle ne vienne qu'à la ſuite d'une autre dont elle eſt un des effets, ou Symptôme. Son nom lui vient

peut-être de l'ancien mot latin *Februo* (a) qui étoit en usage chez les Sabins & qui signifie *Purifier*. Les Grecs l'appelloient *Puretòs* du mot *Pur*, qui veut dire *Feu*, à cause que la chaleur accompagne ordinairement la Fiévre & c'est pour la même raison que les Anciens ont fait consister son essence dans une chaleur excessive & surnaturelle.

Mais, quoique cette maladie soit extrêmement fréquente, son essence n'en est pas pour cela plus connue, non plus que les signes qui la caractèrisent, & il s'en faut de beaucoup que les Medecins soient d'accord là-dessus. Cette chaleur surnaturelle qui, selon Fernel & tous les Anciens, en est la marque essentielle & distinctive, n'est point reconnue pour telle par ceux qui les ont suivis ; & c'est avec raison qu'ils pensent ainsi, puisque la chaleur se trouve fort souvent sans Fiévre, & que la Fiévre elle-même n'est pas toujours, à beaucoup près, accompagnée de chaleur. C'est ce qu'on remarque dans beaucoup de Fiévres continues, même dans l'exacerbation : on observe la même chose au commencement des accès fébriles, ainsi que dans quel-

Vid. Dictionar. vet. Latinitatis Laurentii.

ques Fiévres malignes épidémiques qui regnent dans les camps, & qu'on nomme *Froides*. On peut encore ajoûter que dans les Fiévres malignes la chaleur n'excéde pas de beaucoup celle que nous avons naturellement, souvent même on n'y remarque aucune différence.

Il s'agit donc de chercher un signe pathognomonique de la Fiévre, sur lequel il ne puisse plus y avoir de contestation. Or c'est une chose reconnue de tous les Praticiens qu'il y a Fiévre toutes les fois qu'on trouve le poulx accéléré, & les fonctions lésées considérablement. On peut donc définir la Fievre rélativement à la pratique : *une accélération surnaturelle du poulx*, ou ce qui revient au même, *la fréquence du poulx jointe avec une lésion de fonctions, constante & notable.*

Suivant cette définition, la Fiévre pourra aussi bien exister avec le froid qu'avec le chaud, quoiqu'elle soit plus ordinairement accompagnée du chaud.

La cause prochaine de la Fiévre est *une augmentation dans la vitesse des contractions du cœur, jointe avec le retardement du sang dans les vaisseaux capillaires.* Il faut que ces deux conditions soient réunies pour causer la Fiévre ; l'une sans

l'autre ne ſuffiroit pas. Ainſi le nombre des contractions du cœur peut être augmenté ſans que la Fiévre s'enſuive, comme il arrive quand on a fatigué, qu'on a mangé, ou quand on ſe met en colere. De même il y a bien des cas où la circulation du ſang eſt arrêtée dans les vaiſſeaux capillaires ſans qu'on ait la Fiévre; tels que les défaillances, la gangrêne, quelques eſpéces d'inflammations.

Mais ces deux cauſes dont nous venons de parler ſont elles-mêmes produites par d'autres cauſes qu'il faut aſſigner.

On peut les reduire à deux chefs, ſçavoir, aux corpuſcules irritans, & à certains vices du ſang.

1°. Pour concevoir comment ce qui irrite produit la Fiévre, il faut remarquer que lorſqu'une partie qui jouit d'une grande ſenſibilité, comme les membranes, les ligamens, & les tendons, & en général toutes les parties qui reçoivent beaucoup de filets nerveux, ou dans leſquelles ces filets ſont extrêmement tendus, lorſqu'une telle partie ſouffrira quelque ſecouſſe capable de lui cauſer de la douleur, tout ce ſiſtême nerveux en ſera ébranlé, le fluide des nerfs ſera dé-

terminé par ces ſecouſſes violentes & inacoûtumées à ſe porter plus abondamment vers les parties auſquelles ces nerfs aboutiſſent. Les ſécrétions qui s'en feront enſuite deviendront plus copieuſes par la facilité qu'il trouvera à couler par les conduits élargis du cerveau & des nerfs, comme on obſerve que cela arrive dans tous les endroits où il ſe fait quelque ſécrétion, toutes les fois que les vaiſſeaux excrétoires laiſſent ſortir une plus grande quantité de liqueur ; car on peut regarder les nerfs comme les vaiſſeaux excrétoires du cerveau. Toutes les Fibres ſeront donc alors plus diſtendues qu'à l'ordinaire, ſur-tout celles qui ſont dans un mouvement continuel, parce que le fluide nerveux trouvera des routes plus frayées de ce côté-là. Ainſi les ſolides, mais ſurtout le cœur & les artères dont les battemens ne diſcontinuent point, agiront avec plus de force, le ſang en ſera agité avec plus de violence, & par-là il éprouvera une raréfaction qui diſtendra tous les organes & augmentera leur reſſort. Cette force ira toujours en croiſſant par l'action réciproque, des ſolides ſur les fluides, & des fluides ſur les ſolides. Le ſang ſera pouſſé avec plus de vîteſſe par

le cœur dans les vaiſſeaux ſanguins, & par les parois de ces vaiſſeaux dans le cœur ; de-là la fréquence des contractions du cœur, & conſéquemment celle du poulx. De plus le ſang raréfié par cette grande agitation ne coule qu'avec peine dans les vaiſſeaux capillaires ; pluſieurs même de ces vaiſſeaux trop affoiblis ou reſſerrés par quelque contraction ſpaſmodique, qu'occaſionne la diſtribution inégale du fluide nerveux, ne tranſmettront que fort peu ou point de ſang, tandis que les autres lui laiſſeront un paſſage libre ; & ce ſera encore là une autre cauſe de la fréquence du poulx & des contractions du cœur, ainſi que nous l'expliquerons dans la ſuite : on aura donc les deux conditions requiſes pour la Fiévre, qui ſont une augmentation de vîteſſe dans le poulx avec une léſion des fonctions.

2°. Lorſque le ſang ſe trouve arrêté dans un certain nombre d'extrêmités artèrielles par quelque vice qui lui ſurvient, & que nous déterminerons plus bas, ou par l'effet d'une cauſe topique, tandis que les autres en plus grand nombre le laiſſent paſſer librement ; ce ſang oppoſe aux ventricules du cœur, qui font effort pour le pouſſer en avant, une réſiſtance

qui abbat ſouvent les forces de ce viſcère dans leur principe & celles du poulx. Cet affoibliſſement pourra même aller juſqu'à la défaillance, comme on l'obſerve parfois dans les Fiévres qui commencent par le froid.

Mais cette reſiſtance que le cœur éprouve, l'empêchant d'exprimer tout le ſang qu'il contient, occaſionne une diſtenſion dans ſes Fibres, qui eſt cauſe qu'il ſe reſſerre enſuite & agit avec plus de force ſur ce même ſang qui lui reſiſte, comme il fairoit ſur un corps dur ; ce qui produit des ébranlemens violens dans les nerfs de ce viſcère, & par une conſéquence néceſſaire détermine le fluide nerveux à y couler plus rapidement & avec plus d'abondance. Le cœur ſe contractera donc avec plus d'effort & de vîteſſe qu'il ne faiſoit. Au ſurplus, comme dans ce cas la reſiſtance du ſang n'eſt pas abſolument inſurmontable, & qu'il conſerve encore aſſez de fluidité pour qu'il puiſſe s'en ſeparer la quantité néceſſaire de fluide nerveux (car autrement on tomberoit en ſyncope, comme il arrive au commencement des exacerbations des Fiévres malignes qu'on appelle ſyncopales, & de quelques accès de Fiévres intermittentes,

dans lesquelles un excès de froid épaissit extraordinairement le sang,) le cœur en exprimera toujours une certaine quantité, mais d'autant plus petite que la résistance sera plus grande ; & les parois des ventricules se rapprocheront d'autant moins. Or, comme il faut moins de tems pour parcourir un espace plus petit, la contraction du cœur sera plûtôt achevée, de même que la dilatation des vaisseaux sanguins, qui toutefois sera moins considérable, à raison de la moindre quantité de sang qu'ils recevront ; les tuniques de ces vaisseaux se retabliront aussi plus promptement par les mêmes raisons. Par conséquent, les vaisseaux restans d'ailleurs toujours remplis, & leur capacité étant toujours proportionnée à la colomne du liquide qu'ils contiennent, le sang retournera au cœur avec plus de vîtesse, quoiqu'en moindre quantité ; mais les ventricules qui le recevront, gonflés encore par le sang qu'ils n'ont pû degorger, ne se dilateront & ne se contracteront ensuite qu'avec beaucoup de peine. Ainsi donc les forces du cœur & des artères seront extrêmement affoiblies, & presque entiérement énervées. Les contractions de l'un & celles des autres, de

même que leurs dilatations seront aussi plus fréquentes ; c'est-à-dire, que le poulx sera petit & accéléré, comme on l'observe au tems du froid fébrile.

CORROLLAIRE I. Les mêmes raisons servent à expliquer pourquoi l'on trouve quelquefois aux mourans un poulx frequent, quoique foible.

CORROLLAIRE II. On ne peut pas conclurre que les forces du cœur soient augmentées de ceque ses contractions sont plus frequentes ; c'est-là une vérité comme de tous les Praticiens.

Le cœur & les arteres continuant à se contracter, le sang est enfin tellement agité que les particules actives de la matière febrile, auparavant engagées dans ses parties visqueuses se developent, ce qui produit la raréfaction du liquide qui d'abord avoit été épaissi par cette matiere. Quelquefois son activité est portée à un tel point, qu'elle échauffe & raréfie tout-à-coup le sang, sans qu'aucun épaississement est précedé. (Car il y a des Fiévres qui commencent par le chaud & la raréfaction, comme d'autres par l'épaississement & le froid.) Lorsque le sang se trouve ainsi raréfié, & qu'une partie des vaisseaux sont en même tems obstrués,

ſoit par un reſte de ſang épaiſſi, ſoit par cette raréfaction même qu'il éprouve, & généralement parlant toutes les fois que le ſang ſouffre quelque changement qui le rend tout-à-coup moins coulant qu'il n'étoit, ſans que pourtant les forces du cœur & des artères ſoient notablement affoiblies, autant de fois le poulx eſt accéléré, & les fonctions ſont léſées; or cela a lieu dans toutes les Fiévres, ainſi que le démontrent les horripulations, les douleurs ſourdes ou même aigues, les tumeurs inflammatoires, les hummorragies & autres Symptômes qui les accompagnent ordinairement. Pour concevoir la raiſon de ceci, il faut conſidérer, que la circulation du ſang étant abſolument neceſſaire pour l'entretien de la vie, il s'enſuit qu'une partie des artèrioles doit lui laiſſer le paſſage libre lorſque le reſte eſt obſtrué. Il faut en dire autant des artères lymphatiques dont pluſieurs ſont auſſi plus ou moins obſtruées, ſelon qu'elles ont reçû dans leur cavité plus ou moins de globules ſanguins, ou des parties fibreuſes, ou ſelon qu'elles ſont plus ou moins embarraſſées par la maticre fébrile; en général même ces artères lymphatiques, comme plus foibles & plus étroi-

tes que les ſanguines, ſont auſſi plus ſujettes aux obſtructions. Ainſi le ſang, qui, dans l'état de ſanté, coule de toutes les artères dans toutes les veines, partie ſous la forme d'un fluide rouge & partie ſous celle de ſéroſité, paſſant auſſi en partie par les vaiſſeaux ſanguins, & en partie par les lymphatiques qui ſont continus aux ſanguins, eſt arrêté quand on a la Fiévre, dans pluſieurs de ces vaiſſeaux. Cependant les forces du cœur & des artères agiſſent toujours; elles ſont même augmentées par la reſiſtance que leur oppoſe le ſang ramaſſé dans les artèrioles; reſiſtance que nous ne ſuppoſons pourtant point invincible: outre que par-là celles qui ſont libres acquierent plus de reſſort par la tenſion & l'irritation que leur cauſe le ſang qui s'y porte en plus grande abondance, la quantité des conduits étant diminuée, & la circulation devant ſe faire dans le même tems, il faut neceſſairement qu'elle ſe faſſe plus vîte. Le ſang aura donc plus de rapidité dans les artèrioles qui le laiſſeront paſſer, & cet excès de vîteſſe ſe communiquera à celui qui eſt contenu dans les veines qui leur ſont continues.

Il y a encore une autre cauſe de cette

accélération du sang : c'est que comme la plûpart des artères lymphatiques sont bouclées, la serosité qui étoit destinée à couler par ces artères est obligée à se jetter en partie dans les veines sanguines, & par cette raison sa vîtesse augmente, soit parce qu'elle a moins de chemin à faire, soit parce que l'action des vaisseaux sanguins étant plus forte, elle en reçoit plus de mouvement.

La quantité de sang qui avoit coûtume d'être poussée vers une partie par l'action du cœur & des artères, continue à s'y porter tant que cette action dure : celui qui passe par les extrêmités artèrielles pour retourner au cœur est plus abondant & a plus de vîtesse ; il doit donc obliger le cœur à se dilater & à se contracter plus souvent dans un tems donné. De-là vient la frequence du poulx & sa Fiévre.

CORROLLAIRE. La fréquence des contractions du cœur & la difficulté qu'éprouve le sang à passer par les vaisseaux capillaires constituent essentiellement la Fiévre.

L'amplitude du poulx qu'on observe aussi dans la Fiévre vient de ce que le volume du sang est augmenté dans les artères,

artères, dans les veines & dans le cœur par la lymphe ſurabondante qui y eſt arrêtée par l'obſtruction des artères lymphatiques. Les vaiſſeaux ſanguins ſe trouvent donc dans un état de diſtenſion qui augmente la force de leur reſſorts, conformement aux loix de l'élaſticité, pourvû toutefois que cette tenſion ne ſoit point portée à l'excès. De plus les filets des nerfs qui ſe diſtribuent à ces vaiſſeaux, diſtendus comme eux, en ſont plus propres à être ébranlés, le fluide nerveux s'y porte avec plus d'abondance, & fait contracter avec plus de force les Fibres muſculaires tant du cœur que des artères & même des veines; leur action ſur le ſang devient par-là plus conſidérable, ſes molécules en ſont plus agitées, & la rapidité de ſon cours augmente: ainſi le poulx eſt plus fréquent, plus fort, plus étendu, & la Fiévre s'accroît.

Mais les artères lymphatiques ne ſont pas les ſeules obſtruées dans la Fiévre; la même choſe arrive aux tuyaux ſécrétoires, comme il paroît par pluſieurs Symptômes de cette maladie: or, les effets de ces obſtructions ſont les mêmes que ceux des autres, c'eſt-à-dire, qu'elles contribuent auſſi à l'accélération du ſang

& au gonflement des vaisseaux sanguins; en un mot à la Fiévre.

De toutes ces raisons & des nombreuses observations faites auprès des malades, nous tirons le CORROLLAIRE suivant.

CORROLLAIRE. La quantité de fluide qui coule dans les vaisseaux sanguins est plus grande dans la Fiévre que dans l'état de santé, & elle est moindre dans les vaisseaux lymphatiques & dans les sécrétoires, du moins pris en total. L'action de ceux-ci doit donc être affoiblie, tandis que celle des autres augmente: plusieurs tuyaux sécrétoires affainés, & bouchés par la visquosité du liquide qu'ils contiennent, deviennent incapables de transmettre aux parties les sucs nécessaires pour leur nourriture, & les petites Fébriles qui les composent perdent leur ton. De-là on peut déduire facilement & sans s'appuyer sur de vaines hypothèses la plûpart des Symptomes qu'on observe dans les Fiévres.

Il suit de tout ce que nous avons dit jusqu'ici que la Fiévre peut être produite en genéral de trois manieres differentes; car elle peut commencer, 1°. Par une augmentation de vîtesse dans les contractions du cœur, qui sera suivie d'un ralentisse-

ment de la circulation du ſang dans les vaiſſeaux capillaires, comme il arrive dans les Fiévres cauſées par des douleurs ou des irritations qui n,ont rien de ſpaſmodique, & indépendemment de tout vice des humeurs ; 2°. Par le ralentiſſement du ſang ſuivi de la fréquence des contractions du cœur, comme dans les Fiévres humorales qui ne naiſſent que de quelque defaut des fluides, ſans qu'aucune douleur ou irritation précédente y ait contribué. 3°. Enfin ces deux effets peuvent être réunis enſemble dans la Fiévre naiſſante comme lorſque l'irritation eſt de telle nature qu'elle cauſe des contractions ſpaſmodiques aux vaiſſeaux & aux nerfs, ou que cette irritation telle quelle ſoit, eſt jointe avec quelque vice des humeurs.

Il eſt neceſſaire de bien diſtinguer ces choſes pour pratiquer avec ſuccès ; toutes les Fiévres commencent d'une de ces trois manieres. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à obſerver avec ſoin ce qui ſe paſſe dans les malades, ſans avoir égard ni aux hipotheſès, ni aux authorités qui doivent toujours ceder à l'obſervation.

CORROLLAIRE. C'eſt donc ſans raiſon que quelques Auteurs croyent

qu'il suffit pour expliquer la Fiévre, de trouver la cause de la fréquence des contractions du cœur : il ne faut que voir des malades pour se persuader le contraire.

Il suit encore de ce que nous avons dit que les forces du cœur & des artères peuvent être augmentées dans la Fiévre, comme elles les sont en effet dans la plûpart de celles qui sont causées par quelque irritation, dans les Fiévres ardentes, & dans toutes les autres pendant la chaleur. Elles peuvent être aussi affoiblies, comme dans le froid fébrile, dans les Fiévres hectiques qui abbatent toutes les forces du corps; mais d'ou vient que ces forces sont rétablies de nouveau par la cause même qui les avoit abbatues? C'est ce que nous examinerons plus bas dans le chapitre de la Fiévre putride. Nous nous bornerons maintenant à rechercher la nature de cette matiere fébrile qui, en vitiant les humeurs, donne naissance à presque toutes les Fiévres.

Par matiere fébrile on entend cette cause matérielle des Fiévres humorales, qui reste confondue & mêlée avec le sang; jusqu'assez qu'elle en soit séparée par la voye des sécrétions, ou qu'elle soit chassée du corps par celle des excrétions.

Cette matiere doit être considérée en général comme un fluide miasmatique, qui tantôt s'engendre dans le corps, & quelquefois lui vient du dehors. Ses propriétés sont de raréfier le sang ou de l'épaissir; mais l'épaississement qu'elle cause quelquefois est bientôt suivi d'une raréfaction occasionnée par l'action des vaisseaux & qui a toujours lieu, excepté dans le froid de la Fiévre.

La matiere fébrile peut être, ou un fluide dépravé dans les premieres voyes & porté dans les vaisseaux sanguins par les routes du chile, ou la matiere des sécrétions ou des excrétions retenue dans le sang, ou une humeur corrompue qui se sera amassée dans quelque partie comme du pus, par exemple, l'eau de certaines hidropisies, ou enfin de corspuscules infects qui viennent du dehors, comme de l'air qu'on respire, ou de quelques corps immédiatement appliqués sur nous, tels que sont les vésicatoires, les corrosifs, &c. Toute matiere fébrile vient de l'une de ces quatre sources: cependant il est plus ordinaire qu'elle soit formée de sucs dépravés dans les premieres voyes ou dans quelqu'autre partie du corps, & mêlés ensuite dans la masse du sang; c'est pourquoi

les Fiévres qui viennent de l'une ou de l'autre de ces deux ſources, ou de toutes les deux enſemble ſont les plus ordinaires.

Les Fiévres qui ne dépendent point d'un vice des humeurs ne ſont point cauſées par une matiere fébrile, mais ſeulement par une irritation violente du genre nerveux : telles ſont les Fiévres aigues qui viennent à la ſuite d'un panaris, d'une piqueure de nerfs, ou de tendon, d'une ſuppuration qui ſe fait avec douleur, en un mot toutes les Fiévres qui ſont produites par une cauſe ſtimulante, en prenant ce terme dans ſa ſignification la plus étendue, puiſque cette cauſe ceſſant, la Fiévre ceſſe en même tems : quand cela n'arrive point, c'eſt une marque qu'elle vient d'une matiere fébrile mêlée avec le ſang, & pour lors c'eſt une Fiévre humorale ; voilà ce qu'enſeigne une obſervation conſtante.

L'ordre des matieres ſembleroit devoir nous conduire maintenant à traiter des Symptômes de la Fiévre, & à faire voir comment ils tiennent aux différentes cauſes que nous avons aſſignées à cette maladie. Mais il nous paroît plus à propos de renvoyer leur explication aux articles où il ſera queſtion des différentes eſpé-

ces de Fiévres dans le détail; car ces Symptômes présentent, non-seulement selon les diverses sortes de Fiévres, mais encore suivant les circonstances, des particularités qui ne peuvent point entrer dans un chapitre où il ne s'agit que de ce qui est commun à toutes les Fiévres, de ce qui fait leur essence. De plus il suffit pour le présent qu'on voye en général que la Fiévre ne peut exister sans qu'il y ait lésion des fonctions; ce que l'on n'aura pas de peine à concevoir, si l'on fait attention que les fonctions dependant du mouvement du cœur, & de la circulation des fluides dans les vaisseaux, elles doivent nécessairement souffrir quelque dérangement lorsque le cœur se meut avec plus de vîtesse que dans l'état naturel, & que les humeurs cessent de couler librement dans tous les vaisseaux.

Les causes éloignées des Fiévres sont innombrables; car outre celles ausquelles nous sommes nécessairement exposés, & qui sont comprises sous le nom de choses non naturelles au nombre de six, il y en a de fortuites, comme les bains, les onctions, les compressions, les coupures, piqueures, les tiraillemens, les déchirures, les matieres âcres prises inté-

rieurement ou appliquées au-dehors, le pus, la ſanie des playes, & autres que nous aſſignerons dans la ſuite.

Toutes ces cauſes produiſent la Fiévre, ſoit en agiſſant comme ſtimulants, c'eſt-à-dire, en irritant immédiatement, ou de quelqu'autre maniere les filets nerveux, ſoit en engendrant ou en mettant ſimplement en action la metiere fébrile.

CORROLLAIRE. La cauſe contenante de la Fiévre, ou la Fiévre elle-même priſe pathologiquement peut être excitée de cinq manieres différentes, ſçavoir, par l'irritation du genre nerveux, ou par quelqu'une des quatre matieres fébriles dont nous avons parlé plus haut. Ce CORROLLAIRE eſt important pour la pratique, & les jeunes Medecins doivent y faire attention.

La Fiévre n'étant autre choſe qu'une augmentation des forces du cœur & des artères, & du mouvement inteſtin des molécules ſanguines. On peut regarder celle qui ſurvient dans le cas où le ſang eſt épaiſſi par la matiere fébrile, comme un effort que la nature fait pour pouſſer au-dehors les matieres qui bouchent les extrêmités artèrielles ; effort qui cependant n'eſt pas toujours ſuivi d'un

heureux succès, lors même qu'il est secondé par les secours de l'art. Ce mouvement augmenté tend non-seulement à faire sortir le sang épaissi des lieux où il étoit arrêté, mais encore à l'atténuer, le rendre plus fluide, plus propre à couler par les petites artèrioles, & à laisser échapper la sérosité dans les vaisseaux lymphatiques, & dans les tuyaux sécrétoires. Il tend encore à chasser du corps par la voye des excrémens, des sueurs, par celle de la salive & autres, ou du moins des routes de la circulation, ce qu'il y a de superflu dans la masse du sang, ou ce qui a été tellement alteré par la matiere fébrile, qu'il ne peut plus être rétabli dans son premier état. Cette maniere de concevoir les choses répand beaucoup de jour sur la théorie des Crises.

Mais au contraire dans les cas où la matiere fébrile, loin d'épaissir le sang, le raréfie, & à plus forte raison lorsque le mal n'est point causé par une matiere fébrile, ces agitations de sang & des vaisseaux sanguins ne pourront qu'être nuisibles; puisqu'au lieu d'expulser, ou de corriger la cause de la Fiévre, elles ne font qu'augmenter son activité, en im-

primant plus de mouvement aux corpuſcules raréfians ou ſtimulans, ou en diſpoſant le corps de façon qu'il reſſent plus vivement l'impreſſion de ces corpuſcules. A quoi ſerviroit, par exemple, cet effort de la nature dans une Fiévre cauſée par la piqueure d'un tendon, d'un nerf, d'une aponevroſe, par un panaris, ou par la compreſſion de quelque partie ? l'expérience démontre qu'il tendroit à la deſtruction du corps. Mais, ſi on coupe le tendon en travers, ou qu'on frotte la partie piquée avec de l'huile de thérébentine chaude, ou qu'enfin on délivre celle qui eſt comprimée du corps qui la preſſe, la Fiévre ceſſera tout de ſuite.

CORROLLAIRE. Dans le premier cas la Fiévre ſe guérit d'elle-même quelquefois, plus ſouvent encore elle eſt pernicieuſe, & elle a beſoin d'être dirigée par l'art pour devenir ſalutaire ; dans le ſecond cas elle eſt toujours fatale, & ne peut jamais être guérie par le ſecours de l'art.

La Fiévre ſe reconnoît à la fréquence du poulx, jointe avec une léſion des fonctions independemment du chaud & du froid, des douleurs de tête, & de la

multitude des Symptômes. L'accélération du poulx, accompagnée de quelque Symptôme, ſuffit pour la décéler.

La Fiévre eſt dangeruſe de ſa nature, puiſqu'elle attaque directement le principe vital, qui eſt dépendant de la circulation; car la vie ne peut ſubſiſter long-tems, ſi la circulation ne ſe fait librement, & avec tranquillité. Or c'eſt à quoi la Fiévre s'oppoſe en accélérant les mouvemens du cœur, & en arrêtant le ſang dans les vaiſſeaux capillaires. Le danger n'eſt pourtant point égal dans toutes; il y en a même dans leſquelles il eſt ſi peu conſidérable, qu'il eſt abſolument regardé comme nul.

La Fiévre guérit quelquefois d'autres maladies graves en atténuant ſi fort la matiere morbifique qu'elle eſt comme conſumée, ou en la chaſſant du corps; mais ce n'eſt que par accident qu'elle opére ces ſortes de guériſons qui ſont toujours périlleuſes. Mais comme ces maladies ſont ſouvent plus dangereuſes & plus opiniâtres que la Fiévre même, on regarde celle-ci comme préférable, & lorſqu'elle dompte le mal, on lui donne le nom de Fiévre ſalutaire.

Un des effets de la Fiévre étant de cau-

ser aux vaisseaux sanguins une trop grande plenitude, en retenant dans ces vaisseaux les fluides qui en sortiroient pour couler dans les vaisseaux lymphatiques & dans les tuyaux sécrétoires, s'ils ne trouvoient le passage bouché, ce qui occasionnant de nouveaux efforts de la part du cœur & des vaisseaux sanguins, peut causer des ruptures aux extrêmités capillaires, ou des engorgemens & des inflammations qui sont en effet des suites fréquentes des Fiévres : on doit par cette raison, généralement parlant, ordonner aux Fébricitans une nourriture légere & liquide pour que le chile ne vienne point se mêler au sang en trop grande quantité, & afin qu'il acquiere assez de fluidité pour délayer le sang épaissi par la matiere fébrile.

De plus les sucs digestifs & les organes de la chilification alterés par la Fiévre, en sont moins propres à digerer les alimens, & cette mauvaise disposition iroit toujours en augmentant à mesure que les premieres voyes seroient plus souvent chargées de sucs mal preparés ; c'est donc encore là une autre raison pour ceux qui sont dans cet état de s'interdire les alimens solides. C'est pourquoi on a coûtume de

les

les reduire aux bouillons, & on leur prescrit pour boisson l'eau pure & quelque ptisanne délayante ou rafraîchissante.

Mais la Fiévre demande encore un autre secours plus prompt que celui-là. Les vaisseaux sanguins extrèmement surchargés par la quantité du fluide qu'ils contiennent, ont besoin d'être désemplis, de peur qu'accablés sous le poid, sur-tout dans leurs dernieres ramifications, ils ne perdent entierément leur ressort, & qu'il ne se forme des inflamations souvent mortelles dans les entrailles. C'est ce qu'opérent les saignées, remède si usité, & qu'on a coûtume de reitérer souvent dans les Fiévres sour-tout au commencement de la maladie. On doit remarquer à ce sujet que les Fébricitans couchés dans un lit presque sans force sont en état cependant de supporter des saignées plus considérables que ceux qui sont en santé. La raison de cela est que les saignées qu'on fait aux personnes qui se portent bien, affoiblissent & énervent le jeu de leurs vaisseaux en les vuidant, au lieu que celles qu'on fait aux Fébricitans tirent leurs vaisseaux de cet état contraint où les tenoit la trop grande abondance des fluides, & rend ainsi leur action plus libre & plus

forte. Mais il faut faire attention néanmoins à ne pas ſaigner durant le froid de la Fiévre, car le malade riſqueroit de tomber dans la Lipothimie ou la Syncope, ou du moins ſes forces en ſeroient beaucoup affoiblies; ce qui prouve que l'action du cœur & des vaiſſeaux eſt moins vigoureuſe dans cet état, quoique le poulx batte fort vîte; ce fait, comme pluſieurs autres, ſert encore à démontrer que le poulx peut être en même tems foible & fréquent.

Il ſeroit dangereux auſſi d'ouvrir la veine à ceux qui ſont attaqués d'une Fiévre lente, & cela pour les mêmes raiſons dont nous venons de parler. S'il y a quelque cas où l'on doive le faire, c'eſt lorſqu'il paroît quelque Symptôme particulier, ou qu'on apperçoit des ſignes d'une maladie compliquée avec celle-là qui exige la ſaignée; & quand on eſt d'en venir là, il faut ne le faire qu'avec beaucoup de ménagement, & prendre garde à ne point prodiguer le ſang du malade, de peur d'abbatre un reſte de force qui lui eſt ſi néceſſaire. La ſaignée ne doit jamais ſe faire qu'au fort de la Fiévre; elle ſera encore plus utile dans les redoublemens, ou lorſqu'on voit un

Symptôme d'inflammation ; & pour lors on ne doit point avoir d'égard aux ſueurs abondantes qui mouillent quelquefois le malade, pourvû qu'elles ſoient ſymptômatiques ; & ce n'eſt qu'au grand préjudice de ces malades que quelques Medecins timides ou ignorans ſe diſpenſent de verſer du ſang dans cette circonſtance.

Mais comme la plûpart des Fiévres tirent leur origine, & ſont entretenues par des ſucs corrompus dans les premieres voyes, qui de-là ont paſſé dans la maſſe du ſang, il convient de purger le malade par haut ou par bas, ſelon l'exigence du cas, dès que l'ardeur de la Fiévre aura été un peu calmée par la ſaignée, la diéte & les boiſſons aqueuſes ou rafraîchiſſantes. Il faut continuer ces purgations juſqu'aſſez que toute la matiere fébrile qui n'aura pû être domptée, ſoit miſe dehors. Ici nous nous croyons obligés d'avertir qu'il ſeroit très-dangereux d'attendre ſelon la méthode des Anciens, la coction de la matiere fébrile des efforts de la nature, c'eſt-à-dire, de la Fiévre. L'obſervation nous a convaincus que cette confiance aux forces de la nature eſt preſque tou-

jours funeſte aux malades, car elle les expoſe à des inflammations mortelles des viſcères, ou, ſi leur mal eſt ſurmonté par la nature, il ſurvient preſque toujours quelque abſcès qui ſe dépoſe ſur les viſcères, & qui conſume le malade, & le fait périr d'une mort lente, ou tout au moins ne lui permet de ſe rétablir qu'avec peine, & ne lui laiſſe qu'une ſanté toujours foible & chancélante. Au contraire, en purgeant au commencement de la maladie, on arrête le progrès de la matiere morbifique, ce qui eſt cauſe qu'il ne ſe fait aujourd'hui des Criſes auſſi fréquentes qu'autrefois, ni à des jours marqués comme autrefois. L'expérience nous a appris à ne plus nous fier à la nature & à combatre le mal dès qu'il ſe montre. La raiſon s'accorde en cela avec l'expérience; car quoi de plus raiſonnable que de s'attacher au commencement d'une maladie à affoiblir la cauſe qui la produit, pour ne point voir à la honte de l'art, le malade périr, en attendant le ſecours de la nature?

Il eſt vrai que par le moyen des purgatifs, on ne fait ſortir que ce qu'il y a de fluide dans la matiere morbifique,

que la partie épaiſſe reſte & continue à infecter le ſang, qu'ainſi la ſource du mal n'étant point entiérement ôtée, la Fiévre ſubſiſte & parcourt ſes tems comme auparavant. Mais on ne peut diſconvenir que la maladie ne perde beaucoup de ſa véhémence par l'efficacité de ces remèdes ; car on obſerve qu'on ne peut négliger de les adminiſtrer, dans les commencemens, ſans que les malades ſe trouvent expoſés à un très-grand péril, & que tous ceux qu'on peut employer dans la ſuite, quelque excellens qu'ils ſoient d'ailleurs, deviennent inutiles, faute d'avoir fait précéder ceux-ci.

Outre la diéte, la ſaignée, les purgations qui ſont les ſecours les plus uſités dans le traitement des Fiévres, on employe encore des remèdes rafraîchiſſans & des délayans, ſur-tout lorſque les malades ſont tourmentés par une grande chaleur, ou par une forte acrimonie ; tels ſont les ptiſannes émulſionnées, les bouillons de poulet, la ptiſanne de ris, d'orge & d'autres choſes ſemblables ; quelquefois auſſi on ſe ſert d'eau nîtrée, mais ce remède eſt fort peu employé dans ce païs-ci. On a coûtume encore, ſur-tout lorſque la cha-

leur eſt portée à ſon plus haut point ; de preſcrire des remèdes acides ; tels que le ſirop de limon, ou de grenade, l'eſprit de ſoufre mêlé avec de l'eau juſqu'à une agréable acidité, ou bien dans une ptiſanne rafraîchiſſante, de même que de juleps rafraîchiſſans ou adouciſſans, dans leſquels on délaye les ſirops acides dont nous venons de parler, ou le ſirop de nymphea, & enfin des émulſions mêlées avec les mêmes ſirops. On donne encore des narcotiques aux Fébricitans dans la vûe de les délivrer des douleurs & des anxiétés dont ils ſont tourmentés, & de leur procurer le ſommeil. On leur donne donc du laudanum, du ſirop de pavot blanc qu'on mêle ordinairement avec des émulſions ou des juleps, &c.

On employe encore les lavemens pour la cure des Fiévres. Leurs propriétés ſont de tenir le ventre libre, de rafraîchir & d'humecter les entrailles : c'eſt pourquoi on les diſtingue en relâchans, humectans, rafraîchiſſans, &c.

Il y a pluſieurs autres remèdes propres aux différentes ſortes de Fiévres. Nous aurons ſoin de les indiquer chacun en particulier dans l'article de la

Fiévre à laquelle il convient. Parmi ceux-là, il y en a quelques-uns qui ſont regardés comme ſpécifiques, & qu'on a appellés pour cette raiſon fébrifuges : le plus célébre de tous eſt le quinquina dont nous détaillerons auſſi les propriétés dans la ſuite. Il ne conviendroit point de parler de tous les différens remèdes dans un chapitre où il ne s'agit que de généralités.

CHAPITRE II.

Des différences des Fiévres.

EN aſſignant les différentes eſpéces de Fiévres, nous ne nous arrêterons pas à des vaines diſputes, & nous nous bornerons à ce qui nous a parû de plus utile pour la pratique.

1°. Les Fiévres ſont continues ou intermittentes. On appelle continue, celle qui ne donne point de relâche juſqu'à ce qu'elle ait ceſſé entiérement.

L'intermittente eſt celle qui, quoiqu'elle ait parû terminée, retourne déréchef, & ordinairement pluſieurs fois.

La Fiévre continue eſt une Fiévre ſimplement courte, ou aigue, ou lente.

La Fiévre courte & ſimple eſt celle qui ſe termine ſans danger dans l'eſpace de quelques jours ; telle eſt l'éphemère, la ſinoche ſimple ; telle eſt encore la Fiévre qui dépend de la ſuppuration d'une partie extérieure & charnue.

On entend par Fiévre aigue, celle qui parcourt ſes tems avec rapidité, & qui eſt accompagnée de danger. Elle a coûtume de s'étendre jusqu'au quatorzieme jour, & quelquefois juſqu'au vingt-unieme ; on la nomme alors aigue prolongée. On appelle aigue deſcendante, celle qui va juſqu'au quarantieme jour, mais non au-delà ; telles ſont la Synoche putride, la Fiévre maligne, la Fiévre ardente ; celle qui dépend de l'inflammation de quelque viſcère, ou même d'une inflammation conſidérable d'une partie, extendineuſe, ou ligamenteuſe ſur-tout ; celle qui ſurvient à une ſuppuration violente, & périlleuſe, à raiſon du lieu où elle ſe fait.

La Fiévre lente eſt celle qui dure longtems, & au moins plus de quarante jours ; telle eſt la Fiévre hectique, ou la Fiévre lente quelconque, dépendante de la ſuppuration d'une partie, ou de l'obſtruction d'un viſcère.

Avant d'établir les différences des Fiévres intermittentes, il faut obſerver qu'il y a deux opposés dans leur marche : l'un dans lequel la Fiévre eſt préſente, & l'autre dans lequel elle ne l'eſt pas. Le premier s'appelle attaque ou accès febrile, & le ſecond, intermiſſion.

Comme l'intervalle qui eſt entre deux accès & l'intermiſſion eſt variable, cela établit pluſieurs eſpéces d'intermittentes.

Celle qui revient chaque jour, eſt dite quotidienne ; tierce quand elle laiſſe un jour d'intervalle ; quarte quand elle en laiſſe deux ; quinte lorſqu'elle en laiſſe trois, & ainſi des autres. Les Fiévres dont il s'agit, s'appellent *Periodiques*, à cauſe de l'ordre qu'elles gardent dans leurs retours ; s'il arrive qu'elles n'en gardent aucun, elles ſe nomment *Erratiques.*

En outre la Fiévre intermittente periodique reçoit le nom de *Quotidienne double*, quand il y a deux accès dans l'eſpace d'un ſeul jour, ou de vingt quatre heures ; de *double Tierce*, lorſqu'il y a deux accès le jour du paroxiſme, tandis que le jour intermédiaire eſt abſolument libre, ou bien lorſque l'accès revient tous les jours (ce qui arrive plus fré-

quemment) mais de telle façon que l'accès du troisieme jour commence à la même heure que celui du premier, & que celui du quatrieme répond de la même maniere à celui du second, & ainsi de suite pour les accès suivans.

Le periode de la Fiévre quarte étant de quatre jours, on l'appelle double quarte lorsqu'il y a accès le premier & le second jour, le troisieme étant libre, & accès encore le quatrieme & le cinquiéme jour, mais de façon que l'accès du premier jour revient à la même heure que celui du quatrieme, & l'accès du second jour à la même heure aussi que celui du cinquieme, l'accès du quatrieme répond à celui du septieme, & l'accès du cinquieme à celui du huitieme, le sixieme jour demeurant libre.

La Fiévre quarte est appellée *Triple*, quand les accès reviennent tous les jours en gardant cet ordre : l'accès du premier jour répond à celui du quatrieme, le se-second au cinquieme, le troisieme au sixieme, le quatrieme au septieme, & ainsi de suite. Par ce qui vient d'être dit on pourra facilement fixer les dénominations des Fiévres intermittentes periodiques.

On peut aussi aisément tirer de-là les

dénominations qu'on a coûtume de donner aux Fiévres aigues continues, surtout aux Fiévres malignes, & putrides dans lesquelles on observe des exacerbations. Ainsi les Fiévres exacerbantes sont appellées tantôt quotidiennes, tantôt tierces, tantôt doubles tierces, selon ce qui a déjà été dit touchant les périodes des Fiévres intermittentes, & lorsque les exacerbations arrivent sans ordre, les Fiévres exacerbantes sont dites *Erratiques*.

Outre les Fiévres continues & intermittentes dont nous venons de parler, il y en a d'autres qui tiennent, ce semble, des deux. On les nomme subintrantes. Les uns veulent qu'elles soyent du genre des intermittentes, & les autres des continues : je pancherois vers le dernier sentiment, puisqu'on n'observe dans ces Fiévres aucune intermission absolue.

Car on appelle subintrante, celle qui paroissant presque tombée se releve déréchef tout-à-coup ou peu à-peu.

Enfin il y a une autre espéce de Fiévre que les Anciens ont dit être composée de la quotidienne continue, & de la tierce intermittente, à laquelle on a donné le nom de demi-tier d'*Hemitrite*, c'est-à-dire, de demi-tierce; & qu'Hippocrates

appelle *Phricôdes* (a) ou *Froide*. Mais cette Fiévre eſt une continue exacerbante, où l'exacerbation commence de deux jours l'un, par le ſecond ou le troiſieme degré du froid fébrile qui perſévére fort long-tems, comme cela eſt ordinaire aux accès de la Fiévre tierce intermittente, au lieu que dans les jours intermédiaires l'exacerbation commence ſeulement par le premier degré du froid fébrile, comme dans la quotidienne. En voilà aſſez ſur les Fiévres à raiſon de leur continuité ou de leurs intermittences.

2°. Les Fiévres ſont humorales, ou non humorales.

Les Fiévres humorales ſont celles qui tirent leur origine du vice des humeurs, & qui ſont entretenues par ce vice. Comme la Fiévre putride, maligne, peſtillentielle, parmi les continues aigues, & pluſieurs autres comme toutes les Fiévres lentes, & preſque toutes les intermittentes.

Les Fiévres non humorales ſont celles qui dépendent & ſont fomentées par un vice des ſolides; telle eſt la Fiévre qui naît de quelque abſcès, ou d'une ſuppuration

(a) Voy. Gorrhée Def. Med. au mot *Emitritaïos Puretos*, & au mot *Phricôdes Puretos.*

doulourenſe;

douloureuſe ; celle qui eſt cauſée par la douleur d'une partie, comme dans le panaris, la piqueure du tendon, une opération de Chirurgie conſidérable, ou l'application du cautère, ſoit actuel, ſoit potentiel. Dans tous ces cas la Fiévre eſt excitée indépendemment d'aucun vice dans les liquides, & lorſque les diſpoſitions vicieuſes des ſolides, viennent à ceſſer, la Fiévre ceſſe auſſi ſur le champ. Il eſt évident de-là que les Fiévres humorales ont une matiere fébrile pour cauſe, & nullement celles qui ne ſont pas humorales : on voit encore pourquoi en établiſſant la théorie de la Fiévre nous attribuons la fréquence du poulx tantôt au paſſage difficile du ſang à travers les petits vaiſſeaux, avec le concours de certaines circonſtances, & tantôt à l'ébranlement violent du genre nerveux. Ceux-là ſont peu verſés dans la Medecine, qui croyent que la cauſe de la fréquence du poulx eſt unique.

3°. Les Fiévres ſont eſſentielles ou ſymptômatiques.

Les eſſentielles, nommées par quelques-uns *Primitives*, ſont celles dont la cauſe leur eſt propre, & qui ne ſont point l'effet d'une autre maladie : ces

Fiévres ſont conſtamment humorales.

Les Fiévres ſymptômatiques, appellées encore *Secondaires*, ſont les effets d'une autre maladie, comme par exemple, d'une inflammation, d'un ulcère, d'une fiſtule, d'un abſcès dont on n'a pas vuidé le pus; telles ſont auſſi toutes les eſpéces de Fiévres non humorales, mentionnées ci-devant: d'où il paroît que les Fiévres ſymptômatiques ſont tantôt humorales, & tantôt non.

4°. Il a plû enfin de donner différens noms aux Fiévres, ſoit à raiſon de quelques cauſes remarquables, ou de certains Symptômes dont elles ſont accompagnées.

Relativement à ces cauſes, on les appelle *Vénériennes*, *Scorbutiques*, *Scrofuleuſes*, *Varioleuſes*, *Artritiques*, *peſtillentielles*, *Catharrales*, *Inflammatoires*, *Suppuratoires*.

Relativement aux Symptômes, quelques Fiévres ont reçu le nom de *Froides*, d'*Ardentes*, de *Lypiries*, de *Syncopales*, *Epiales*, *Purpurées*, *Scarlatines*, *Petechiales*, *Eréſipelateuſes*; & c'eſt ainſi que, ſelon le génie particulier de la cauſe des Fiévres, ou la nature différente des Symptômes, les Fiévres ont reçû cette diverſité de noms que les Praticiens leur donnent.

CHAPITRE III.

De la Fiévre Ephemère ou d'un jour.

CETTE Fiévre a été ainsi appellé, parce qu'elle a coutûme de ne durer qu'un seul jour, ou l'espace de vingt-quatre heures. Cependant elle s'étend quelquefois jusqu'au troisieme jour exclusivement. Mais, quand elle se prolonge davantage, elle dégénére en synoche putride, ou non-putride.

La Fiévre éphemère est cette espéce de Fiévre continue, simple & courte dans laquelle le poulx est grand, médiocrement vîte & fréquent, égal, & mol : la chaleur douce, sans accidens graves, & qui parcourt ses tems dans l'espace d'un jour, ou au plus de trois.

Cette Fiévre n'est pas précédée par la perte de l'appetit, par la lassitude du corps, par le baillement, par le frisson; mais elle attaque subitement, & pour ainsi dire toute entiere, n'étant pourtant accompagnée d'aucuns Symptômes fébriles notables; comme sont la douleur de tête ou d'estomac, les nausées, les vomissemens, l'inquiétude,

le mal-aiſe du corps, le changement des urines, &c. Elle ſe termine promptement, quelquefois d'une maniere cachée, & ſans évacuation ſenſible; ſouvent par une tranſpiration & des moîteurs abondantes, ou par des ſueurs qui ne ſont ni grandes ni fétides.

La cauſe de la Fiévre éphemère eſt une matiere compoſée de particules peu épaiſſes, auſquelles ſe joignent foiblement & en beaucoup plus grand nombre d'autres particules tenues, dures, actives, qui agitent le ſang, & lui cauſent une raréfaction peu impétueuſe, parce que le ſang lui-même eſt à peine plus épais qu'à l'ordinaire. Cette raréfaction, quoique legère, s'oppoſe pourtant un peu à la liberté du paſſage du ſang à travers quelques-uns des petits vaiſſeaux: la force du cœur & des artères eſt en même-tems excitée & augmentée par un ſurcroît de tenſion; d'où ſuit une vîteſſe & une fréquence modérée du poulx; il eſt grand, ſans être ni dur, ni tendre; la chaleur plus conſidérable, ſans être ni brûlante, ni âcre. Il n'y a point de Symptômes graves, le ſang ne trouvant pas trop de difficulté à paſſer par les petits vaiſſeaux,

car c'eſt de-là que dépend principalement la violence des Symptômes fébriles.

La viſcoſité de la matiere fébrile étant peu conſidérable, elle ſe diſſout facilement, & ſes particules ſubtiles ſont, ou détruites par l'agitation du mouvement progreſſif du ſang, ou abſolument diſſoutes, ce qui les rend capables de paſſer par le couloir de la peau avec la ſueur. La prompte diſſipation de la matiere fébrile donne la raiſon de la briéveté de la Fiévre, & de ſa courte terminaiſon, laquelle ſe fait d'une maniere inſenſible, ou par une tranſpiration & des moîteurs copieuſes, ou par une douce ſueur.

Les cauſes éloignées de la Fiévre éphemère ſont ordinairement évidentes. Ce ſont principalement les veilles, la triſteſſe, le chagrin, la colère, l'ardeur du ſoleil, la laſſitude cauſée par des exercices immoderés, l'ivreſſe, l'abſtinence pouſſée trop loin, &c. Toutes ces cauſes engendrent la Fiévre dont il s'agit, en donnant occaſion à un leger épaiſſiſſement du ſang, & en le rendant en même tems un peu plus âcre ; ou, ce qui revient au même, parce qu'elles

font naître dans le ſang certaines particules un peu plus épaiſſes, & certaines autres un peu trop dures & trop actives, qu'on peut regarder comme la cauſe matérielle de la Fiévre éphemère.

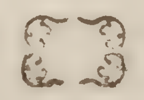
Cette Fiévre peut être connue, ou du moins ſoupçonnée par ce qui vient d'être dit, car le Medecin n'en a jamais une entiere certitude avant qu'elle ſoit terminée, parce qu'il arrive quelquefois qu'une Fiévre qu'on a crû éphemère ſe continue en Fiévre putride. En effet il peut ſe faire qu'une matiere fébrile d'une nature pernicieuſe & viſqueuſe ſoit cachée dans le ſang & dans les premieres voyes, où elle a beſoin de quelques jours pour ſe développer, & après leſquels elle excitera une Fiévre aigue, tandis qu'au commencement de la maladie il n'y avoit qu'un petit nombre de particules d'exaltées, ce qui a produit une Fiévre ſans aucun Symptôme fâcheux, qui impoſe pour une Fiévre éphemère.

Cette derniere eſt toujours ſans danger, ſoit parce qu'elle n'eſt pas accompagnée des Symptômes graves, marque, que le ſang n'éprouve que peu de difficulté à paſſer dans les petits vaiſſeaux, & qu'il

ne séjourne point de sucs vicieux dans les premieres voyes ; soit parce que la matiere fébrile peut être aisément développée & atténuée par le jeu des vaisseaux & le mouvement intestin du sang, & chassée ensuite par les pores de la peau sans aucune incommodité. Cependant, comme il est possible que le Medecin se trompe sur cette Fiévre, ainsi que nous l'avons vû, il faut suspendre son jugement jusqu'à la fin du troisieme jour.

La cure de la Fiévre éphemère doit être confiée à la nature, c'est-à-dire, à l'action naturelle des vaisseaux, & au mouvement intestin du sang. Tout ce qu'on demande du Medecin, c'est qu'il ne commette point de faute capable de déranger la nature au commencement de son travail. On rétranchera tout aliment au malade le premier jour, on lui fera boire simplement de l'eau, ou de quelque ptisanne délayante, comme une infusion de capillaire : si la Fiévre s'étend au-delà du premier jour, on accordera des bouillons au malade, lui interdisant tout aliment solide, crainte qu'il ne s'engendre de sucs vicieux dans les premieres voyes, capables d'exciter

une Fiévre putride ; car il eſt conſtant que dans la Fiévre rien ne ſe digere bien ; mais s'il ſurvient une chaleur un peu trop forte, ou quelque Symptôme un peu conſidérable, comme une douleur de tête & autres, on fera ſagement de ſaigner, au moins une fois ; d'autant mieux que cette Fiévre ayant coûtume d'attaquer principalement des ſujets jeunes & robuſtes, la ſaignée ne peut pas nuire. Au reſte, ſi en tenant la conduite que nous venons de preſcrire, la Fiévre ne ſe termine pas dans l'eſpace de trois jours, un Medecin inſtruit reconnoît alors que ce n'eſt pas là le génie de la Fiévre éphemère : il recherchera par les ſignes ſi la Fiévre eſt une Synoche putride ou non-putride, afin de la combattre efficacement & au plûtôt, de la maniere dont nous l'enſeignerons plus bas. Si elle manifeſte de marque de putréfaction avant le troiſieme jour, on la traitera comme une putride commençante.



CHAPITRE IV.

De la Synoche Non - Putride.

AVANT de paſſer outre, il eſt à propos de dire ce que les Anciens entendoient par *Synoche* & *Syneche*. C'eſt ainſi qu'ils diviſent la Fiévre aigue humorale.

La Synoche, appellée *Continente* par les Latins, parcourt ſes tems ſans exacerbations. Elle eſt double, putride & non-putride ; l'une & l'autre ſe ſoudiviſe encore en trois, ſçavoir, *Omotonos*, *Anabatica* ou *Epacmaſtica* & *Paracmaſtica*.

On appelle du premier nom l'eſpéce de Fiévre dont il s'agit, lorſqu'elle conſerve le même degré de force depuis ſon commencement juſqu'à ſa fin ; du ſecond, celle qui s'augmente peu-à-peu ; & du troiſieme, celle qui decroît continuellement & lentement.

La *Syneche*, nommee par les Latins continue par excellence, eſt cette eſpéce de Fiévre continue humorale, qui eſt accompagnée de redoublemens.

Quant à nous, pour rendre notre doc-

trine plus claire, nous diviſerons autrement les Fiévres, & nous leur donnerons les noms ſuivans.

La Fiévre continue aigue humorale eſt putride ou non-putride.

La Fiévre non-putride eſt celle qui ſe déclare ſans qu'il y ait beaucoup de ſucs depravés dans les premieres voyes, non plus qu'une grande corruption dans le ſang.

La Fiévre putride eſt l'oppoſé de celle-là, c'eſt-à-dire, qu'il y a beaucoup de pourriture dans le ſang, & les premieres voyes. Elle a tantôt des exacerbations & tantôt non.

Cela ſuppoſé, la Synoche non-putride eſt une Fiévre continue ſans pourriture, dans laquelle le poulx eſt grand, plein, fréquent & accéléré, la chaleur forte, la reſpiration difficile, le viſage rouge. Il y a de grands batemens aux artères temporales, douleur, ou au moins péſanteur à la tête, aſſoupiſſement, & une non-chalance dans le corps qui tient de la laſſitude.

La cauſe de cette Fiévre eſt une matiere dont quelques particules ne ſont pas bien épaiſſes, mais dont pluſieurs autres beaucoup plus dures, ſont aſſez

développées & fort actives. C'eſt pourquoi la matiere fébrile n'épaiſſit pas aſſez le ſang pour cauſer des horripurations ; mais les particules actives qui ſont d'abord miſes en mouvement, excitent tout-à-coup une grande raréfaction & comme une eſpéce d'incendie. Lors donc que la Synoche non-putride attaque quelqu'un, il ne ſent point d'horripulations, ce n'eſt tout au plus que quelques legers friſſons ; la chaleur ſe déclare ſubitement, & perſévére enſuite pendant tout le cours de la Fiévre. Quand la matiere fébrile commence à paſſer dans le ſang, ou qu'elle s'y eſt accumulée, ſes particules viſqueuſes l'épaiſſiſſent legèrement, & rendent ſon paſſage à travers les petits vaiſſeaux un peu plus difficile ; d'où ſuit quelque legère fréquence dans le poulx, & un peu de froid, qui n'eſt quelquefois pas ſenſible preſque. Les contractions repétées du cœur & des artères, plus fréquentes dans un tems donné, agitent les particules du ſang. Les parties actives de la matiere fébrile, qui ſont les plus nombreuſes, & foiblement unies aux autres, ſe développent promptement, & elles excitent dans le ſang une gran-

de raréfaction qui, dilatant tout-à-coup & considérablement le cœur & les artères, en augmente les forces. Aussi le poulx devient véhément, fort, très-fréquent; la chaleur universelle & grande. Le sang coule donc par des artères fort dilatées, & cependant son passage est difficile dans quelques petits vaisseaux; mais, dans le plus grand nombre, il éprouve un frottement violent; il emporte confusément dans sa course la sérosité avec les globules rouges, plus agités, raréfiés & moins cohérens entre eux. On explique facilement par-là la couleur rouge de la peau, mais principalement de celle du visage, où les vaisseaux sanguins cutannés sont plus nombreux & plus superficiels.

Comme le poumon reçoit tout le sang du ventricule droit du cœur, qui retourne de toutes les parties du corps, ses vaisseaux doivent être douloureusement dilatés par ce sang raréfié & impétueux; d'où il suit que la respiration, dans cette Fiévre, est laborieuse & chaude.

Les vaisseaux de la tête étant en grand nombre & d'un calibre proportionné à la masse du sang de cette partie, ils doivent

vent recevoir une grande quantité de ce même ſang très-raréfié & mû avec beaucoup de violence ; cela diſtend extrêmement les artères, & fait que le malade en ſent les pulſations aux tempes, où elles ont plus de tenſion, & où elles ſont plus ſuperficielles, étant placées ſur le muſcle crotaphite qui eſt lui-même dur & tendu.

De plus les membranes de la tête, ſoit externes, comme le pericrâne ſur-tout, ſoit internes comme les méninges, douées toutes d'un ſentiment exquis, ſouffrent beaucoup de diſtenſion de la part du ſang ; d'où ſuit la douleur ou la péſanteur de la tête. En outre les vaiſſeaux dilatés avec excès compriment un peu la ſubſtance corticale du cerveau ; d'où le rêve : les vaiſſeaux trop gorgés de ſang dans la membrane pituitaire ſe rompent quelquefois ; d'où l'hémorragie du nez, fréquente dans cette Fiévre.

Enfin, comme le mouvement des muſcles ne peut ſe faire d'une maniere aiſée, vigoureuſe, & ſans incommodité, ſi les vaiſſeaux qui y entrent, ſont trop remplis ; il eſt évident que les contractions des muſcles ſe feront avec peine ; de-là la pareſſe du corps ; de-là encore un cer-

tain ſentiment penible qui dans les muſcles ſe nomme laſſitude.

Quoique la matiere fébrile, dont on a aſſigné le caractère au commencement de ce chapitre, faſſe naître les Symptômes graves dont nous venons de parler, Symptômes qui manifeſtent le génie de la Synoche non-putride ; il ne faut pas la placer au rang des Fiévres putrides, car les Praticiens entendent par pourriture dans les Fiévres un grand appareil de ſucs vicieux dans les premieres voyes, & une dépravation putride, conſidérable & opiniâtre dans le ſang, qui perſévére long-tems. Or, comme cela ne ſe trouve pas ainſi dans la Synoche ſimple, on l'appelle pour cette raiſon Fiévre non-putride, c'eſt-à-dire, ſans pourriture ; quoique cependant le ſang ne ſoit pas exempt de toute dépravation, & les premieres voyes libres de tous ſucs vicieux dans cette Fiévre, puiſque ces choſes ſe rencontrent dans la Fiévre éphemère même ; mais dans l'une & dans l'autre les conditions mentionnées ne ſe trouvent pas dans le degré qui conſtitue la Fiévre putride, dans le ſens que l'entendent les Medecins.

Les cauſes éloignées de la Synoche

ſimple ſont preſque les mêmes que celles de l'éphemère, mais agiſſant avec plus d'énergie & de force, en ſorte qu'elles produiſent une matiere fébrile un peu plus épaiſſe, & qui renferme des parties plus dures & plus maſſives; d'où il arrive que la Sinoche ſimple eſt non-ſeulement accompagnée de ſymptômes plus fâcheux que l'éphemère, mais qui s'étendent auſſi davantage, ayant coûtume de ſe prolonger juſqu'au huitieme jour. Ce tems eſt requis pour que la matiere fébrile puiſſe être atténuée, ſe ſéparer du ſang & être chaſſée hors du corps; d'autant plus que, dans la Synoche ſimple, des mauvaiſes digeſtions ont précedé la Fiévre, ou l'accompagnement au moins; & ces mauvaiſes digeſtions donnent naiſſance à des ſucs vicieux un peu viſqueux & aſſez actifs qui fomentent la Fiévre: cela n'arrive point, ou n'arrive que peu dans la Fiévre éphemère. On voit par-là qu'il faut ſouvent reconnoître, pour cauſes éloignées de la Synoche ſimple, des digeſtions dépravées qui tendent à produire des matieres amères, bilieuſes, leſquelles excitent quelquefois le vomiſſement, ſoit que l'abus des liqueurs

ardentes ou des aromats ayent donné occasion à ces digeſtions vicieuſes, ſoit qu'elles ayent été préparées & produites par des cauſes cachées.

On diſtingue aſſez la Synoche ſimple par ce qui vient d'être dit. Quelquefois on s'apperçoit qu'elle dépend principalement du vice des premieres voyes, par la perte de l'appetit qui la précede, par de vomiſſemens bilieux ſur-tout avant l'attaque, par l'amertume de ſa bouche, par de cardialgies, des douleurs paſſageres de colique, une diarrhée, la puanteur ou la couleur jaunâtre des excrémens, & ſignes pareils.

Quoique cette Fievre ne ſoit pas bien périlleuſe, puiſqu'elle ne peut pas cauſer dans les viſcères des inflammations fortes & conſidérables; on peut cependant prononcer obſolument qu'elle eſt du genre des maladies aigues, ſur-tout parce qu'elle peut tourner en Fiévre putride, & que le Medecin ne peut pas aſſeoir un prognoſtic ſûr, à moins qu'elle ne paroiſſe décliner. En effet nous voyons bien de fois une Fiévre continue s'allumer avec les Symptômes ci-devant décrits de la Synoche ſimple, Symptômes qui ſemblent extrêmement redoutables, & qui épou-

ventent le malade, céder en peu de jours aux remèdes à la faveur d'une ſueur copieuſe qui s'excite ſur la fin; au contraire la même Fiévre traîne quelquefois, & ſe montre dans la ſuite ſous la forme d'une Fiévre Putride ou maligne. C'eſt pourquoi il n'eſt pas quelquefois au pouvoir d'un Medecin même expérimenté de diſtinguer toujours le caractère de la matiere fébrile, parce qu'il arrive que ce caractère qui eſt lâche, ne ſe laiſſe pas appercevoir, & produit ſes effets comme à la ſourdine. Il reſulte de-là que le Medecin doit être toujours circonſpect dans ſes prognoſtics ſur les Fiévres. Mais l'état de doute où il ſe trouve alors, ne nuit point au malade, la curation étant ſuffiſamment dirigée ſur les Symptômes qui ſe manifeſtent.

Pour venir au traitement de la Synoche ſimple; il faut nourrir le malade avec des bouillons; lui faire boire de quelque ptiſanne délayante & legèrement rafraîchiſſante; on doit ſaigner ſur le champ pour rabattre la raréfaction du ſang, & réiterer la ſaignée ſi la Fiévre ne ſe calme pas, & à plus forte raiſon ſi elle augmente, ce qui arrive ſouvent après la premiere ſaignée; la raiſon en

eſt que ces vaiſſeaux & le cœur, déchargés d'une partie de leur plenitude, ſe contractent avec plus de force, en ſorte que le ſang eſt plus raréfié & plus agité. On rafraîchira le malade par des émulſions & des juleps, ainſi que par de cliſtères aqueux, délayans, legèrement rafraîchiſſans. Enſuite, quand la Fiévre ſe ſera modérée, on purgera avec le tamarins, le ſenné, la mauve, la caſſe, dont on fera une potion pour une double doſe; on repetera la même potion quelquefois en laiſſant un jour d'intervalles, & l'on continuera d'ailleurs les mêmes ſecours durant le déclin de la maladie. Si, après la ceſſation des Symptômes, il ſurvient, le ſept, le huit ou le neuf, des ſueurs qui indiquent ordinairement la terminaiſon de la maladie, on les abandonnera à la nature, ou on les provoquera par l'art, n'uſant cependant que de legers hidroſtiques, comme ſeroit une ptiſanne de feuilles de capillaires ou de fleurs de pavot, ou bien encore une legère potion ſudorifique, à laquelle on ajoûtera l'antimoine diaphorétique à la doſe d'une demi-dragme.

Si la Fiévre ne finit pas après le neuvieme ou dixieme jour, ou ſi, après les

ſueurs, elle recommence, il faut alors examiner attentivement ſi elle ſera putride ou maligne, ayant égard à la nature & à la violence des Symptômes; on la combattra ſans délai & efficacement, de la maniere dont nous l'enſeignerons dans les chapitres ſuivans.

CHAPITRE V.

De la Fiévre Putride.

ON appelle en général du nom de Fiévre putride cette eſpéce de continue aigue qui manifeſte les ſignes d'une grande quantité de ſucs vicieux dans les premieres voyes, & les marques d'une putréfaction conſidérable & opiniâtre dans le Sang; un poulx aſſez fort, fréquent, & plein, & en même tems inégal; une chaleur âcre, des rots, des cardialgies, des nauſées, des vomiſſemens, une bouche puante, une langue couverte d'un ſediment blanc ou jaune, & quelquefois des diarrhées bilieuſes & fétides. Il y a quelquefois des douleurs dans le ventre, des metéoriſmes ou d'autres Symptômes de même nature en plus ou moins grand nombre, mais indiquant

toujours & principalement la présence de sucs dépravés dans les premieres voyes : cette Fievre ne se termine pas entiérement avant le quatorzieme jour.

La Fiévre putride est exacerbante, ou non. Celle qui a des exacerbations est appellée par les Anciens, Sinoche putride, & par les Modernes, Continente putride; celle qui n'a point de redoublemens est nommée Syneche putride par les Anciens, & Continue putride par les Modernes.

La Fiévre putride exacerbante, à raison du periode que gardent ses redoublemens, est tantôt quotidienne, tantôt tierce, plus ordinairement double tierce, rarement quarte. Les exacerbations commencent tantôt par des horripulations, ou par un froid manifeste, & même quelquefois par le troisieme degré *(Rigor)* avec un poulx déprimé, qui s'éleve ensuite un peu. Mais, de quelque maniere qu'ait commencé le redoublement, la Fiévre s'allume beaucoup après; & plus l'intervalle, entre les exacerbations, a été long, plus les Symptômes deviennent violens.

La cause de la Fiévre putride est une matiere assez épaisse, qui se dissout diffi-

cilement & qui porte dans ſon ſein des particules paſſablement actives qui ſe dégagent des autres avec peine. Quoique cette matiere puiſſe abſolument s'engendrer dans le ſang, comme dans la retention du lait & des lochies, elle ne cauſera une Fiévre putride que lorſque les ſucs digeſtifs auront été dépravés par la qualité vicieuſe du ſang, & qu'il ſe ſera formé dans les premieres voyes un amas de corruption, qui dépravera à ſon tour, ultérieurement, la maſſe du ſang. En outre elle ſe produit le plus fréquemment, comme d'elle-même, dans les premieres voyes, & particulierement dans le ventricule, des digeſtions vicieuſes qui s'y font: portée enſuite dans le ſang, elle le corrompt, excite par-là une Fiévre putride, qu'elle fomente après opiniâtrement; d'autant que le ſang une fois vicié ne fournit plus que de mauvais ſucs aux couloirs des premieres voyes, ce qui perpétue le foyer de la matiere morbifique.

Comme cette matiere eſt continuellement préſente dans le ſang, qui la reçoit ſans interruption des premieres voyes par les vaiſſeaux chilifères, la Fiévre n'a point d'intermiſſion. Elle ne finit pas plûtôt que le quatorzieme jour

à cauſe de l'épaiſſiſſement de la matiere, de ſon abondance, & de l'opiniâtreté avec laquelle les premieres voyes la fourniſſent. De tout cela il réſulte qu'elle a beſoin d'un tems conſidérable pour pouvoir diſſoudre entiérement la matiere morbifique, afin qu'elle ſoit corrigée, & qu'elle devienne fluxible, en telle ſorte que le ſang & les premieres voyes puiſſent s'en délivrer par les évacuations.

Quand les ſucs vicieux & fébriles, fournis par les premieres voyes, paſſent dans le ſang, dans la même quantité, & avec les mêmes qualités durant tout le cours de la maladie; la Fiévre eſt continue ſans exacerbation. Mais lorſque (ce qui eſt beaucoup plus fréquent) la matiere paſſe dans le ſang, dans une quantité plus conſidérable, ou après avoir ſouffert une plus grande dépravation, les accidens fébriles augmentent, ce qui conſtitue les redoublemens; ceux-ci perſévérent juſqu'aſſez que les ſucs depravés qui ont paſſé de ſurcroît dans le ſang, ayent été attenués, & en partie corrigés & expulſés, la Fiévre revient alors à ſon premier état, & c'eſt ce qu'on appelle remiſſion. Le Medecin

doit faire une sérieuse attention aux redoublemens & aux remissions.

Les Fiévres putrides attaquent ordinairment par des horripulations, par un froid encore plus marqué, ou au moins par quelques frissons. Cependant elles arrivent quelquefois sans froid notable, en sorte que la Fiévre s'allume plus promptement, mais cela a plus rarement lieu. Du reste, de quelque maniere qu'elles attaquent, le poulx est au commencement déprimé & fréquent, les forces sont abbatues avec anxiété, & quelquefois il y a des douleurs obscures principalement près des articulations. Outre la difficulté de respirer & la pésanteur de tête, il y a constamment des Symptômes que le ventricule, où les boyaux souffrent; tels sont les nausées, le vomissement, les douleurs de colique, mais sur-tout une douleur obscure à l'estomac avec anxiété, ou cardialgie, ou au moins quelque pésanteur.

Les accidens indiquent d'une maniere certaine le développement de la matiere fébrile, son mouvement dans les premieres voyes, & ensuite son passage dans le sang, d'où naît la Fiévre putride. Avant d'examiner l'action commençante

de cette matiere, laquelle a coûtume de se manifester sur le champ par le froid, nous parlerons du froid fébrile; d'autant mieux qu'on ne l'observe pas seulement au commencement des Fiévres putrides, mais encore fort souvent dans celui des autres Fiévres aigues & même des lentes; ainsi qu'au commencement des exacerbations des Fiévres, soit aigues, soit lentes, où il se trouve souvent; & enfin au commencement des accès des Fiévres intermittentes, où il est encore fort ordinaire de le voir.

On doit distinguer quatre degrés dans le froid fébrile: le premier qui est le plus leger de tous, s'appelle *Refroidissement* ou *Frisson* (*Refrigeratio*;) le second, *Horripulation* (*Horror*;) le troisieme, & le quatrieme qui est le plus violent de tous, n'ont pas, que je sçache de noms françois; on les exprime en latins par (*Rigor*) pour le troisieme; & (*Algor*) pour le quatrieme.

Le premier degré du froid fébrile a lieu, lorsqu'avec un poulx fréquent & déprimé, le malade sent quelque peu de froid repandu par tout le corps, mais sur-tout aux extrêmités, froid qu'on ne doit point rapporter du tout aux causes

causes extérieures puisque le malade s'en plaint quoiqu'accablé de couvertures, & dans un lit d'une chaleur tempérée, sur-tout lorsque le corps s'y meût.

L'*Horripulation* existe toutes les fois, qu'avec un poulx fréquent, contraint, déprimé, & quelquefois inégal, le malade ressent du froid, mais inégalement, c'est-à-dire, un froid qui tantôt se fait sentir, tantôt s'évanouit; puis recommence encore avec plus de violence, & ainsi alternativement & par des intervalles très-courts; d'où il arrive que le malade sent à la surface du corps des espéces de mouvemens legers, obscurs, convulsifs, comme si la peau étoit irrégulierement frappée en divers endroits.

Le troisieme degré du froid fébrile est le sentiment d'un froid considérable, avec tremblement manifeste, involontaire & spasmodique des membres, & sur-tout de la mâchoire inférieure, accompagnée d'un poulx fréquent, contraint, déprimé, fort inégal, & intermittent.

Le quatrieme degré du froid fébrile suppose un sentiment de froid très-grand dans le malade qui devient gélé,

avec un épuisement considérable des forces, un poulx accéléré, inégal, extrêmement foible, obscur & comme caché, long-tems intermittent; la lipothimie & quelquefois la sincope.

Il importe d'observer que, lorsque les malades se plaignent dans les Fiévres d'un froid incommode, il arrive quelquefois, mais rarement, que les assistans les trouvent chauds, & même dans certains cas plus que dans l'état naturel. Cela n'arrive jamais dans le quatrieme degré du froid fébrile & rarement dans le troisieme; ce qui se rencontre le plus souvent est que les assistans trouvent le malade réellement froid, ou moins chaud qu'à l'ordinaire, & de plus les extrêmités gelées comme les pieds, les mains, & le nez. Le malade est d'une pâleur remarquable. C'est ainsi que les choses arrivent toujours dans le quatrieme degré du froid fébrile, & très-ordinairement dans le troisieme; il faut remarquer de plus, qu'au commencement du froid, il y a souvent des baillemens, des extensions des membres, mais alors le froid n'est pas considérable; lorsqu'il augmente, ces Symptômes cessent, ce qui fait qu'on ne les a ja-

mais remarqués dans le quatrieme degré du froid fébrile.

Ce que nous avons dit jusqu'ici, convient à toute espéce de froid fébrile; ce qui nous reste à dire là-dessus donnera la théorie de l'état, où le corps se trouve dans chaque espéce de ce froid, & en même-tems la maniere d'agir des causes qui l'excitent, ou leur æthiologie: en sorte qu'il ne sera pas nécessaire de rien dire de plus pour expliquer le froid des autres Fiévres.

Lorsque la matiere morbifique dans les Fiévres putrides passe dans les sang, elle l'épaissit (& encore davantage si cette matiere s'y étoit preparée dès-auparavant.) Ce qui vient ou de la vertu coagulante de ces sucs ascecens & depravés, ou de leur viscosité. Ce liquide vital, rendu tout-à-coup plus épais, en devient moins propre à couler par les petits vaisseaux, & à être chassé des ventricules du cœur; d'autant plus qu'il résiste davantage à la force expulsive du cœur dans tout le trajet des vaisseaux sanguins; de-là naît un poulx fréquent, & en même-tems petit & déprimé, c'est-à-dire, une diastole de l'artère moins considérable qu'à l'ordinaire, comme

nous l'avons expliqué au commencement du premier chapitre. Mais si le sang a été extrêmement épaissi par la matiere fébrile, il opposera une telle résistance au cœur que, malgré les efforts qu'il fera pour les pousser dans les artères, il n'en exprimera que peu ou point du tout; d'où suit ou la mort, ou la syncope, ou la lipothimie, selon que le cœur ne se dégagera point du tout durant un tems notable, ou dans un tems brief, ou qu'il ne dégagera que peu. Le poulx devient aussi intermittent, si les effets de la contraction du cœur, c'est-à-dire, la sortie du sang de ses ventricules est suspendue pour un peu de tems, à cause de la trop grande résistance, & qu'ensuite le sang en sorte tout-à-coup, lorsque par sa quantité il dilate extrêmement les parois des ventricules, & les sollicite à faire des contractions plus fortes pour surmonter la résistance. Si la matiere fébrile qui passe dans le sang, en épaissit inégalement la masse, en sorte qu'il sorte du cœur tantôt avec plus, & tantôt avec moins de difficulté, ou si, à cause de la distribution inégale du sang dans le tissu musculeux du cœur, ses contrac-

tions deviennent inégales, la quantité du ſang qu'il exprimera, ſera tantôt plus grande, & tantôt moindre, & il en ſera de même de ſa célérité; d'où il ſuit que le poulx ſera inégal à raiſon de ſa grandeur, de ſa vîteſſe, & de ſa fréquence; & il paroîtra à celui qui le touchera, petit, fréquent, & inégal.

Ce ſont-là les phénomenes, ou les les Symptômes rélatifs au poulx qui peuvent être occaſionnés par le froid fébrile dans les Fiévres putrides & les autres.

Voici maintenant pour ce qui regarde les autres Symptômes qu'on obſerve dans le froid fébrile; 1°. comme la chaleur du corps, & la ſenſation qu'elle excite, dépendent principalement du frottement des parties intégrantes du ſang entr'elles, & contre les fébriles des vaiſſeaux ſanguins, ce frottement doit être proportionné à l'agitation des plus petites molécules du ſang, auſſi-bien qu'à la force & à la quantité avec laquelle il eſt pouſſé dans les parties. Il ſuit de-là que l'agitation des molécules du ſang eſt moindre quand ce fluide eſt épaiſſi, par la matiere fébrile, & que le ſang lui-même (comme cela ſe deduit de ce

qui a été dit ci-devant ſur la nature du poulx dans le froid fébrile) eſt pouſſé en moindre quantité, & avec moins de force dans les parties; car alors le frottement doit diminuer d'autant entre le ſang & les Fibrilles des vaiſſeaux; d'où s'enſuit le froid, & cet autre mouvement vibratille des petites Fibres nerveuſes, qui en conſtitue le ſentiment; mouvement que perſonne n'a pû encore déterminer. Mais comme les effets de la force truſive du cœur s'affoibliſſent à la ſurface du corps, & ſur-tout aux extrêmités, & que d'ailleurs ces parties ſont plus expoſées à l'impreſſion de l'air ambiant, on voit d'abord que la cauſe de la chaleur doit y diminuer davantage, que les parties extérieures devront être plus froides que celles du dedans, ce qui aura lieu ſur-tout à l'égard des pieds, des mains, des extrêmités du nez.

Outre la cauſe que nous avons aſſignée du froid fébrile, il y en a une autre, principalement quand ce froid eſt plus violent. Voici en quoi elle conſiſte; lorſque le ſang, par l'épaiſſiſſement ſubit qu'il contracte, vient à ſe ralentir dans la plus grande partie de ſes petits vaiſſaux, & que la force contractive du

cœur continue cependant toujours d'agir ſur lui, il eſt pouſſé ſous la forme de petits filets réſiſtans dans les courbures ſans nombre des vaiſſeaux ; d'où il arrive que les Fibrilles ſont ébranlées, comme elles le ſeroient par des corpuſcules frigorifiques, & même fortement ; de-là le cours irrégulier & impétueux des eſprits ; le ſpaſme des petites Fibres contractilles, des tuniques, des capillaires ſanguins, & des membranes ſur leſquelles rampent les vaiſſeaux ſanguins ; d'où s'enſuivent les trémouſſemens convulſifs, & irréguliers qui ſe manifeſtent à l'habitude du corps, où nous avons vû que l'épaiſſiſſement du ſang avoit lieu plus que par-tout ailleurs : la perception des ces choſes, jointe à la ſenſation du froid, conſtitue l'horripulation.

Si la derniere cauſe du froid fébrile que nous venons d'établir, eſt dans un degré plus conſidérable encore, en conſéquence d'un épaiſſiſſement du ſang porté plus loin, ces ſécouſſes irrégulieres des Fibres nerveuſes dont nous avons parlé, en deviendront plus fortes. Le fluide nerveux coulera alors aſſez impétueuſement & d'une maniere irré-

guliere dans le tiſſu des muſcles, en telle ſorte que de faiſceaux de Fibres charnues, & même pluſieurs muſcles antagoniſtes entr'eux entreront en des contractions déréglées; d'où réſulteront des mouvemens ſpaſmodiques des membres & de la mâchoire inférieure, un ébranlement convulſif & ſpontané de tout le corps; choſes qui ne ſont pas ſenties ſeulement par le malade, mais apperçues auſſi par les aſſiſtans; cet état, avec le ſentiment du froid, établit le troiſieme degré du froid fébrile, (*Rigor.*)

Enfin comme dans le quatrieme degré (*Algor*) à cauſe du trop grand épaiſſiſſement du ſang, & de l'exceſſive réſiſtance qu'il oppoſe au cœur, ce muſcle ne le pouſſe que très-foiblement, il ne peut heurter contre les Fibrilles des vaiſſeaux avec aſſez de force pour les ébranler, & pour exciter des mouvemens ſpaſmodiques; ainſi le froid occupera ſeulement les parties, elles n'éprouveront aucune concuſſion, car la premiere cauſe du froid, aſſignée ci-deſſus, exiſte dans un degré conſidérable par un tel épaiſſiſſement & ralentiſſement du ſang, mais la derniere n'a pas lieu. C'eſt pourquoi, dans ce dernier degré du froid fébrile, l'on n'apperçoit ni le

ſecond, ni le troiſieme; le malade ne ſent point un froid ſi aigu; les parties ſont ſans reſſort, très-languiſſantes, & exceſſivement froides.

Mais pourquoi eſt-ce que les malades ſe ſentent quelquefois ſaiſis du froid fébrile, tandis qu'ils ſont trouvés plus chauds que dans l'état naturel par les aſſiſtans? Cela vient ſans doute de ce que la derniere cauſe, aſſignée du froid, agit ſur eux, & nullement la premiere. Je m'explique; quand la matiere fébrile a en même tems des particules viſqueuſes & d'autres particules âcres aſſez développées, c'eſt alors que cela arrive. Car le ſang eſt épaiſſi à tel point par les premieres qu'il ſe ralentit dans les plus petits vaiſſeaux, & qu'il eſt pouſſé par le cœur contre leurs courbures; d'où le ſentiment du froid. Mais pluſieurs des parties intégrantes du ſang ſont conſidérablement agitées par les particules âcres que nous ſuppoſons quelque peu développées; d'ailleurs ces parties intégrantes ſont fortement broyées dans les tuniques des vaiſſeaux; ainſi il y a réellement une augmentation de chaleur dans les parties, ſans pourtant qu'elle ſoit apperçue par le malade, attendu que

la ſenſation du froid eſt plus forte que celle du chaud ; on ne manque pas d'autres exemples de ce cas ; on éprouve un ſentiment de froid en rendant les dernieres gouttes de l'urine, quelle que ſoit la chaleur du corps ; il en eſt quelquefois de même, quand nos parties ſont diviſées par un inſtrument tranchant ; on ſent du froid, & le corps friſſonne. Sur quoi nous remarquerons que la chaleur n'eſt pas toujours en raiſon de la vîteſſe du cours du ſang, comme *Pitcarne* l'a prétendu mal-à-propos, quoique cela ſoit ſouvent vrai. En effet nous obſervons un ſurcroît de chaleur dans des parties, où non-ſeulement la circulation eſt moins rapide, mais encore comme dans le ralentiſſement ; comme il arrive au commencement de la gangrêne chaude, appellée pour cet effet *Eſthiomene* ou *Ardente*. C'eſt ce qu'on remarque encore dans quelques charbons, & autres cas pareils où la circulation expire dans la partie ſouffrante, tandis que cette même partie eſt en proye à une chaleur ſéche & brûlante, apperçue par le malade & les aſſiſtans : *Toute chaleur dans le corps humain eſt toujours en raiſon composée de l'agitation inteſtine de ſes particules, de la célérité de ſon*

cours, de sa quantité présente dans une partie, & de sa consistence. Ce théorême donne la solution de beaucoup de problêmes, soit touchant la chaleur & le froid dans le corps humain, soit que ces affections soient réelles, ou de pures sensations de la part du malade. Pourquoi, par exemple, le malade sent-il dans la Fiévre catharrale une succession alternative & trés-courte de froid & de chaud? D'où vient que, dans la Fiévre Lypirie, les extrêmités gélent, tandis que l'intérieur du corps est en feu? Pourquoi le malade, dans la Fiévre épiale, sent-il du froid & du chaud dans la même partie? Pourquoi la chaleur est-telle si forte dans la Fiévre ardente & dans la manie? &c. Le théorême ci-dessus résoud toutes ces questions.

Les malades éprouvent souvent une soif violente dans le froid fébrile: car alors l'épaississement du sang & la difficulté de son cours, à travers les petits vaisseaux, diminue les secrétions; les couloirs se déchessent, pour ainsi dire, la salive manque dans la bouche, & le peu qui s'y en trouve est visqueuse; delà vient que cette partie est humectée qu'à l'ordinaire, la langue est séche;

toutes les parties du gosier, où la salive est naturellement plus épaisse, sont à sec; ce qui est une cause de soif à laquelle s'en joint souvent une autre, je veux dire cette ardeur qui consume toute humidité dans ces parties. Pareille ardeur s'excite même dans les poumons; (d'où vient que la respiration est chaude & difficile.) Elle a lieu pareillement dans les viscères du bas ventre toutes les fois que la matiere fébrile, outre ses particules épaisses, en a d'autres qui sont âcres, peu unies aux premieres, & fort susceptibles de mouvement, lesquelles excitent une agitation très-grande dans le sang. La chaleur qui en est l'effet, se fait principalement sentir dans les parties intérieures; la raison en est que le sang ne se distribue pas à la surface du corps dans la quantité accoûtumée, à cause de la résistance plus grande qu'il y trouve; il reflue dans les vaisseaux des parties internes, principalement dans ceux du poumon, d'où il arrive un surcroît de chaleur dans ces vaisseaux, ce qui fait que quelques malades se plaignent durant le froid de la Fiévre d'une ardeur intérieure, tandis qu'ils disent ressentir du froid à l'habitude du corps, & aux extrêmités.

extrêmités. Quelques Medecins ont pris de-là occasion de placer l'essence de la Fiévre dans la chaleur, affirmant qu'il n'y a point de Fiévre sans une augmentation de chaleur, au moins concentrée, disent-ils. Mais cela est faux, puisque, dans le plus grand nombre des malades, le froid fébrile n'est accompagné, ni de chaleur intérieure, ni d'ardeur dans le gosier, ni de soif. Il résulte de ce qui vient d'être dit que, dans le froid fébrile, il y a quelquefois des vapeurs âcres & chaudes qui exhalent des poumons & de l'estomac, lesquelles déssechent, échauffent les parties de l'intérieur de la bouche, & augmentent la cause de la soif, & que d'autrefois cela n'a pas lieu.

De plus, dans le froid fébrile, le visage pâlit, soit parce que le cœur à chaque contraction chasse une moindre quantité de sang, sur-tout à la surface du corps, soit parce que ce liquide y est poussé plus foiblement, soit enfin parce que le sang épaissi perd de sa rougeur.

Durant le froid fébrile, l'urine est limpide & décolorée; c'est qu'alors le sang, épaissi par la matiere fébrile, est dans une espéce de coagulation; la sé-

rosité en est exprimée, entraînant à peine avec soi de particules lixivieles, qui sont retenues dans le sang.

L'assoupissement qu'on observe quelquefois dans le froid fébrile, doit être imputé au sang épaissi, qui, passant difficilement par les vaisseaux de la tête, s'y rassemble & agrave le cerveau, & en partie aussi l'épaississement, & à la lenteur du fluide nerveux.

Les baillemens doivent encore se deduire d'un sang lent & épais qui surcharge les vaisseaux du poumon. Ce ralentissement de circulation détermine le fluide nerveux à couler opiniâtrement, mais avec lenteur dans les muscles inspirateurs & le muscle platismyoidien; d'où suit une respiration plus étendue, plus lente & plus longue qu'à l'ordinaire; un abaissement lent & considérable de la mâchoire inférieure, avec une grande ouverture de bouche; ces mouvemens simultanés constituent le baillement; état dans lequel l'air passe dans les poumons en grande quantité, & pour ainsi dire, à plein gosier (la glotte étant alors plus ouverte.) Il enfle ce viscère & y facilite le passage du sang, ce qui apporte du soulagement.

De même, lorſque le ſang parcourt difficilement les muſcles des extrêmités, ainſi que les autres muſcles, en conſéquence des diſtenſions inacoûtumées que ſouffrent leurs vaiſſeaux, il s'excite en eux un ſentiment obſcur d'incommodité, qui tantôt produit des anxiétés, & tantôt (ſçavoir quand le ſang coule encore plus lentement) des extenſions & des contractions des muſcles, qui allongent les membres, & qui expriment puiſſamment le ſang de la ſubſtance des muſcles, non ſans ſoulagement.

Quand le ſang paſſe avec aſſez de difficulté à travers les membranes des muſcles & les ligamens des articulations, ſans être cependant exceſſivement ralenti, il s'excite des douleurs de rhumatiſme autour des articles, & ſur-tout dans les articles même, quelquefois aſſez aigues, & d'autres fois obſcures.

Enfin de ce ralentiſſement général du cours du ſang, qui s'étend juſques dans les muſcles, & qu'il faut attribuer ſoit à la petite quantité de ce fluide que le cœur pouſſe à chaque battement, & à la diminution de ſa force contractive, ſoit à la lenteur & à l'épaiſſiſſement de tous les ſucs qui doivent ſe filtrer, &

par conſéquent du fluide nerveux ; s'enſuit d'une maniere néceſſaire la débilité des forces dans tous les degrés du froid fébrile, la langueur dans toutes les fonctions, la foibleſſe de la digeſtion, &c. En voilà aſſez ſur le froid fébrile & ſes accidens. A l'égard des autres explications, chacun peut aiſément les tirer de ce que nous avons dit.

Les contradictions réiterées du cœur, des artères, des veines, & de toutes les Fibres du corps, ſoit muſculeuſes, ſoit membraneuſes, devenues très-fréquentes, quoique foibles, ébranlent enfin la maſſe du ſang épaiſſi ; les particules de la matiere fébrile ſe dégagent peu-à-peu, elles en deviennent plus propres au mouvement ; c'eſt pourquoi le froid commence à ſe calmer après quelque tems, & enſuite pluſieurs des particules de la matiere fébrile ſe développant, & ſe ſéparant enfin des particules viſqueuſes, la chaleur prend la place du froid. Les particules, mobiles devenues libres, reçoivent ſéparement l'une de l'autre, & chacune à part, le mouvement que leur imprime l'action ſeule des vaiſſeaux ſanguins, enſorte qu'elles agiſſent contre les parties viſqueuſes, ſelon une infinité

des directions différentes ; de-là naissent une raréfaction extraordinaire, la chaleur, une dilatation considérable des vaisseaux, la grandeur du poulx.

Par cette raréfaction du sang, les forces du cœur, celles des artères, des veines, & de toutes les Fibres, augmentent, parce que le sang plus raréfié qu'à l'ordinaire, les distend davantage, ce qui fait qu'elles réagissent avec plus de force sur ce liquide, de même que tous les corps élastiques qui se rétablissent avec d'autant plus de force, qu'ils ont été plus tendus, pourvû que la tension n'aye pas jusqu'à rompre le ressort, comme cela arrive quelquefois, lorsque la violence de la Fiévre se soûtient trop long-tems.

Il y a une autre raison de l'augmentation des forces du cœur, & des vaisseaux sanguins. Comme le sang acquiert plus de fluidité par l'accroissement de son mouvement intestin que la secrétion du fluide nerveux, & son influx dans les parties, sont plus abondans, la force musculeuse du cœur, & des Fibres charnues, des artères, & des veines, n'est plus opprimée comme dans le froid fébrile ; au contraire elle en devient plus réglée & plus forte. Aussi le cœur se

contracte alors avec plus de force qu'auparavant, & ses ventricules chassent le sang avec plus d'impétuosité, & d'abondance dans les artères ; de-là un poulx plein, la tension & une grande dilatation des artères & des veines.

Et comme la force du cœur diminue sur la fin de sa contraction, & qu'outre cela le sang a perdu de son mouvement progressif en heurtant contre les parois des vaisseaux, soit courbes, soit droits, & contre les oreilletes du cœur auparavant contractées, afin de les dilater ; d'ailleurs comme la force expensive du sang, qui distend les vaisseaux, a été portée aussi loin qu'il est possible, les forces résistantes des artères, des veines, & des orreilletes, sont dans un parfait équilibre sur la fin de leur dilatation ; d'où il suit que les forces contractives des artères, des veines, & des orreilletes, doivent prendre le dessus. Elles se rétabliront donc en même & d'une maniere isochrone avec une force élastique, & en quelques endroits, musculaire considérable, comme il a été dit du cœur ; il suit de-là que le sang sera poussé impétueusement & avec abondance dans les ventricules contractés du cœur qu'il

dilatera, & remplira beaucoup. Ceux-ci, fortement tendus, se contracteront de nouveau avec violence, ce qui fera céder tout le systême des vaisseaux sanguins au sang qui est chassé, & à toute la colomne de celui qui précede; les vaisseaux ainsi dilatés se rétablissent bientôt, & ainsi de suite.

Les forces du cœur, & des vaisseaux sanguins sont donc augmentées, & dans la suite elles s'accroissent encore davantage, parce que le sang, ainsi poussé avec violence, éprouve une agitation toujours plus forte dans ses particules; sa raréfaction augmente; il distend extraordinairement les vaisseaux, & les sollicite à se rétablir avec force; de-là naît la grande chaleur du sang, l'augmentation de son mouvement intestin, la dissolution de plus en plus considérable des particules visqueuses, le développement du plus grand nombre des particules actives, & enfin ce haut degré de chaleur qu'on observe dans la Fiévre.

Le sang, rarifié à ce point, coule difficilement dans plusieurs des petits vaisseaux, sçavoir, dans ceux qui ont été auparavant obstrués durant le froid frébrile par la matiere visqueuse & tenace, non

encore dissoute suffisamment dans la plûpart, & pouvant à peine y couler, quoique poussée avec violence ; de plus, comme dans un tel état de viscosité & de raréfaction, les sécrétions ne se font que peu & difficilement, les matieres qui doivent se filtrer, demeurent dans les vaisseaux sanguins, ce qui augmente la masse du fluide qu'ils renferment & leur tension. Cela ne peut se faire que l'agitation intestine des parties du sang, n'augmente aussi beaucoup, & que ce liquide ne soit poussé impétueusement & plus abondamment dans ceux des petits vaisseaux, où la circulation est la plus libre ; sans que les tuniques des vaisseaux ne souffrent une dilatation forcée, accompagnée de tension, & d'un surcroît très-considérable de chaleur, par le concours de toutes les causes qui l'engendrent ; ces différentes choses réunies donnent la cause continente de la Fiévre, telle que nous l'avons exposée au chapitre premier. Il résulte de là que le poulx, dans la Fiévre putride, sera, durant le chaud, grand, fréquent, un peu inégal ; la chaleur insigne & brûlante.

Nous remarquerons en passant que dans le chaud fébrile, tems auquel les forces

du cœur & des artères augmentent, le poulx n'eſt quelquefois pas auſſi fréquent & accéléré que pendant le froid, quoiqu'alors les forces vitales ſoient plus foibles; la raiſon en eſt qu'il faut plus de tems pour faire des dilatations grandes & étendues, que pour en faire de courtes & de foibles : le cœur ne fait que palpiter & trémouſſer, pour ainſi dire, très-vîte dans le froid fébrile.

Quand la Fiévre putride attaque (ce qui eſt rare) ſans aucun froid ſenſible, le poulx eſt ſeulement déprimé au commencement avec quelque anxiété, enſuite la Fiévre s'allume tout-à-coup; dans ce cas, outre les particules viſqueuſes qui en portent d'âcres & d'actives dans leur ſein, il y en a beaucoup de ce ſecond genre, qui adhérent à peine aux premieres, leſquelles échauffent & raréfient ſur le champ le ſang, quoiqu'épaiſſi par les particules viſqueuſes; les particules âcres & actives qui étoient reſtées engagées, ſe développent par degrés, & prolongent enſuite la chaleur juſqu'aſſez que l'épaiſſiſſement ſoit détruit, que de nouvelles particules actives ceſſent d'être fournies au ſang, & que les anciennes qui l'ont agité, ſoient chaſſées par les ſécrétoires.

Les Fiévres putrides ont coûtume de produire des inflammations, la raiſon de cela eſt que pluſieurs petites artères, ſur-tout dans les viſcères (où certainement elles ſont plus foibles, & reçoivent une plus grande quantité de ſang) ſont fortement engorgées par la matiere morbifique, épaiſſe & viſqueuſe, ſoit durant le froid, ou pendant la chaleur qui le ſuit. Les autres artères, quand la chaleur vient à s'allumer, ſe gonflent & ſe tendent, par l'effet d'un ſang épaiſſi violemment raréfié & pouſſé avec impétuoſité ; cela fait que quelques artères, dont les tuniques ſont trop diſtendues, ne peuvent exprimer tout-à-fait le ſang dans les veines ; il s'excite entre ce ſang & ces tuniques extrêmement tendues des vaiſſeaux, un grand frottement, de même que dans les petites artères qui ont été obſtruées dès le tems du froid fébrile. En effet le ſang que la chaleur raréfie & rend impétueux, eſt pouſſé avec violence dans ces artères, dont il étend beaucoup les membranes, & qu'il ſollicite à faire des contractions vigoureuſes, quoiqu'imparfaites ; mais, dans les artères libres où le ſang raréfié eſt pouſſé en abondance & violemment, il s'excite une grande at-

trition entre ce liquide & les tuniques des artères. On voit donc qu'il se fait dans tous les artères, libres ou non libres, une trop grande plenitude, avec un frottement & une chaleur considérables; cet état violent d'une partie constitue l'inflammation. Il est aisé de comprendre par ce que nous venons de dire, pourquoi dans les rédoublemens des Fiévres putrides les inflammations qui existoient déjà, augmentent, & pourquoi il s'en forme de nouvelles.

A l'égard des Symptômes des Fiévres putrides, plusieurs dépendent certainement de l'agitation fébrile, comme la douleur de tête, la difficulté plus ou moins grande de respirer, un souffle chaud, la rougeur du visage, & quelquefois des yeux, les pulsations sensibles des artères temporalles, les rêves, les veilles, la paresse du corps & la foiblesse des muscles, le sentiment de lassitude, & semblables, dont on a donné l'explication au chapitre de la Synoche non-putride, & qu'on doit rapporter à la raréfaction fébrile du sang.

Les autres Symptômes propres aux Fiévres putrides, comme les cardialgies, les rots, les nausées, les vomissemens,

les douleurs de coliques, les borborismes, l'enflure du ventre ou le meteorisme, Symptome si familier à ce genre de Fiévres, les diarrhées bilieuses, & autres accidens qui regardent les premieres voyes, sont les effets certainement de la matiere fébrile, ou des sucs dépraves qui s'y trouvent en abondance, soit dans la cavité du ventricule ou des intestins, soit dans leurs tuyaux sécrétoires, ou dans tous ces endroits à la fois. Ils produisent les uns ou les autres des Symptômes ci-dessus, selon qu'ils sont plus ou moins épais, plus ou moins âcres, & corrompus à différens degrés : ces Symptômes sont aussi produits, ou du moins augmentés, par la difficulté du cours du sang à travers les tuniques de l'estomac & des intestins; soit que cette difficulté dépende du froid fébrile ou de la chaleur; car elle tend la tunique nerveuse de ces organes & la plus sensible, ce qui est une nouvelle cause de cardialgies & de douleurs de colique. Si la tunique charnue souffre notablement par l'engorgement de ses vaisseaux, & que le mouvement de pression qu'elle exerce sur ce qu'elle renferme, ne puisse pas se faire suffisamment, l'air contenu dans les matieres

visqueuses,

visqueuses, putrescentes & rarescibles, s'en dégage avec violence ; il s'étend & dilate à l'excès l'estomac & les intestins, & si l'une & l'autre tunique, sçavoir, la nerveuse & la musculaire s'engorgent beaucoup, par la difficulté du passage du sang, il s'excite dans le ventricule & les boyaux des inflammations avec leurs suites.

Cette croute mollasse qui, dans les Fiévres putrides, a coûtume de couvrir la langue, est le sédiment de la salive viciée par la perversion du sang, ou corrompue dans ses canaux excrétoires par le séjour qu'elle y fait, à cause de sa viscosité, ou infectée par les vapeurs qu'exhalent des matieres putréfactives, renfermées dans l'estomac. De ces vices de la salive naissent la puanteur de la bouche, des goûts amers, ascescens, glutineux, ou d'autres saveurs désagréables que le malade sent, & qu'il déclare aux assistans.

Dans la Fiévre putride, ainsi que dans toute espéce de Fiévre, le corps maigrit, non-seulement parce que la graisse se fond par la chaleur fébrile, & l'acrimonie générale qui l'accompagne, qu'elle se consume en se mêlant avec le sang, où elle ne se reproduit pas en suffisante

quantité, mais encore parce que, dans les Fiévres, les sécrétions, généralement parlant, ne se font que difficilement, ce qui fait qu'une portion considérable de la limphe est retenue dans les vaisseaux sanguins, & qu'il ne s'en porte plus une quantité suffisante aux nevrolymphatiques; en conséquence, ces canaux à demi-vuides s'affaissent, & leurs pertes ne sont pas reparées par une application convenable du suc nourricier. D'ailleurs la lymphe, dont ils sont arrosés, n'est ni assez pure, ni assez mucilagineuse pour servir à la nutrition; au contraire elle est âcre, remplie de particules visqueuses, & indigestes, c'est-à-dire, non assez affinées, incapables de s'unir aux parties pour en reparer les pertes. Ajoutez à cela que le corps transpire beaucoup durant le chaud de la Fiévre, & l'état d'acrimonie qui l'accompagne; pour ne rien dire de la diéte des saignées, & des évacuations considérables, procurées par les cathartiques; toutes choses qui désemplissent beaucoup les vaisseaux, d'où suit l'amaigrissement du corps.

Les causes éloignées de la Fiévre putride, sont celles qui engendrent la matiere fébrile dont nous avons parlé, soit

qu'elle prenne naiſſance dans le ſang ou dans les premieres voyes; telles ſur-tout que la ſuppreſſion du lait dans les mammelles; la dépravation qu'il contracte par ſon épaiſſiſſement & ſon ſéjour, & enſuite ſon mélange avec le ſang par les vaiſſeaux lymphatiques; la ſuppreſſion ſubite des lochies, de la tranſpiration, de l'urine, d'une évacuation abondante de pus. Ces cauſes, par leur perverſion ou leur putreſcenſe, engendrent primitivement la matiere fébrile dans le ſang, après quoi elles vicient les ſucs digeſtifs, dépravent les digeſtions, & font naître dans les premieres voyes un amas d'ordures & de corruption.

D'autres cauſes encore, certainement plus fréquentes que les premieres, ſont celles qui pervertiſſent immédiatement les digeſtions, comme l'excès des alimens, ſur-tout s'il eſt continué long-tems; des alimens de difficile digeſtion, ou qui ont des qualités nuiſibles, principalement ceux qui tournent à l'aigre ou à l'amer trop facilement; l'uſage habituel des liqueurs ſpiritueuſes, qui énervent à la longue l'action de l'eſtomac; il en eſt de même de ceux qui ſont trop inſipides & trop viſqueux, leſquels, par les progrès du

tems, affoibliſſent auſſi les digeſtions; tels ſont ſur-tout les alimens rafraîchiſſans & ſans activité, qui s'aigriſſent dans l'eſtomac par le ſéjour qu'ils y font, comme les émulſions priſes fréquemment & ſemblables. En outre les paſſions de l'ame, la colere, & la triſteſſe ſur-tout, ainſi que le reſte des choſes non naturelles qui vicient indirectement les digeſtions, doivent être miſes au rang des cauſes des Fiévres putrides; mais il faut pour cela que ces cauſes dépravent la digeſtion préciſément dans le degré qui produit la matiere fébrile dont nous avons parlé, & que cette matiere paſſe enſuite des premieres voyes dans le ſang. J'ajoûte expreſſément cette derniere condition, parce qu'elle eſt abſolument néceſſaire. En effet il arrive quelquefois que les ſucs vicieux, qui auroient excité la Fiévre, ſont expulſés par le vomiſſement & par la diarrhée, enſorte qu'il en paſſe peu ou point dans le ſang; d'où il ſuit que la dépravation de ce liquide eſt nulle, ou inſuffiſante pour produire une Fiévre putride; celle-ci exigeant toujours un vice conſidérable dans le ſang. Que la matiere fébrile ait pris naiſſance ou non dans les premieres

voyes, il eſt ſûr qu'elle doit y ſéjourner pour que la Fiévre putride ait lieu; c'eſt ce que prouve une obſervation conſtante. On reconnoît donc que les premieres voyes ſont le foyer de la matiere fébrile, & cela conſtamment dans les Fiévres putrides; cette matiere corrompt tous les alimens qu'on prend, & c'eſt de-là que vient le danger & l'opiniâtreté de ces Fiévres.

La Fiévre putride eſt donc une Fiévre continue, accompagnée d'une pourriture conſidérable dans les premieres voyes. Cette putréfaction en eſt le ſigne pathognomonique, & les ſignes qui indiquent cette derniere, ſont principalement les cardialgies, l'irritation du ventricule, le vomiſſement, les rots, les nauſées, la puanteur de la bouche, une croute blanche ou jaune qui couvre le dos de la langue, les douleurs de colique, un flux de ventre, fétide ou bilieux, ces météoriſmes, &c. Il n'eſt pas néceſſaire cependant que ces ſignes ſe rencontrent, mais quelques-uns d'entr'eux.

Comme les mêmes ſignes s'obſervent auſſi le plus ordinairement dans les Fiévres malignes, il arrive que quelques Praticiens qualifient mal-à-propos certai-

nes Fiévres putrides du nom de malignes, principalement quand elles ſont accompagnées de Symptômes très-violens, & comme mortels. Les Praticiens n'en traitent pas moins méthodiquement les Fiévres putrides, ainſi cette mépriſe n'intéreſſe pas la pratique. Cependant il faut obſerver que, quoique les Fiévres malignes ayent coûtume d'être produites par la pourriture des premieres voyes, elles ont un caractère particulier qui les diſtingue des Fiévres putrides, comme nous le verrons ci-après.

On reconnoîtra, ſi la matiere fébrile a été engendrée dans les premieres voyes, ou dans le ſang même, par les ſignes des ſupreſſions dont nous avons parlé, & par les maladies qui les précedent ordinairement ou les indiquent ; ou bien par l'abſence de ces mêmes ſignes, & la connoiſſance des cauſes que nous avons dit pervertir immédiatement les digeſtions, ſans qu'aucun vice du ſang ait précedé. Du reſte la deſcription que nous avons donné de la Fiévre putride au commencement de ce chapitre, la caractèriſe aſſez pour qu'il ne ſoit pas néceſſaire de s'arrêter davantage ſur le diagnoſtic.

A l'égard du prognoſtic, il eſt toujours dangereux. Car dans cette Fiévre le paſſage du ſang à travers les petits vaiſſeaux eſt difficile, ſoit à cauſe de la tenacité obſtinée de la matiere fébrile, ſoit à cauſe de la raréfaction du ſang, qu'accompagne l'épaiſſiſſement de ce fluide ; effectivement il reſulte ſouvent de-là des inflammations dans les viſcères, qui mettent la vie en danger, qui quelquefois même ne peuvent pas abſolumeut ſe reſoudre ; d'où ſuit, ou la ceſſation de la circulation & une prompte mort, ou de ſuppurations de viſcères, leſquelles conduiſent enſuite lentement les malades à la mort. C'eſt ainſi que nous avons vû quelquefois dans de ſujets attaqués de fievre putride, le cerveau & les meninges s'enflammer, ce qui nous eſt indiqué par le delire, ou des fortes affections ſoporeuſes ; quelquefois la plevre, ce que manifeſte la douleur pungitive du côté, accompagnée de la toux & de la difficulté de reſpirer ; d'autrefois enfin les poumons, comme nous le montrent les ſignes de la peripneumonie. Dans tous ces cas les Medecins imprudens y ſont ſouvent trompés, croyant que la maladie eſt une pleureſie, ou une peripneumonie, au moyen

de quoi ils insistent trop sur la saignée, & & négligent la purgation, par laquelle cependant guérissent les pleuresies & peripneumonies de ce genre, qui ne sont que de Symptômes de la Fiévre putride : il ne faut jamais perdre de vûë l'indication curative que présente la Fiévre qu'il s'agit de combattre, sans négliger toutefois l'inflammation, car il faut toujours satisfaire aussi à l'indication symptômatique. Nous observons qu'il n'est pas moins ordinaire que les viscères de l'abdomen, mais principalement les intestins, s'enflamment ; c'est ce que nous prouvent les meteorismes du ventre, sa tension, la chaleur & les douleurs considérables qu'on y remarque, le froid des extrêmités, la pâleur du visage, la dépression & l'inégalité du poulx. Cela dépend de ce que l'engorgement inflammatoire des artères mezaraïques est si grand, qu'il n'y a qu'une petite quantité du sang qui retourne d'un cours inégal dans la veine porte, & de-là au cœur ; c'est ce qui constitue la Fiévre lypirie, Symptôme fréquent de la Fiévre putride. Il y a plus ; nous avons observé un très-grand nombre d'érésipeles aux parties extérieures, & principalement au visage, produites

par cette Fiévre, tant elle a coûtume de causer des inflammations, qui deviennent ensuite mortelles, ou au moins pleines de danger.

Les Fiévres putrides sont quelquefois jugées par des Crises; il faudroit donc rechercher ici les signes qui présagent ces dernieres. Mais elles sont fort rares de notre tems, parce que nous n'attendons pas en spectateurs timides & oisifs les efforts de la nature, toujours impuissante en pareil cas, comme avoient acoûtumé de le faire mal-à-propos les Medecins de l'antiquité; nous combattons la maladie dès le commencement, & chaque jour, en telle sorte que la doctrine des Crises, des jours critiques, des signes qui les annoncent, & des jours décrétoires, est aujourdhui abolie, de la maniere au moins qu'elle étoit traitée par les Anciens; cependant, dans le chapitre suivant sur la Fiévre maligne, nous dirons quelque chose des Crises, mais conformement à ce que nous observons auprès des malades dans notre méthode de cure.

Les secours les plus efficaces pour guérir la Fiévre putride, sont la diéte, la saignée & la purgation. La diéte

doit être legère ; on ſoûtiendra le malade par de bouillons donnés de quatre en quatre heures ; dans ce païs-ci on a coûtume de les faire avec du mouton ; la boiſſon ſera d'eau pure, ou de quelque ptiſanne délayante, comme celle de capillaire ; ou rafraichiſſante, ſi la chaleur eſt forte, telle que celle qu'on fait avec les quatre ſemences froides majeures, ou quelque ptiſanne délayante à laquelle on y mêle un ſirop aigrélet, tels que celui de limon ou de grenades juſqu'à une agréable acidité, & dont le malade boira abondamment. Si l'acrimonie eſt conſidérable, on fera uſer d'une boiſſon adouciſſante, comme ſeroit une décoction de ris, & principalement l'eau de poulet ; mais ſi le ſang eſt épaiſſi, & dans une eſpéce de ralentiſſement, on employera à une boiſſon legèrement inciſive, comme une ptiſanne de ſcorçonaire, de gramen, une décoction de corne de cerf.

Dans cette Fiévre il faut récourir, ſans perdre du tems, à la ſaignée, dés que la chaleur s'eſt déclarée, & la réiterer même, ſoit du pied, ſoit du bras, & plus ou moins, ſelon le dégré de la chaleur fébrile, & les diſpoſitions à

l'inflammation, principalement des viſcères, ayant cependant toujours égard aux forces du malade, à ſon âge, à ſon ſexe, à ſon tempérament, & aux autres circonſtances qui favoriſent ou contre-indiquent la ſaignée.

Mais, dès le ſecond ou au plûtard au troiſieme jour, nous preſcrivons la purgation (à moins que quelque choſe ne s'y oppoſe) pour chaſſer une partie de la matiere morbifique, & nous n'attendons pas pour cela la coction, c'eſt-à-dire, l'atténuation de cette matiere. Ceux qui en uſent autrement, voyent miſérablement périr leurs malades par des inflammations des viſcères, malgré les ſaignées. Nous ne ſommes pas ébranlés par l'autorité d'Hippocrate, qui dit : Qu'*il faut purger les matieres cuites, & non les crues, à moins qu'elles n'entrent en turgeſcenſe, ce qui arive rarement*, car l'obſervation journaliere nous prouve que la matiere morbifique eſt ſouvent en turgeſcenſe dans les Fiévres putrides, & d'ailleurs nous guériſſons par notre méthode un plus grand nombre de malades. Ainſi, après avoir avoir ſaigné ordinairement deux ou trois fois, nous purgeons le malade avec une potion émétique, catharto-émétique ou

ſimplement cathartique, ſelon l'exigence du cas, choiſiſſant (autant qu'il eſt poſſible) le tems de remiſſion de la Fiévre. Mais comme par les premieres évacuations du ventre, ou par le vomiſſement, nous ne guériſſons pas le malade, & qu'au contraire la Fiévre augmente très-ſouvent (la maladie devant parcourir tous ſes tems, malgré les remèdes) les ignorans, qui ne ſont frappés que du préſent, crient contre le Medecin; cela ne doit pas le faire changer de conduite; car, par ce traitement, il expulſe une partie de la matiere morbifique, après quoi celle qui reſte, en eſt plus facilement domptée par l'art. Celui qui ſe comportera autrement, ſera certainement malheureux dans la pratique des Fiévres putrides, & il aura tout lieu de ſe repentir d'avoir reſté dans l'expectative, quand il verra des inflammations occuper les viſcères, ou une Fiévre lente ſuccéder à la putride, ou des abſcès ſe former, ou dans les articles, ou dans les glandes conglobées lymphatiques à la ſurface du corps, dans la ſubſtance des muſcles, ou, ce qu'il y a de pis, dans quelque viſcère.

Quand la force de la Fiévre ſe ſoûtient encore après pluſieurs jours, il faut

faut réiterer la saignée, selon que le cas l'éxige, sur-tout dans le tems des redoublemens. En outre on purgera alternativement de deux jours l'un, durant tout le cours de la maladie, jusqu'à ce que la Fiévre décline évidemment, ce qui commence d'arriver au dixieme ou onziéme jour, à moins que la Fiévre ne se soûtienne dans sa vigueur par de-là le quatorzieme jour, comme on le voit quelquefois. Le cathartique le plus usité & le plus efficace dans cette Fiévre, est le senné, lequel, outre qu'il purge puissamment les sucs dépravés qui entretiennent la Fiévre, est encore un ennemi très-rédoutable des vers, & des matieres vermineuses qui se rencontrent souvent dans cette Fiévre. On a coûtume d'associer la manne au senné, de même que le semen contra, & la petite absinthe lorsqu'il y a quelque matiere vermineuse, ou quelqu'autre matiere ascescente. On y ajoûte pareillement les tamarins quand la matiere morbifique est bilieuse, & qu'elle donne des signes de son amertume, & que la chaleur est forte. On y joint de plus le tartre stibié à différentes doses, comme de trois ou quatre grains, lorsqu'on a besoin d'un cathartique puissant pour

purger des matieres plus viſqueuſes & plus tenaces. Nous purgeons toujours dans cette Fiévre ſous forme de potion, & ſouvent il eſt plus avantageux de donner la potion en deux priſes, afin que le malade ſoit moins échauffé, & pourtant abondamment évacué. Les jours où l'on ne purge pas, il faut lâcher le ventre par des lavemens émolliens, laxatifs, & même purgatifs, ſelon l'occurrence.

A l'égard de la ſaignée, on fait choix de différentes veines, à raiſon principalement de la partie affectée, ou de celle qu'on croit devoir l'être bien-tôt; ainſi, lorſque la tête ſouffre, il ne ſuffit pas de ſaigner du bras, il faut auſſi ſaigner du pied, & même quelquefois du col, ayant toujours ſoin de faire précéder quelques ſaignées des autres veines. Quand la gorge ou la poitrine ſont attaquées, on eſt dans l'uſage d'ouvrir la veine du bras; mais la ſaignée du pied eſt préférable, lorſque c'eſt la partie ſupérieure du thorax, qui eſt affectée par une douleur aigue, ou que les parties de la gorge ſont enflammées. Au contraire, ſi les viſcères abdomineux ſont le ſiége du mal, on ſaigne du bras, &

point du pied ; & ainſi du reſte, comme nous l'avons expliqué plus au long en parlant du *Phlegmon.* Voyez *le Traité des Tumeurs.*

Après avoir efficacement ſecouru le malade par les remèdes généraux, il faut en venir à d'autres qui ſont pareillement néceſſaire. Si la chaleur fébrile augmente trop (ce qui a coûtume d'arriver principalement dans le redoublement du ſoir,) on preſcrira les émulſions, ou crues comme plus rafraîchiſſantes, ou cuites, qui ſont moins ſujettes à ſe dépraver & à s'aigrir dans l'eſtomac, auſquelles on ajoûtera un narcotique, comme le ſirop de pavot blanc, ou le laudanum liquide ou non ; lorſqu'on veut provoquer le ſommeil ; celui de nymphea, ſi on deſire ſeulement de calmer, & enfin les ſirops de limon ou de grenades, ſi l'on veut rafraîchir davantage, & qu'il y ait dans l'eſtomac des matieres amères. L'on preſcrit auſſi des juleps rafraîchiſſantes, ou hipnotiques, ou qui ſoyent l'un & l'autre tout à la fois ; on préfére ces juleps aux émulſions, lorſque de ſucs dépravés abondent dans l'eſtomac, & qu'on craint que les émulſions ne s'y gâtent. Nous obſerverons que nous fai-

ſons ici un fréquent uſage des narcotiques dans la Fiévre putride, & en vérité les malades s'en trouvent fort bien : refaits par le ſommeil, ils en ſupportent avec plus de facilité, non-ſeulement la violence & l'inquiétude de la maladie, mais encore les évacuations néceſſaires du ventre ; ils ſoulagent leurs maux par le repos. Leurs forces, que la veille auroit épuiſées, ſe reparent & ſe rétabliſſent pendant le ſommeil.

On employe au ſurplus des juleps cordiaux des diaphorétiques, ſudorifiques ; des potions de même vertu, lorſque le poulx s'affoiblit, ou devient fort inégal ; quand les forces ſont abbatues, ou que, ſur le déclin de la maladie, il y a de la diſpoſition à la diaphorèſe, ou aux ſueurs.

CHAPITRE VI.

De la Fiévre Maligne.

ON appelle Fiévre maligne, cette eſpéce de continue aigue qui eſt accompagnée de Symptômes plus conſidérables que ne ſemble le comporter la nature de la Fiévre. En effet le poulx ne s'é-

loigne pas beaucoup, quant à ſa fréquence & à ſa grandeur de l'état naturel; s'il s'en écarte, il eſt petit, fréquent, obſcur, contraint, inégal; la chaleur excéde peu la naturelle, ou bien elle eſt âcre ſans en être plus forte. On obſerve en outre des Symptômes plus graves & extraordinaires; tels ſont, un abbatement extrême des forces, des anxiétés déſolantes, des lipothimies, & quelquefois des ſincopes, des affections comateuſes, des délires obſcurs, des ſpaſmes, des tendons, des grincemens des dents, des tremblemens des mains, des veilles immoderées, la noirceur de la langue, celle même des dents & des levres, l'aſpérité & la ſécherеſſe de la langue, une ſécherеſſe non moins grande dans la bouche, ſans aucune ſoif, la puanteur de cette partie, des ſanglots, une forte douleur dans les viſcères, l'irritation, ou beaucoup d'ardeur dans l'eſtomac, des cardialgies accompagnées de rêves, des météoriſmes, des éruptions exanthémateuſes pourprées, livides, noires, des bubons, des anthrax, des parotides, des urines ſanglantes, de violentes roideurs, des froids exceſſifs, des vomiſſemens, de matieres éru-

gineuſes, porracées, noires, des diarrhées de même nature, quelquefois une privation abſolue du ſentiment, une douleur aigue à la tête, & par fois l'abſence de cette douleur, quoique ſa cauſe exiſte, le changement des yeux, qui eſt conſidérable, & autres Symptômes pareils, plus ou moins nombreux & variés dans différens malades attaqués de Fiévre maligne.

Il eſt évident, par ce qui vient d'être dit, que les premieres voyes ſont infectées de ſucs dépravés, & le ſang conſidérablement perverti. La Fiévre maligne, conſiderée ſous ce point de vûe, pourroit être rangée dans la claſſe des Fiévres putrides; il y a même quelques Medecins qui ont appellé ces dernieres du nom de malignes, lorſqu'elles ſont accompagnées de Symptômes graves & rédoutables. Cependant, ſi nous examinons la choſe de près, nous trouverons que les Fiévres malignes ont un caractére qui leur eſt propre. En effet dans la Fiévre maligne la violence des Symptômes l'emporte ſur celle de la Fiévre, ce qui n'eſt pas de même dans la putride. En outre les Fiévres malignes commencent, pour la plûpart, d'une

maniere cachée, & pour ainsi dire, furtive & trompeuse, sans aucune apparence de maladie grave ; ensuite elles changent tout-à-coup, & se montrent sous la forme d'une maladie mortelle ; c'est pour cela qu'on les appelle malignes d'un nom tiré de la morale. Enfin comme ces Fiévres paroissent quelquefois s'adoucir au point d'en imposer à ceux qui ne sont pas sur leurs gardes, pour redevenir encore plus terribles, & faire périr le malade, quelquefois dans un tems très-court ; c'est encore une nouvelle raison pour laquelle on les a appellées Fiévres de *mauvais caractère*, ou *malignes*.

De tout cela nous concluons que la matiere des Fiévres malignes est fort épaisse, mais inégalement visqueuse, portant dans son sein de particules de différens genres, les unes acides, les autres âcres, d'autres très-acres, & comme venimeuses, plus ou moins développées. Cette différence que nous admettons entre les particules de la même matiere, comme ayant des qualités qui non-seulement ne sont pas les mêmes, mais qui semblent s'entredétruire, ne sera pas niée sans doute par

ceux qui ont accoûtumé de voir de malades ; car ils leur voyent réjetter quelquefois par le vomiſſement de mamatiéres viſqueuſes & bilieuſes que ces malades mêmes diſent être à la fois acides & amères. C'eſt avec tant d'irrégularités que ſe produiſent les particules morbifiques unies à une matiere viſqueuſe , & fruits des digeſtions vicieuſes , & de la dépravation du ſang , que cela ſurpaſſe toutes les ſpéculations des Phyſiciens. Ce qui confirme principalement cette idée, c'eſt que nous voyons ſous nos yeux les mêmes cauſes procatartiques produire une grande variété d'effets morbifiques ; tantôt une Fiévre putride, tantôt une Fiévre maligne, tantôt une intermittente, ſelon les diſpoſitions diverſes & aſſez peu connues des malades ; c'eſt ce qu'Hyppocrate exprime par ſon fameux *Totheion* dans les maladies. Il eſt donc impoſſible d'établir de regles pour prognoſtiquer de tels effets , & aucun Phiſicien ne peut expliquer comment ils arrivent. Et en verité les Symptômes des Fiévres malignes , ou les effets de la matiere morbifique , ſont en même tems ſi irréguliers & ſi graves , que les uns

paroissent dépendre d'une certaine force coagulante, & les autres d'une vertu dissolvante; cela a donné lieu à quelques Medecins de distinguer les Fiévres malignes en celles qui dépendent de coagulation, & en celles qui viennent de dissolution. Mais comme dans un même malade attaqué de Fiévre maligne, on observe souvent des Symptômes qui découlent de ces deux sources, on ne doit pas réconnoitre une matiere fébrile qui épaississe, ou qui dissolve seulement, mais bien ce double caractère dans la même matiere, selon la proportion du mélange des particules hétérogénes, en telle sorte que c'est tantôt les particules coagulantes, & tantôt les dissolvantes qui paroissent dominer en certaines Fiévres malignes. Ceci ne surprendra pas sans doute les Maîtres de l'art. Ils sçavent qu'on remarque la même chose dans plusieurs médicamens simples, qui ont à la fois de parties mucilagineuses & sans action, d'autres roides & actives, & dont les effets différens portent à croire que c'est tantôt les unes, & tantôt les autres qui prédominent.

Il est à rémarquer que dans toute

Fiévre maligne, il y a une grande foiblesse de force ; l'action du cœur & des artères n'augmente guères ; au contraire elle est souvent plus foible que dans l'état naturel, ou bien elle se fait inégalement. C'est ce que démontrent le poulx peu fébrile, petit, inégal, les horripulations, les défaillances, les grands froids, la chaleur qui surpasse à peine la chaleur naturelle, qui d'autrefois est moindre, ou âcre, lorsqu'elle lui est supérieure. Toutes ces choses dénotent que le sang a été beaucoup épaissi par la matiere fébrile, & au contraire peu raréfié ; que ce liquide est peu fluxible, & chargé en même tems de particules âcres qui détruisent le tissu de quelques parties mucilagineuses & rouges du sang. Les globules de celui-ci sont les uns trop pressés & trop rassemblés, les autres trop dissous, & d'ailleurs imparfaits, corrompus, peu actifs, & plusieurs d'entr'eux comme brûlés.

Toutes les causes dont nous venons de parler, rendent le sang moins propres à couler dans les petits vaisseaux, tandis que l'action du cœur & des artères ne le pousse que foiblement de son côté ; il arrive de-là que ce liquide se

ralentit beaucoup dans plusieurs de ces petits vaisseaux ; il devient âcre, & s'y corrompt par le retardement de son cours ; cette corruption communiquée à la masse du sang, en augmente la dépravation ; de-là naissent des inflammations érésipelateuses, & souvent gangrêneuses des viscères ; la sécheresse des couloirs par les défauts des liquides qui doivent se filtrer ; des anthrax ; des tâches pourprées ou livides ; des parotides & de bubons de mauvais caractère par leur dureté ; le sentiment de brûlure qui les accompagne ; la lividité, & la disposition qu'ils ont à se gangrêner ; le poulx est foible, obscur ; une anxiété générale & obscure est de la partie. Il y a surtout dans la Fiévre maligne une affection érésipelateuse du cerveau qui s'y rencontre fréquemment, mais qui est peu considérable ; selon ses différens degrés, elle sert à expliquer l'assoupissement, le delire obscur, les mouvemens spasmodiques, les tremoussemens des tendons, les grincemens des dens, l'aliénation de l'esprit, l'insensibilité du malade sur son état, quoique très-dangereux, & les autres Symptomes qui dénotent que les fonctions de l'ame sont dérangées dans

les Fiévres malignes. Cette affection du cerveau donne encore la raiſon pourquoi les forces du cœur, des artères, des muſcles, & généralement de tous les vaiſſeaux, & de toutes les Fibres du corps, ont peut d'activité, ou s'exercent irrégulierement; car l'engorgement du cerveau eſt cauſe qu'il ſe ſépare une quantité inſuffiſante d'eſprits, ou qu'ils ſe diſtribuent inégalement aux parties; c'eſt à quoi contribue encore la difficulté & l'irrégularité avec leſquelles nous avons vû que le ſang couloit dans ſes vaiſſeaux, & l'on déduit auſſi beaucoup d'autres Symptômes qui en ſont des ſuites. En un mot du caractère connu de la matiere fébrile, du vice aſſigné du ſang, de la difficulté de ſon paſſage à travers les petits vaiſſeaux & du peu d'impulſion qu'il réçoit du cœur, de l'état inflammatoire du cerveau, de l'abbatement des forces des ſolides, ou de l'irrégularité de leur action, enfin de la preſence, ou des effets notables de la matiere fébrile dans les prémieres voyes, ou dans les couloirs du ventricule & des inteſtins, on tire facilement l'explication de tous les Symptômes des Fiévres malignes. Nous ne nous y arrêterons pas d'avantage;

rage ; ces Symptômes pouvant d'ailleurs s'expliquer plus au long, & d'une maniere aisée par ceux que nous avons dit se trouver dans la Synoche simple, & surtout dans la Fiévre putride. Nous ne dirons rien non plus ici des exacerbations qui ont coûtume d'accompagner également la Fiévre putride & la maligne, bien entendu pourtant, qu'il faut toujours avoir égard au génie particulier de chacune de ces Fiévres.

Les Causes éloignées des Fiévres malignes sont presque les mêmes que celles des putrides ; mais, parmi ces causes, les procatartiques excitent principalement des Fiévres malignes quand le corps est dès-auparavant comme accablé & débilité par les soucis, la tristesse, le chagrin, ou qu'il est épuisé par des trop grands travaux, des évacuations immodérées, la chaleur de l'été ; quand il a été long-tems nourri par des alimens de mauvais suc ; c'est-à-dire, lorsque, par les causes antécédentes, les parties mucilagineuses du sang sont dévenues épaisses ; ou que les plus subtiles se sont dissipées, quand les parties âcres de tout genre abondent dans le sang ; que les solides sont secs & arides, & leur res-

ſort fort affoibli, & les digeſtions beaucoup dépravées par le vice des ſucs digeſtifs, vice dépendant de celui du ſang. On voit comment toutes ces cauſes concourent à la production de la matiere morbifique qui produit la Fiévre maligne.

Cette Fiévre eſt ſuffiſamment connue & diſtinguée par ce qui précéde. Mais il importe ſur-tout pour la pratique de ſçavoir lequel prédomine dans la maladie de l'épaiſſiſſement ou de l'acrimonie. Les Symptômes nous en inſtruiſent d'une maniere certaine; ainſi on connoîtra que l'épaiſſiſſement eſt le plus fort, s'il ſurvient des froids fébriles véhémens, ſans qu'il ſuccéde enſuite une chaleur âcre, mais une chalenr pareille à la naturelle. S'il y a aſſoupiſſement ou un délire obſcur accompagné du ſommeil; ſi les parotides & les bubons ſont durs, ſans aucun ſentiment de brûlure; ſi le poulx eſt peu fréquent, mais inégal, s'il arrive des lipothimies; ſi la langue n'eſt pas comme torréfiée; s'il n'y a pas de chaleur dans la bouche, ni rien de ſemblable; ſi les urines perſiſtent dans l'état naturel, ou reſſemblent à celle des juments.

L'acrimonie montre qu'elle prédomine par des froids fébriles plus légers que dans le cas précédent ; par une chaleur âcre, un poulx fréquent & contraint, ſans être grand ; les délires accompagnés d'inſomnies, les tâches pourprées, livides, les anthrax, les bubons, les parotides, avec un ſentiment d'ardeur brûlante ; l'urine ſanglante, la langue extrêmement ſéche & rouge, l'ardeur du goſier, la ſoif violente, & ſemblables autres Symptômes, en plus ou moins grand nombre.

Les Fiévres malignes ſont pleines de dangers ; car elles ménacent d'inflammations aux viſcères, & ſur-tout au cerveau ; inflammations de mauvais caractère, je veux dire gangrêneuſes, qui ont fait périr bien des malades. Cependant il ne faut jamais abandonner une perſonne attaquée de Fiévre maligne, quoiqu'elle paroiſſe dans un état déſeſperé ; & que la maladie ait réſiſté à tous les remèdes. Car beaucoup de malades qui ſembloient prets à rendre le dernier ſoûpir, ont échapé à la mort par un traitement ſuivi. L'engorgement inflammatoire des viſcères n'eſt pas ordinairement violent dans les Fiévres malignes, ainſi c'eſt encore un motif de

confiance. On voit d'autres malades attaqués de ces Fiévres qui paroissent presque sans danger, & qui périssent ensuite ; tant cette maladie est d'un caractère pernicieux & se joue des Medecins ; cela doit le rendre circonspects dans les prognostics qu'ils portent sur les Fiévres malignes, & les faire établir de telle façon qu'il paroisse que, s'il est toujours permis d'espérer, il faut aussi toujours craindre.

A raison de la matiere fébrile, les Fiévres malignes les plus dangereuses, toutes choses égales d'ailleurs, sont celles où les particules âcres, & comme venimeuses, prédominent ; & les moins dangereuses celles où l'épaississement est la cause principale. Les premieres présentent des indications qu'il n'est pas aisé d'accorder. En effet, si d'une part il faut employer des remèdes actifs contre l'épaississement, il faut de l'autre en employer d'adoucissans & de bénins pour adoucir cette matiere âcre & dissolvante. Or ces remèdes semblent se combattre entr'eux ; de-là naît la difficulté de la cure. L'apparition des parotides sans diminution des Symptômes, ou avec augmentation, présage la mort ; & au con-

traire le ſalut du malade, quand les Symptômes ſe calment. Le premier cas dénote que la matiere fébrile eſt fort abondante; le ſecond, qu'elle ne l'eſt guères, & qu'elle s'eſt dépoſée pour la plus grande partie dans ces glandes : on doit dire la même choſe des bubons, quand il s'en forme.

Les tumeurs du premier genre s'appellent *Symptômatiques*, & celles du ſecond *Critiques*, parce qu'elles procurent la dépuration du ſang, tandis que les autres montrent une corruption toujours ſubſiſtante dans ce liquide. A l'égard des anthrax ils ſont conſtamment ſymptômatiques, & annoncent un événement funeſte, car ils dénotent une grande acrimonie dans le ſang, une dépravation conſidérable, la deſtruction du baume vital, celle du mêlange proportionnel des parties intégrantes du ſang & leur perverſion ; en un mot une conſtitution gangrêneuſe, & comme brûlée de ce liquide ; conſtitution ennemie de tous les viſcères, où elle ſuſcite des inflammations ſuivies de la gangrêne & de la mort. Le vomiſſement d'attra-bile, ou d'une bile noire, eſt ſouvent fatal, parce qu'il indique une matiere très-

âcre, & comme corrosive, qui abonde; soit dans le sang, soit dans les premieres voyes. L'urine sanglante est un signe de mort, car elle prouve que les globules rouges ont été dissous à tel point, par l'activité d'une matiere fébrile très-âcre, qu'ils ont pénetré dans les conduits renaux. Le sommeil qui succéde au délire, est dangereux; c'est une marque que les vaissieaux du cerveau, qui ont souffert, auparavant un engorgement inflammatoire, ont déjà perdu leur ressort, & que cet engorgement a été porté plus loin dans les vaisseaux sanguins. Les Fiévres malignes pourprées sont, toutes choses d'ailleurs égales, plus dangereuses que les autres; effectivement elles prouvent que les globules rouges ont été tellement dissous par l'âcreté de la matiere morbifique, qu'ils passent de leurs propres vaisseaux dans les lymphatiques de la peau; quelque chose de pareil, & d'irréparable, arrive aussi dans les viscères, ou doit y arriver bientôt. C'est ainsi que le Medecin varie son prognostic selon la diversité des parties affectées, la variété des Symptômes, & l'ordre dans lequel ils se succédent.

La cure des Fiévres malignes ne différe guères de celle des Fiévres putrides,

ainsi la diéte doit être la même. On donnera des bouillons, une boisson aqueuse, ou des ptisannes délayantes; la saignée & la purgation sont les remèdes les plus puissans. Mais il faut observer à l'égard de la saignée qu'il faut être plus reservé sur son usage que dans la Fiévre putride; c'est ce que l'expérience nous prouve, & ce que la raison nous persuade à son tour, puisqu'il est sûr que la raréfaction du sang n'est pas aussi forte dans la Fiévre maligne que dans la Fiévre simplement putride, outre que le ressort des vaisseaux est moins vigoureux. A l'égard de la purgation elle doit être également fréquente dans l'une & l'autre Fiévre; en effet c'est par elle que s'acheve la cure des Fiévres malignes: si on la néglige, ou même si on ne l'employe pas assez souvent, les autres secours deviennent inutiles, & le malade succombe misérablement. Mais il faut avoir plus d'attention aux forces dans la Fiévre maligne que dans la putride, & les soûtenir par des cordiaux, crainte qu'elles ne tombent tout-à-fait, principalement quand l'épaississement prédomine. On fera donc un plus grand usage des cor-

diaux dans la Fiévre maligne que dans la putride. Du reste, quand c'est l'acrimonie qui est la plus forte, on employera seulement les émulsions, les rafraîchissans, ainsi que les délayans & les adoucissans. Pour ce qui concerne les narcotiques, le Medecin doit être fort circonspect sur leur usage, soit à cause de l'abbatement des forces, soit parce qu'ils peuvent jetter les vaisseaux du cerveau dans le relâchement, & occasionner un engorgement mortel. Ces remèdes sont utiles seulement quand le malade est fatigué par l'insomnie, qu'il y a quelque partie douloureuse ou irritée de quelque maniere que ce puisse être, & que d'ailleurs les forces se soûtiennent.

L'épaississement que le sang contracte dans la Fiévre maligne de la part de la matiere morbifique, joint à l'affoiblissement du jeu des vaisseaux, en rend le cours si lent & si tardif, que le poulx devient inégal, intermittent, ou au moins débile. Il survient aussi des lipothimies, sur-tout au commencement des exacerbations avec froid; il faut alors reveiller les forces non-seulement par de cordiaux moderés, mais quelquefois

aussi par des spiriteux, & de volatils, selon la nécessité; tels sont le lilium de paracelse, les esprits volatils, l'esprit de thérébentine & semblables. Mais lorsque le grand épaississement du sang, joint à l'inertie générale des vaisseaux, & particuliérement de ceux du cerveau, jette le malade dans un assoupissement profond, qui résiste aux purgatifs, aux cordiaux, aux sudorifiques, le plus efficace de tous les remèdes est le vésicatoire des cantharides appliqué entre les deux épaules. Le sang est tellement dissout par l'activité du sel des cantharides qu'il en recouvre plus promptement, & plus sûrement sa fluxibilité, que par celle des volatils quelconques, & des autres cordiaux les plus puissans; les forces du cœur & de tout le genre vasculeux se reveillent en même tems; le poulx redevient fort, fréquent, égal, & le sommeil se dissipe; c'est ce que l'expérience nous a souvent montré. Voilà comment on combat heureusement, par différens moyens, les Fiévres malignes. Nous avons donné ci-dessus dans le traitement de la Fiévre putride, la maniere d'employer les principaux de ces secours.

Après cette expoſition générale de la cure des Fiévres malignes, nous entrerons dans le détail des remèdes, en faveur des jeunes Medecins qui veulent ſe former à la pratique de Montpellier. Comme les Fiévres malignes ſont du genre des putrides, on pourra leur oppoſer les mêmes remèdes qu'à ces dernieres; faiſant attention toutefois à ceux dont il a été parlé dans la cure générale de ces deux eſpéces de Fiévres.

Les bouillons à la viande ont coûtume d'être préparés de façon qu'il y ait environ huit onces de chairs pour chaque priſe. On les fait ordinairement avec du monton, & un peu de ſel, ou point du tout, lorſqu'on obſerve une chaleur âcre, ou de la ſéchereſſe & de l'ardeur dans les viſcères, ou dans la bouche. Dans ce cas on fait auſſi des bouillons avec parties égales de mouton & de veau; ou bien avec le mouton ſeul & un jeune poulet, retranchant entiérement le ſel, ou n'en mettant que très-peu. Quand les forces ſont foibles, & comme épuiſées, ſoit par un tempérament ruiné, l'âge, la nature de la maladie, ou ſa durée, ou enfin par les remèdes, on

préparera les bouillons avec du veau, & une partie d'une vieille poule, ou ſimplement d'un chapon, & un peu de ſel. Nous ne nous ſervons pas de la chair de bœuf en bouillons; mais nous ſubſtituons quelquefois aux poulets, ou au veau, la chair d'agneau, ou de chevreil qu'on ajoûte au mouton. Dans certains cas où l'acrimonie eſt forte, où il y a trop de chaleur, de tenſion, d'irritation, ou de ſenſibilité dans l'eſtomac, enſorte qu'il rejette les bouillons ordinaires qui le moleſtent, nous nourriſſons le malade avec des crêmes de ris à l'eau, ſans aucun ſel, ayant ſoin que ces crêmes ſoyent toujours aſſez liquides; on peut encore en préparer d'autres pareilles avec de l'avoine. Nous ſoûtenons ainſi nos malades avec de crêmes pour toute nourriture, quelquefois pendant pluſieurs jours; ou bien on donne auſſi dans la journée un ou deux bouillons ſimples, faits avec un jeune poulet ſans ſel, ou dont on a farci le ventre avec demi-once environ de ris, ou de quatre ſemences froides majeures écraſées. Lorſqu'il n'eſt pas à propos d'interdire entiérement les bouillons au malade, on lui donnera alternativement un

bouillon & une crême, ou bien on adoucira l'acrimonie des bouillons ordinaires, en ajoûtant à chaque prise deux ou trois cuillerées des crêmes ci-dessus; ou bien encore l'on ajoûtera une ou deux cuillerées de ris lavé dans le bouillon qu'on prépare avec le mouton, quand la chair est sur la fin de sa cuite. Mais de quelque maniere qu'on soûtienne le malade, il faut lui donner de la nourriture toutes les quatre heures; si l'on excepte le premier jour de la maladie, où il suffira de lui faire prendre un ou deux bouillons, au moins si les forces le permettent.

La boisson ordinaire des malades est une prisanne qu'on fait avec une poignée de capillaire de Montpellier dans deux ou trois livres d'eau, faisant bouillir legèrement le tout pendant un quart-d'heure; ou bien on donne d'eau pannée, d'eau pure de fontaine, ou de riviere. Quand le sang est notablement épaissi, que le poulx languit, que la chaleur surpasse à peine la naturelle, on fera user au malade de quelque decoction legèrement incisive, comme la prisanne qu'on prépare avec une once ou une once & demie de racine de scorço-

naire

naire dans deux à trois livres d'eau, ou bien une autre ptiſanne faite avec une once ou deux de rapure de corne de cerf, & quatre ou cinq livres d'eau qu'on fait bouillir pendant deux heures. Mais lorſque l'acrimonie prédomine, & principalement quand elle irrite les premieres voyes, les poumons, ou les voyes urinaires, ce qu'on reconnoît par la chaleur âcre de tout le corps, par la ſéchereſſe de la peau, l'aridité de la bouche, la rudeſſe de la langue, la ſoif, l'ardeur du goſier, une toux ſéche, un ſouffle chaud, la chaleur de la poitrine, une urine enflammée & le ſentiment d'ardeur qu'elle excite quand on la rend; cet état d'acrimonie, que nous indiquent encore des vomiſſemens bilieux, ſur-tout d'une bile verte ou noire, des déjections de même nature, la chaleur de l'abdomen, l'irritation de l'eſtomac, des douleurs de coliques, des hemorragies, des yeux étincélans, & le reſte des Symptômes mentionnés dans le diagnoſtic, en plus ou moins nombreux; cet état, dis-je, d'acrimonie exige ſans difficulté une boiſſon copieuſe & édulcorante. Ainſi le malade boira largement de la ptiſanne de jeune poulet: on la prépare

en faiſant cuire dans cinq livres d'eau pendant demi-heure ou trois quart-d'heures, un jeune poulet qu'on dépouille de ſa peau, & qu'on partage en quatre parties, ſans le laver. Si le degré de la chaleur exige qu'on rende l'eau de poulet plus rafraîchiſſante, & plus tempérante, on fera cuire avec le poulet les quatre ſemences froides majeures à la doſe d'une demi-once ou d'une once. Si la chaleur eſt encore plus forte, on fera uſer au malade de la ptiſanne nommée vulgairement émulſionée; elle ſe fait en broyant dans un mortier de marbre une once des quatre ſemences froides majeures, & en verſant peu-à-peu trois livres d'eau de fontaine, après quoi on paſſe la liqueur à travers un linge. Quand l'eſtomac eſt farci de ſaburre, principalement acide, il eſt à craindre que la ptiſanne émulſionnée ne ſe déprave & ne s'aigriſſe. Pour aller au devant de cet inconvénient, on la fera cuire pendant un quart-d'heure, on la coulera après & le malade en boira copieuſement.

On preſcrit encore pour tempérer l'acrimonie, & diminuer la chaleur, la ptiſanne de ris qu'on fait avec une cuillerée de ris lavé dans trois livres

d'eau. La ptiſanne, ou l'eau d'orge va au même but; on la prépare avec une poignée d'orge entier, qu'on fait bouillir dans quatre ou cinq livres d'eau, juſqu'à ce que les grains ſe fendent. Mais, lorſque le malade a du dégoût pour ces ptiſannes, qu'elles ſe pervertiſſent, ou qu'elles peſent ſur l'eſtomac, nous preſcrivons les eaux de maine, qui ſont du genre des minérales très-legères, dans la double vûë de délayer & de calmer. S'il y a beaucoup d'ardeur, principalement dans le goſier, l'eſtomac, les inteſtins, ou les voyes urinaires: ou bien une grande ſoif, des vomiſſemens, ou de déjections d'une matiere bilieuſe, chaude & âcre, nous donnons à boire au malade de l'eau rendue legèrement acide en y faiſant tremper quelques tranches de limon, ou en y faiſant dégoûter du ſuc de ce fruit juſqu'à agréable acidité, avec un peu de ſucre. On employe auſſi, mais plus rarement, l'eſprit de ſoufre, pareillement juſqu'à une agréable acidité; no bien enfin on ajoûtera à quelqu'une des ptiſannes ci-deſſus deux dragmes ou démi-once de quelque ſirop aigrelet, comme celui de limon, de grenades, de groſeilles, d'épine vinette, de meures

& quelquefois aussi, mais moins souvent, pour modérer la chaleur du sang, sur-tout quand elle porte sur les voyes urinaires, nous faisons user au malade d'une eau nitrée, qui se fait en dissolvant dans trois ou quatre livres d'eau de fontaine une dragme de nitre purifié, ou de sel de prunelles. Ce sont-là les principales boissons dont il faut user dans la cure des Fiévres malignes, & des Fiévres simplement putrides.

Après avoit établi le régime ou la diéte du malade, il nous resteroit à parler des autres secours qu'on a coûtume d'emprunter de la Pharmacie & de la Chirurgie. Mais nous avons déjà assez parlé du choix qu'il faut en faire, de leur application, des raisons qu'on a de les prescrire, des circonstances dans lesquelles il faut y récourir, & des précautions dont il faut user; nous avons, dis-je, assez parlé de toutes ces choses, soit dans la cure des Fiévres en général, soit dans le traitement général de la Synoche non-putride, des Fiévres putrides, & malignes, pour nous dispenser de le répeter ici.

Il ne sera pourtant pas inutile de nous étendre un peu davantage sur la sai-

gneé. Qu'on ſaigne du bras, du pied, ou du col, on a coûtume de tirer à chaque fois huit ou neuf onces de ſang; c'eſt d'un adulte que nous parlons dans cette curation. On ſe borne à ſix ou ſept onces quand l'état des forces ne comporte pas une plus ample évacuation, & même, lorſque le poulx eſt foible, on n'en tire que trois ou quatre. Il faut remarquer ſur cela qu'il eſt ſouvent plus profitable de ne ſaigner que par intervalles, & de ne tirer à chaque fois qu'une petite quantité de ſang, que d'évacuer une pareille quantité dans le même eſpace de tems, en multipliant moins les ſaignées; cela eſt vrai du moins à l'égard des Fiévres malignes, car la théorie de ces Fiévres, telle que nous l'avons donnée; démontre, conjointement avec l'obſervation, que les abondantes ſaignées qu'on y pratique font ſouvent tomber les forces.

Dans la Fiévre maligne, comme dans les autres Fiévres continues aigues, il faut ſaigner dés les premies jours de la maladie, & conſtamment dabord que la chaleur ſe déclare; autrement les viſcères s'enflamment, & l'on employe inutilement enſuite les émétiques, les cathar-

tiques, & les autres remèdes. L'inflammation des viſcères rend la maladie plus rédoutable, enſorte que le malade périt, ou court grand riſque de la vie. Ce n'eſt pas ſeulement au commencement de la maladie qu'il faut récourir à la ſaignée, mais encore dans le progrès du mal, & ſur-tout dans le fort des rédoublemens; il faut même la réiterer, lorſque la violence de la maladie, & les Symptômes qui ſurviennent, déſignent des inflammations de viſcères, formées, ou prêtes à ſe faire. Lorſque la tête eſt affectée, comme dans les affections ſoporeuſes, le délire, la convulſion, les douleurs propres de cette partie, on doit ſaigner principalement du pied, & quelquefois auſſi de la jugulaire, pourvû qu'on ait fait précéder pluſieurs autres ſaignées; de cette maniere, & avec cette précaution, il ſe fait une révulſion dans le cerveau. Lorſque le bas ventre eſt fort douloureux, ou dans un état d'inflammation, la ſaignée du pied dévient fort ſuſpecte, ou même évidemment nuiſible; puiſqu'elle détermine une plus grande quantité de ſang vers les viſcères de l'abdomen. Ainſi on donnera alors la préférence à la ſaignée du

bras, de même que lorſque la poitrine eſt attaquée, quoiqu'on ſaigne quelquefois du bras dans les maladies de cette capacité, ſçavoir, dans les pleureſies qui en occupent la partie ſupérieure. Quand le mal a ſon ſiége dans l'interieur de la tête, qu'on a inutilement fait pluſieurs ſaignées, ou bien lorſque les forces ſont foibles, & qu'on a d'ailleurs des indications pour la ſaignée, on appliquera deux ou trois ſang-ſues à chaque tempe; l'évacuation qu'elles procurent, n'eſt pas conſidérable, le ſang coule lentement, le cerveau éprouve une révulſion, & le malade eſt ſoulagé.

Les purgatifs attaquent directement la cauſe des Fiévres, ſoit putrides, ſoit malignes; car ils expulſent non-ſeulement la matiere fébrile contenue dans le ventricule & les inteſtins, mais encore qui ſéjourne dans les différens tuyaux ſécrétoires qui s'ouvrent dans les premieres voyes, & celle-même qui ſe mêle au ſang, & qui le corrompt. Ces raiſons, confirmées d'ailleurs par une heureuſe expérience, doivent faire récourir le Medecin à la purgation ſans héſiter.

A la vérité elle n'enleve pas au com-

mencement de la maladie, la cause morbifique, mais elle la diminue, & le malade s'en trouve mieux. Je le répete, celui qui se comportera autrement, ne sera pas heureux dans la cure des Fiévres putrides, & malignes, & le spectateur oisif qui attendra que la nature se secoure elle-même, & qu'elle cuise la matiere fébrile, verra arriver des tragédies sous ses yeux. C'est pourquoi il faut au plûtôt, & dès le second, ou au plûtard dès le troisieme jour de la maladie, purger les premieres voyes, pourvû que rien ne s'y oppose, & qu'on ait fait précéder une, deux, ou trois saignées; & la diéte qui a été prescrite. On préférera un vomitif, s'il y a des signes d'une saburre dans l'estomac, & qu'il ne soit pas contre-indiqué; mais si, dès la premiere attaque du mal, le malade est assoupi, quelles que soient les contre-indications, il faut faire vomir, pourvû toutefois que le malade ait suffisamment de forces.

PRENEZ *du vin émétique* ℥ j ß. *ou* ℥ ij. *pour une potion.* Ou bien, *du tartre émétiq. solub. grs.* 6. 7. *ou* 8. *dissolvez-le dans* ℥ ij. *ou* ℥ iij. *d'eau cordiale bénedicte, de chicorée, ou d'eau commune. fait. une pot.*

Si le malade n'a pas de disposition au sommeil, & que l'estomac soit farci de saburre, avec quelque chaleur dans les viscères, & de la pente au vomissement, manifestée par des nausées, des rots, des cardialgies.

PREN. *de racine d'hipecacuana pulvérisée 25. ou 30. grs. dans quatre ou cinq cuillerées de bouillon, ou dans environ* ℥ iij. *d'eau cordiale bénedicte, ou d'eau de font.*

Mais quand les forces sont un peu abbatues, le poulx un peu foible, la chaleur petite, & que cependant il y a indication au vomissement, on ajoûtera à l'une des potions émétiques ci-dessus la confection d'hyacinthe à la dose d'une dragme ou d'une dragme & demi; ou si l'on veut relever davantage les forces une dragme de confection d'alkermes, ou bien deux scrupules, ou une dragme de vieille thériaque, avec quelques cuillerées d'eau de naphé. Ainsi:

PREN. *de l'eau cordiale bénedicte, & d'eau de fleurs d'oranges de chacune* ℥ j ſ. *du tartre stib. solub. grs.* 6. *ou* 7. *confection d'hyacinthe* ʒ j. *ou bien confection d'alkermes, ou de vieille thériaque* ℈ ij. *ou* ʒ j. *fait. une potion.*

On en usera de même à l'égard des

autres potions ci-dessus, lorsqu'il sera nécessaire d'y joindre un cordial.

J'avertis ici que le tartre émétique, dont nous avons coûtume de nous servir, est celui qui est fait avec le soufre d'antimoine, car celui qu'on prépare avec le verre d'antimoine, ne doit être donnée qu'à une dose trois ou quatre fois moindre, ou environ.

Le plus souvent il n'y a pas seulement indication pour le vomissement au commencement de la maladie, (lorsque le malade n'est pas assoupi, & qu'il n'y a pas un amas considérable de sucs dépravés dans l'estomac) les signes indiquent ordinairement de la saburre dans tout le trajet des premieres voyes, c'est-à-dire, dans l'estomac & les intestins. Ainsi il faut vuider ces viscères par une purgation continue, en associant les cathartiques aux émétiques, mais à dose inégale. Par exemple :

PREN. *senn. mondé* ʒ ij ß. *semen contra, une pinc. sel végétal* ʒ j. *faites infus. toute la nuit sur les cendres chaudes dans s. q. d'eau de font. & dans la colature dissolv. manne de calabre* ℥ ij. *tart. stib. grs.* 3. *ou* 4. *fait. une potion à prendre le matin.*

L'expérience nous a appris que dans

ces païs chauds il faut purger, ſur-tout en Eté, avec une grande quantité de véhicule. Ainſi nous preſcrivons ſouvent une potion purgative en deux verrées; de cette maniere les viſcères de l'abdomen, & de la poitrine, ſont moins fatigués & moins échauffés. Cependant on obtient une évacuation abondante & ſans tranchée, que le malade ſoûtient ſans en être beaucoup affoibli, parce que les ſucs dépravés, fort délayés dans le véhicule, en deviennent plus obéiſſans à l'action des purgatifs, & moleſtent moins les inteſtins.

PREN. *du ſenn. mondé* ʒ ij ß. *ou* iij. *ſemen contra une pincée, ſel vegetal* ʒ j. *faites infuſ. pendant la nuit ſur les cendres chaudes dans ſ. q. d'eau de font.* ℥ xij. *coulez & partagez en deux priſes; dans la premiere diſſolvez manne de calabre* ℥ ij. *tart. ſtib. ſolub. grs.* 3. *& dans la ſeconde diſſolv. man. de calab.* ℥ j. *tartre ſtib. ſolub. grs.* 2. *faites une potion pour deux doſes à prendre le matin dans l'eſpace de trois ou quatre heures, & un bouillon dans l'intervalle.*

Mais quand le cas eſt preſſant, & qu'il faut purger ſur le champ, on fait une décoction des mêmes drogues dans une

quantité d'eau un peu plus grande ; on les fait bouillir legèrement pendant un quart-d'heure, ou demi-heure, après quoi on diſſout dans la colature ce qui étoit à diſſoudre, comme dans le premier cas, & l'on a ainſi une potion purgative a-peu-près de même vertu. L'ébullition développe davantage l'activité du purgatif ; c'eſt pour cela qu'on la rend courte.

Si la conſtitution du malade eſt foible, ou s'il eſt d'un tempérament âcre & chaud ; s'il a l'habitude du corps, & les viſcères ſecs ; s'il y a des ſignes d'acrimonie, on doit craindre alors l'ardeur des entrailles, & avoir égard à la ſenſibilité extrême des inteſtins. Cependant la préſence des ſucs dépravés dans les premieres voyes, exige toujours une purgation efficace.

PREN. *des tamar. gras ℥ j. ou ℥ j ſ. faites les bouillir pendant demi-heure dans ſ. q. d'eau de font. ℥ xij. faites infuſ. ʒ ij. de ſenn. mondé ; une pincée & demi de fleurs de pécher, coulez pour deux priſes ; dans la premiere diſſolv. de la man. de calab. ℥ ij. tart. ſtib. ſolub. grs. 2. faites une potion pour deux priſes à prendre le matin dans l'eſpace de quatre heures, un bouillon*

bouillon dans l'intervalle des prises.

Si le malade doit être purgé plus doucement, mais néanmoins d'une maniere suffisante.

PREN. *de tamarins gras, & pulpe de casse récemment tirée du chaq.* ℥ j. *sel d'epsom* ʒ j. *fait. bouillir dans s. q. d'eau de font. quand la décoction sera réduite à* ℥ xij. *faites-y infus. du senn. mond.* ʒ j ß. *ou* ij. *fleurs de mauves, ou de violettes une demi poign. coulez pour deux pris. dans la premiere dissolv. man. de calab.* ℥ ij. *tart. stib. grs.* 2. *& dans la seconde man. de calab.* ℥ j. *tart. stibié gr.* 1. *fait. une potion à prendre en deux fois le matin dans l'espace de quatre heures, & un bouillon dans l'intervalle de l'une à l'autre.*

Il faut remarquer ici que le malade prend quelquefois son second verre de potion deux heures seulement après le premier, & sans aucun bouillon entre deux. On procéde ainsi, quand on veut une évacuation plus prompte & plus abondante, que le malade a suffisamment de force pour la soutenir, qu'il n'a pas beaucoup d'aversion pour les purgatifs, & qu'il est sans nausées.

Selon les dispositions où le malade se trouve, les potions carthartico-émeti-

ques purgent les ſucs vicieux, tantôt par le vomiſſement & par l'anus tout à la fois, tantôt par les ſelles ſeulement, mais avec plus d'efficacité qu'un ſimple purgatif, par l'addition du tartre ſtibié. Il y en a qui ſubſtituent au tartre le vin émétique à la doſe de trois dragmes, demi-once, ou une once. Le tartre opére plus heureuſement. A la vérité ſon action eſt plus lente que celle du vin, mais elle ſe ſoûtient davantage; ainſi les évacuations qu'il procure n'étant pas auſſi promptes, durent plus long-tems, ce qui fait que les malades les ſupportent mieux. Si toutefois on avoit beſoin de procurer de promptes & d'abondantes évacutions, & de les faire ceſſer plûtôt, on pourroit abſolument mettre le vin à la place du tartre aux doſes marquées.

Mais ſoit que la potion qu'on a donné au commencement ſoit purgative, émétique, ou emetico-cathartique, la ſaine pratique enſeigne qu'il faut évacuer alternativement de deux jours l'un, durant tout le cours de la maladie, ſi rien ne s'y oppoſe. Car des obſervations multipliées nous ont appris que, quand on paſſe deux jours ſans purger, les exa-

cerbations en deviennent ordinairement plus longue, & qu'un engorgement inflammatoire s'empare de quelque viſcère, tant la matiere morbifique négligée eſt pernicieuſe dans les Fiévres malignes. Si donc on ne la combat pas ſans ceſſe par les purgatifs, & qu'on la laiſſe a elle-même, elle ſe multiplie exceſſivement, ſe rend indomptable & fait périr le malade. On voit la néceſſité, d'évacuer une matiere auſſi rédoutable, au moins de deux jours l'un, autant qu'on le pourra, ou par quelqu'une des potions carthartico-émétiques ci-deſſus, ou par les mêmes potions dont on rétranchera le tartre, ſi le cas l'exige. Le plus ſouvent néanmoins on fera bien d'aiguiſer les purgatifs avec quelques grains de tartre ſtibié, ſur-tout au commencement, & dans la vigueur de la maladie, afin que la matiere morbifique ſoit évacuée plus copieuſement. Au contraire, quand le mal eſt ſur ſa fin, ou commence à décliner, que la matiere fébrile eſt devenue plus fluxible & qu'elle ſe débarraſſe mieux du ſang qu'auparavant, toutes les ſécrétions, & par conſéquent l'inteſtinale ſe font avec plus de facilité, ainſi les purgatifs ſeuls peu-

vent procurer alors une évacuation pleine & suffisante.

On objecteroit mal-à-propos que dans les premiers jours de la maladie la matiere est encore crue, c'est-à-dire, épaisse, peu fluxible, trop adhérente au sang pour pouvoir être purgée. Il seroit tout aussi inutile d'ajoûter que les déjections qu'on procure alors sont séreuses, & provoquées, pour ainsi dire, par la violence du purgatif, tandis que la partie la plus tenace & la plus visqueuse, qui est ce qu'il y a de pire, reste dans le sang; outre que le malade ne s'en trouve pas mieux, puisqu'au contraire la maladie augmente & les symptômes aussi. On répond à cela que, quoique les choses arrivent souvent ainsi, les évacuations qu'on procure en pareil cas n'en sont pas moins utiles. Elles enlevent une partie des sucs dépravés qui séjournent dans les premieres voyes, & quelque peu de celle qui est dans le sang; quoique ce soit avec un peu de violence, la cause de la maladie diminue donc d'autant, & ce qui en reste, est plus aisément dompté par un traitement suivi. Les Medecins ne seront pas surpris que tous les Symptômes augmen-

tent malgré les premieres évacuations ; ils n'ignorent pas que toutes les maladies curables doivent parcourir leurs quatre tems, en ſorte qu'après avoir commencé elles s'étendent néceſſairement juſqu'à un certain terme où elles s'arrêtent quelquefois en dépit de la nature & de l'art, ce que ne ſçait pas l'ignorant vulgaire.

Or puiſqu'il réſulte d'une obſervation conſtante, & auſſi ancienne que le monde, qu'une maladie aigue doit ainſi parcourir ſes tems ; je dis que ſi dès l'attaque des Fiévres putrides ou malignes on n'a pas recours à la purgation, ſoit par ignorance, par timidité, par négligence, ou parce que quelque accident, ou quelque complication s'y oppoſe ; je dis que dans l'augment, ou dans l'état de la maladie, tous les Symptômes deviendront plus violent, en ſorte que le malade ſuccombera, ou courra un plus grand riſque, que s'il avoit été purgé dès le commencement. Car alors toute la matiere fébrile demeure dans le corps ; laiſſée à elle-même, elle s'accroît toujours davantage, & vicie de plus en plus le ſang & les digeſtions. Nous aſſûrons cela non pas tant d'après le rai-

ſonnement, que d'après les obſervations que notre pra:ique nous fournit.

Il ne ſuffit pas toujours dans les Fiéves malignes & putrides de purger alternativement de deux jous l'un, il faut auſſi quelquefois (ſçavoir quand la matiere eſt en turgeſcenſe , & que le malade a des forces ſuffiſantes) ſoûtenir le lendemain l'action du purgatif. C'eſt ce qu'on fait par une legère infuſion de ſenné qui échauffe peu, & qu'on fait prendre en abondance.

PREN. *du ſenn. mondé* ℥ iv. *ou* vj. *faites infuſ. avec des tranches de limon dans deux ou trois livres d'eau de font. pour l'uſage.*

Dans l'intervalle des bouillons on donnera auſſi au malade un verre de cette ptiſanne laxative, juſqu'à ce qu'il paroiſſe aſſez purgé.

Ou bien le lendemain d'une purgation aſſez active, à laquelle on aura ajoûté le tartre ſtibié, on purgera déréchef de la maniere qui ſuit.

PREN. *du ſenn. mondé.* ℥ iij. *deux ou trois tranches de limon, faites infuſ. le tout dans une livre d'eau de font. tiéde, ou froide (ſi l'on veut purger moins, comme on a coûtume de le faire ſur-tout en Eté) ou*

bien faites boullir legèrement ; (si vous voulez purger d'avantage) coulez, & dissolvez dans la colature man. de calab. ℥ ij. *ou* iij. *faites une potion à deux prises.*

On peut encore le lendemain d'une purgation pour conserver le ventre libre, & procurer une évacuation continuelle de la matiere fébrile, dissoudre dix ou douze grains de tartre stibié dans deux ou trois livres d'eau de fontaine, dont on donnera des verrées au malade, jusqu'à ce qu'il paroisse suffisamment évacué. Nous usons aussi quelfois de cette eau stibiée pour les enfans, qui souvent ne sont pas assez obéissans, & pour les adultes aussi dont l'imagination ou l'estomac ne s'acommodent pas de potions purgatives composées. On boit de cette eau autant qu'il en faut pour procurer une évacuation suffisante, après quoi l'on s'arrête. Au reste cette maniere de purger ne doit pas s'employer quand le malade n'a pas de l'aversion pour les potions purgatives ci-dessus, car elles sont préférables, l'expérience nous montrant qu'elles purgent mieux. Dans les Fiévres dont il s'agit ici, nous n'employons jamais les purgatifs sous forme séche, comme de

poudre, d'opiate, de bol, de pillules. Outre qu'ils n'évacuent pas toujours, ou que du moins les évacuations qu'ils procurent sont imparfaites, nous observons de plus qu'ils excitent souvent un sentiment d'ardeur ou de douleur dans les viscères.

Quand le malade a été purgé deux jours de suite, on doit le troisieme s'abstenir ordinairement de la purgation de peur que des évacuations poussées trop loin n'abattent les forces, mais le jour d'intervalle écoulé on rétourne de nouveau à la purgation. Les jours qu'on ne purge pas, on laisse le malade tranquille, ou bien, suivant le cas, on prescrit un lavement qu'on prépare tantôt avec l'eau de fontaine seule, & deux ou trois cuillerées d'huile d'olives, tantôt on le rend laxatif, selon l'indication.

PREN. *fleurs de mauves & de parietaire de chaq. une poign. faites-en une décoction dans une livre d'eau de font. dissolvez-y du catholicon (pro ore) ℥ j. ou ij. & faites un lavement que vous donnerez à une heure commode.*

Ou, s'il y a de la chaleur dans les viscères, & qu'il faille juger les gros intestins.

PREN. *des bâtons de casse concassés* ℥ vj. *ou* viij. *fleurs de mauves une pincée & démi, faites boullir dans une livre d'eau de fontaine pour un lavement qu'on donnera à une heure convenable.*

Au reste, quand la maladie est sur son déclin nous prescrivons des purgations plus douces, & nous en rétranchons le tartre, soit parce que les forces du malade sont affoiblies, soit parce que la matiere fébrile rendue plus fluxible par la diéte, la violence de la maladie, & par les médicamens, a coûtume d'obéir plus facilement à un purgatif leger. De plus dans certains cas de Fiévres malignes & putrides il faut user, dans quelque tems de la maladie que ce puisse être, des cathartiques les plus doux, qu'on nomme communement minoratifs; & cela quand le poumon, les intestins, ou les voyes urinaires sont considérablement enflamés. Ainsi la nécessité nous force alors de nous en tenir aux tamarins, à la casse, à la manne, & pour tempérer encore ces legers purgatifs nous y ajoûtons une pincée ou une démi-poignée de fleurs de violettes, ou de mauves. Cependant dans les Fiévres malignes ou putrides, quoique le poumon soit

enflammé, & qu'il y ait une vraye péripneumonie, quand l'état du malade exige une évacuation efficace, nous prescrivons avec succès la potion suivante.

PREN. *man. de cal.* ℥ ij ß. *ou* iij. *dissolv. dans* vj *ou* viij ℥ *d'eau de font. ou dans une quantité égale de décoction de tamarins; dans la colature faites fondre* 2. *à* 3. *grs. de tart. stib.*

Cette potion purge fort bien, & elle échauffe à peine les poumons; ce qui n'arriveroit pas de même, si nous employons le senné: ainsi nous le proscrivons dans ce cas.

Si, dans le cours d'une Fiévre maligne ou putride, il est survenu un assoupissement, mais que d'ailleurs les forces se soûtiennent, & qu'il y ait des signes d'une saburre prédominante dans les premieres voyes, on sera obligé de donner un vomitif à dose suffisante, comme le vin ou le tartre émétique (soit qu'on ait fait vomir ou non au commencement) parce qu'une potion catharto-émétique ne paroit pas être assez forte pour dissiper l'assoupissement.

On voit assez par ce qui précéde comment le Medecin doit se comporter dans le traitement de ses Fiévres par raport aux

purgatifs, qui peuvent seuls enlever la la matiere fébrile.

Quelques-uns préférent dans le cas présent la préparation d'antimoine qu'on nomme Kermes minéral, parce que, disent-ils, il évacue à grande dose par le vomissement, à moindre dose par les selles, à une dose moindre encore par la peau, & qu'à une très-petite dose, mais répetée, il liquifie le sang. Mais l'opération de cette préparation d'antimoine est incertaine & infidéle; il n'est point de malade qui puisse réchaper de ces Fiévres, si ce n'est par des évacuations abondantes & réiterées des premieres voyes, procurées sans aucun rétardement, & jamais le sang ne recouvrera sa fluidité naturelle, quelque remède qu'on employe, si la matiere fébrile n'est pas suffisamment évacuée par les premieres voyes: l'expérience est notre garand. Nous purgeons d'une maniere plus sûre dans les Fiévres putrides & malignes, en nous servant des potions qui ont été indiquées ci-dessus. A peine faisons-nous usage dans ce païs-ci, au moins dans la vigueur de la maladie, du Kermes minéral.

Nous avons dit suffisamment dans la

cure générale des Fiévres putrides ou malignes, pourquoi, & dans quels cas nous employons les juleps & les émulsions, soit rafraîchissantes, soit narcotiques; nous nous bornerons ici à donner les formules de ces remedes, ajoûtant seulement un petit nombre de remarques.

Emulsion simplement tempérante.

PREN. *des quatre semences froides majeures mondées ʒ iv. broy. dans un mortier de marbre, & versez peu-à-peu six onces d'eau de font. ou pareille quantité d'une décoction d'orge; dans la colature délayez le sirop de nymphea ʒ vj ou ℥ j. fait. une émuls. à prendre le soir.*

Emulsion plus tempérante & rafraîchissante.

PREN. *des quatre semences froides majeures mondées ℥ j ß. semences de pavot blanc, broy. dans un mortier de marbre, versez peu-à-peu six onces d'eau de lis & de roses de chaq.* ℥ iij. *dans la colature délayez le sirop de limon, ou de grénades ℥ j. fait. une emuls. à prendre le soir.*

Emulsion narcotique.

PREN. *des quat. semen. froides maj. mond. ℥ j ß. broy. & versez peu-à-peu six onces d'eau de fontaine dans la colature délayez le sirop de pavot blanc ʒ iv. ou vj. fait.*

fait. une émulſ. à prendre le ſoir.

Emulſion plus narcotique que la précédente.

PREN. *la matiere de l'émulſion précédente ; dans la colature ajoûtez le ſirop de pavot blanc* ℥ iij. *ou* iv. *laudanum liquide de ſydenh. dix ou douze gouttes.*

Si on veut la rendre encore plus propre à exciter le ſommeil, à calmer les douleurs, ou a réprimer un délire phrénetique.

PREN. *la matiere de l'émulſion précédente ; dans la colature ajoûtez* xx. *ou* xxx. *gouttes de laudanum liquide, ou à ſa place le laudanum opiate grs. un ou deux. fait. une émul. à prendre le ſoir.*

Si l'on veut avoir une émulſion qui ſoit en même narcotique & rafraîchiſſante à différens degrés, on ajoûtera à quelqu'une des émulſions rafraîchiſſantes ci-deſſus, les remèdes narcotiques qui ont été indiqués dans les émulſions ſomnifères, ſelon les indications qu'on aura de rafraîchir & de concilier le ſommeil tout à la fois. Quand l'état de l'eſtomac exige des émulſions cuites (qui cependant ſont moins tempérantes que les crues.) On fait cuire pendant un quart-d'heure la matiere de quelqu'une des émulſions

ci-dessus, & dans la colature on ajoûte selon l'indication les mêmes choses que dans l'émulsion crue. Au reste nous rétranchons les amandes douces, parce qu'elles rendent les émulsions plus pésantes à l'estomac, & plus faciles à se dépraver, ce qui augmente la matiere fébrile.

Lorsqu'on croit devoir préférer, pour les raisons énoncées plus haut, les juleps aux émulsions, voici quels sont les principaux.

Julep tempérant.

PREN. *eau de lis & de roses de chaq.* ℥ iij. *délayez-y sirop de nymphea* ʒ vj. *ou* ℥ j. *fait. un julep à prend. le soir.*

Julep rafraîchissant.

PREN. *eau de pourpier & de lis de chaq.* ℥ iij. *délayez-y* ʒ vj. *ou* ℥ j. *de sirop de limon, ou de grénades. fait. un jul. pour le soir.*

Julep plus rafraîchissant.

PREN. *eau de pourpier & de sperniole de chaq.* ℥ iij. *esprit de soufre ou de vitrol huit à dix gouttes; sirop de limon ou de grenades* ʒ iv. *ou* vj. *fait. un julep.*

Julep narcotique.

PREN. ℥ iij. *ou* iv. *d'eau de chicorée; délayez sirop de pavot blanc* ʒ iv. *ou* vj.

fait. un julep à prendre le soir.

Par les exemples que nous venons de donner, chacun pourra choisir les narcotiques, & déterminer les doses qui conviennent dans les différens cas.

Mais comme il arrive souvent que dans les Fiévres malignes, le poulx devient débile, ou intermitent, & que les malades tombent même quelquefois en lipothimie, ou en sincope, il faut certainement recourir aux cordiaux plus ou moins actifs. Si l'on veut avoir un cordial doux.

PREN. *eau de chardon bénit, & de fleurs d'oranges de chaq.* ℥ ij. *eau de canelle orgée* ℥ j. *sirop de fleurs d'œillet* ʒ vj. *ou* ℥ j. *confection d'hyacinthe* ʒ j. *fait. un julep qu'on peut faire prendre à toute heure, selon l'exigence du cas.*

S'il faut relever davantage les forces.

PREN. *eau de chardon bénit, & eau de fleurs d'oranges de chaq.* ℥ ij. *eau de canelle* ʒ j. *confect. d'hyacinthe & confect. d'alkermes de chaq.* ʒ j. *ou bien de la vieille thériaque & sirop de Kermes de chaq.* ℈ ij. *ou* ʒ j. *à prendre à toute heure selon le besoin.*

On peut ajoûter à cette potion dix ou vingt grains de poudre de vipères,

Si l'on veut un cordial plus actif & plus prompt.

PREN. *eau de chardon bénit & de naphé de chaq.* ℥ ij. *eau de canelle* ℥ j. *conf. alk. ou sirop de Kerm.* ʒ j. *ou* ʒ j ß. *lilium de paracelse gouttes* xx. *ou* xxx. *ou* xxxx. *faites une pot. à prendre par cuillerées, ou bien prenez eau de canelle & de fleurs d'oranges de chaq.* ℥ ij. *sel volatil de vipéres* 10. 12. *ou* 15. *grs. ou au lieu de ce sel l'esprit volatil de sel ammoniac* xx. xxx. *ou* xxxx. *gout. thériaque vieille, ou sirop de* Kerm. *ou conf. alk.* ʒ j. *fait. une potion.*

Il faut remarquer ici qu'on donne ces potions par cuillerées au malade jusqu'à ce que le poulx soit devenu assez fort. De-là vient que quelquefois il ne prend pas toute la potion, & que d'autrefois il faut la réiterer même pendant plusieurs jours. Mais, si le cas est urgent, & que les forces soient prêtes à tomber absolument, on fera prendre la potion entiere en peu de tems, la divisant en deux ou trois parties, ou bien on la fera avaler sur le champ.

Nous faisons usage aussi dans les Fiévres malignes des premiers cordiaux qui tombent sous la main, comme quelques

cuillerées d'un vin rouge vigoureux, de la thériaque, de la confection d'alkermes, celle d'hyacinthe, l'eau de mélisse composée, on fera dissoudre une dragme de quelqu'une de ces compositions galeniques dans le vin, dans de l'eau commune, ou dans celle de fleurs d'oranges, ou bien encore dans deux ou trois cuillerées de bouillon, & l'on prépare ainsi pour le moment une potion cordiale qu'on fait prendre au malade. Si l'on a besoin de relever plus promptement les forces abattues, on donne au malade vingt au trente gouttes d'eau composée de mélisse dans une cuillerée de vin, ou d'eau de naphé. On peut aisement répéter ces choses selon la nécessité.

quand on craint la chûte des forces, & qu'il faut cependant employer un narcotique, & sur-tout le laudanum, il faut associer les somniféres aux potions cordiadiales ci-dessus. Ainsi on mélera en pareil cas quelques cuillerées d'une de ces potions à un julep narcotique, & l'on en fera prendre au malade par cuillerées aussi.

Nous associons quelquefois les cordiaux aux narcotiques, lorsque ces der-

nieres molestent l'estomac, excitent des cardialgies, & le vomissement (ce qui arrive plus souvent dans les femmes) ou que les forces sont foibles. Mais, quand l'abattement des forces est extrême, nous nous abstenons des narcotiques. Et comme il arrive quelquefois que malgré les purgatifs, & même les émétiques qu'on a fait précéder, le malade demeure dans un assoupissement obstiné, avec le poulx intermittent & foible, que ni cordiaux, ni sudorifiques, ne peuvent rélever suffisamment, marque d'un épaississement opiniâtre dans le sang qui résiste à tous ces remèdes : on applique alors un vésicatoire préparé de la maniere suivante.

PREN. *du vieux levain que vous ramollirez avec ce s. q. de vin aigre, faites-en une pâte molle, sur laquelle vous répandrez s. q. de poudre de cantharides, & que vous appliquerez entre les deux épaules.*

Les parties de ces mouches, réçûës dans le sang, en divisent avec tant d'efficacité les parties intégrantes, que le fluide récouvre sa fluidité ; le poulx s'éleve ; le sang coule plus aisément, & le cerveau est dégagé du poid & de l'engorgement qui l'accabloient.

Le kina corrige quelquefois heureusement la matiere fébrile, dans le cas où cette matiere se trouve en petite quantité, & en même tems assez épaisse, ou ascescente. Ainsi on le prescrit seulement pour arrèter ou pour diminuer les exacerbations, quand on a déjà fait précéder les purgatifs à diverses reprises, & que d'ailleurs les rédoublemens commencent par des horripulations; ou par quelque autre froid fébrile manifeste. On en donne alors deux ou trois, ou même quatre prises pendant la rémission, le plus souvent en poudre, quelquefois en décoction, quand la poitrine est foible, & aux mêmes doses que dans les Fiévres intermittentes, mais toujours avec de l'eau.

Lorsqu'on a efficacement combattu la matiere fébrile par les purgatifs, & que, sur le déclin de la maladie, il survient des sueurs occasionnées par la violence de l'agitation que le sang à souffert, il faut sans difficulté soûtenir alors ces mouvemens de la nature, cela ne seroit point à propos dans le commencement & dans la vigueur du mal, quand on n'a pas fait précéder encore assez de purgatifs, la sueur étant tou-

jours symptômatique en pareil cas; mais dans les derniers tems la matiere fébrile est assez diminuée & assez atténuée pour pouvoir être chassée par la peau, sous la forme d'une sueur fétide. Ainsi l'on prescrira dans ces cas une potion sudorifique.

PREN. *eau de chardon bénit, & de chicorée de chaq.* ℥ iij. *thériaq. vieille.* ʒ j. *antimoime diaphoretiq.* ʒ j ſ. *ou* ℈ ij. *poudre de vipères* ℈ j. *fait. une pot. à prendre sur le champ.*

Cette potion s'employe heureusement quand le poulx est dévenu mou & ondulent, & qu'en même tems la peau commence à se ramollir, & à s'humecter; car ce sont-là les signes d'une sueur spontannée prête à arriver.

C'est ainsi que par les secours mentionnés, administrés avec les precautions recommandées, nous combattons avec succès les Fiévres, tant malignes, que putrides; sans attendre les crises, en spectateurs oisifs, & sans craindre de troubler la nature, que nous aidons & dirigeons au contraire efficacement, dans un tems où elle est opprimée, & où elle s'égare.

CHAPITRE VII.

De la Fiévre Ardente.

LEs Anciens ont appellé ſpécialement cette Fiévre *Cauſus*, quoiqu'ils ayent entendu généralement par-là, toute Fiévre, ſoit continue, ſoit intermittente, ſoit eſſentielle, ou ſymptômatique, dans laquelle on obſerve une ardeur extrême; c'eſt ce que ſignifie chez les Grecs le mot *Cauſos*.

Mais comme nous ne cherchons pas dans Galien, & les autres Auteurs, ce qu'il faut penſer là-deſſus; regardant d'ailleurs comme vaines toutes les diſputes de ce genre, il nous ſuffira de dire ce que nous entendons aujourdhui par Fiévre ardente.

C'eſt une Fiévre continue aigue, accompagnée de beaucoup d'ardeur dans tout le corps, mais ſur-tout dans les parties intérieures, & d'une ſoif inextinguible. La langue y eſt ordinairement ſéche, rude, noirâtre; la bouche eſt amère; l'eſtomac ſouffre des irritations; la reſpiration eſt grande & pénible; elle ſe fait ſouvent par la bouche que le malade

tient ouverte ; ſon ſoufle eſt extrêmement chaud ; il y a des veilles opiniâtres, & quelquefois même le délire, ſur-tout phrénetique ; le ventre eſt reſſerré dans les uns, lâche dans les autres, mais avec un flux de matiere bilieuſe ; la peau eſt ſéche, ſouvent rude, & quelquefois ſale & comme écailleuſe : le poulx eſt grand & fort accéléré.

Cette Fiévre a coûtume d'attaquer principalement les jeunes gens, & les perſonnes robuſtes. Elle regne ſouvent pendant l'Eté, & encore davantage ſur la fin de cette ſaiſon, particulierement après de grands travaux, & des exercices violens ; elle ſe termine plus vîte que la Fiévre vulgairement appellée putride.

Par ce que nous venons de dire, on ſeroit porté à regarder la matiere de la Fiévre ardente, comme une matiere bilieuſe & très-acre, rendue un peu épaiſſe par le défaut de ſéroſité, & portant avec elle des particules fort développées, dures & mobiles.

Il paroît de-là que cette matiere, ſoit qu'elle prenne d'abord naiſſance dans les premieres voyes, & qu'enſuite elle ſoit portée dans le ſang, ſoit que s'étant for-

mée dans la maſſe des humeurs, elle infecte après les premieres voyes, ou elle contracte une dépravation ultérieure, avant de repaſſer de nouveau dans le ſang; il paroît, dis-je, qu'elle épaiſſit un peu ce fluide, en même tems qu'elle l'agite avec violence, d'autant mieux que cette Fiévre attaque ordinairement des ſujets dont le ſang eſt ſec & acre, & tout le ſyſtême fibreux & vaſculeux fort vigoureux.

Il réſulte que la Fiévre ardente eſt réellement une eſpéce de Fiévre putride, comme celle que les Anciens appelloient *Synoche bilieuſe.* Car je parle ici de la Fiévre ardente humorale & légitime, & nullement de la Fiévre ardente ſymptômatique qui ſurvient à quelques inflammations conſidérables, ſur-tout du genre éréſipelateux, & attaquant des parties intérieures; aux grandes douleurs excitées par un panaris, aux grandes ſuppurations, &c. qu'on appellera plus à propos du nom de Fiévre ardente bâtarde. Comme l'eſpéce de Fiévre putride, dont il s'agit à préſent, manifeſte un caractère particulier par l'incendie & la ſoif indomptable qu'elle allume dans le malade, & qu'elle ſe termine d'ailleurs plus

promptement que la Fiévre putride ordinaire, nous en traiterons ſous le titre ſpécial de Fiévre ardente.

La matiere febrile ayant de particules ſi actives & ſi développées, on voit bien que, quoiqu'elle ait un peu épaiſſi le ſang, elle n'excitera pourtant aucun froid fébrile au commencement de la Fiévre ; s'il en arrive quelqu'un, il ſera leger, ou s'il eſt conſidérable, on le verra finir promptement, & la chaleur ardente ſuivre de près. Il paroît auſſi, en général, que la grande quantité de ces particules dures, actives & aſſez exaltées, doivent exciter dans le ſang, dès le commencement du mal, une raréfaction & une chaleur extrêmes, qui ſubſiſteront tout auſſi long-tems que ces partticules actives reſteront dans le ſang. Mais comme ce qu'il y a de viſqueux dans la matiere, n'eſt pas fort ténace, & qu'il s'excite d'autre part une agitation violente, cette viſcoſité eſt bientôt parfaitement diſſoute ; de-là vient que la Fiévre ardente ne dure pas auſſi long-tems que la Fiévre putride ordinaire, & qu'elle paſſe rarement le dixieme jour, le ſang ſe délivrant en peu de tems de la matiere morbifique ; cela n'empêche pourtant

pourtant pas qu'elle ne ſoit accompagnée de danger tant qu'elle eſt dans ſa vigueur.

Le ſang eſt donc exceſſivement raréfié & agite par la matiere fébrile ; de plus ceux qui ſont attaqués de Fiévre ardente, ont les tuniques des vaiſſeaux vigoureuſes, ſeches, fort élaſtiques. En outre la matiere bilieuſe & acre eſt ſouvent en turgeſcence dans l'eſtomac & les inteſtins, foyers de la maladie. On déduit aiſément de-là tous les Symptômes ; ſçavoir : la grandeur du poulx, ſa fréquence & ſa tenſion ; la grande chaleur qui ſe trouve dans les parties internes, & à la ſurface du corps ; la ſoif qui eſt inextinguible ; elle depend de la diſſipation de la portion la plus tenue de la ſérofité occaſionnée par la chaleur fébrile, & qui a lieu par-tout, ou bien ſpécialement dans les parties de la gorge à cauſe du ſouffle brulant qui ſort des poumons. De-là ſuit encore la ſécherеſſe de la langue, ſon aſperité, ſa couleur tirant ſur le noir ; toutes choſes qu'on doit attribuer aux vapeurs bilieuſes qui s'exhalent de l'eſtomac ; d'où naît auſſi l'amertume de la bouche. On explique pareillement, d'une maniere aiſée, la dou-

leur forte & tensive de la tête. La grande tension du cerveau, qui donne lieu à une insomnie opiniâtre, & souvent au délire, sur-tout phrénétique; la rupture des vaisseaux de la membrane pituitaire, & l'hémorragie du nez en conséquence; la difficulté du cours du sang à travers les poumons, accompagnée de beaucoup de chaleur dans ce viscère, d'où une respiration grande & penible, & une haleine chaude; si cette difficulté augmente, une disposition inflammatoire du poumon ou quelquefois même une inflammation réelle. On déduit encore des mêmes principes la chaleur des viscères du bas-ventre; celle de l'estomac en particulier; la tension forte & douloureuse de ses tuniques, qui engendre le sentiment d'anxiété qu'on appelle *Morsure* de l'estomac, accident qui survient d'autant plus aisément qu'il y a dans ce viscère une portion de la matiere fébrile qui irrite sa tunique nerveuse par son caractère acre & bilieux. La dissipation de ce qu'il y a de plus subtil dans nos humeurs, occasionnée par cette chaleur universelle qui s'étend par-tout, donne facilement raison de la sécheresse, de l'asperité, & de la mal-propreté de la

peau, de la rougeur de l'urine, qui est quelquefois comme sanglante, sa chaleur, la petite quantité à laquelle elle est réduite; la suppression des évacuations alvines s'explique de même. Quand le ventre est lâche, cela doit être imputé à l'abondance de la matiere bilieuse & très-acre, présente dans les premieres voyes où elle agit à la maniere des cathartiques, & qui se purge spontanement par bas sous la forme d'une diarrhée bilieuse. De sucs de même caractère, doués d'une acrimonie insigne, & rassemblés dans l'estomac, l'irritent, comme feroient des émétiques; de-là le vomissement bilieux.

Quoiqu'il ne soit pas absolument essentiel à la Fiévre ardente d'avoir des rédoublemens, attendu que la matiere fébrile passe quelquefois des premieres voyes dans le sang à-peu-près d'une maniere uniforme, le plus souvent néanmoins on observe que la Fiévre ardente a des exacerbations; la raison en est que la matiere fébrile qui séjourne dans les premieres voyes, comme dans la Fiévre putride, est fournie au sang en une quantite plus grande dans un tems que dans un autre; de-là les exacerbations qui se

ſont tantôt en tierce & tantôt en double tierce. Nous expliquerons clairement, quand nous traiterons des Fiévres intermittentes, comment ſe forment les rédoublemens, ſoit dans la Fiévre dont il s'agit à préſent, ſoit dans toute autre Fiévre exacerbante.

La Fiévre ardente attaque ſur-tout, avons-nous dit, les jeunes gens, & ceux qui ont atteint un âge fait, particulierement les ſujets d'un tempérament bilieux, c'eſt-à-dire, chaud & ſec. Cela vient de ce que les perſonnes de ce tempérament ont un ſang qui a en même tems beaucoup de conſiſtence, de ſéchereſſe, & d'acreté, c'eſt-à-dire, peu de ſéroſité, & beaucoup de parties dures, fort maſſives, & très-actives, ce qui le rend très-chaud. Les Fibres ſont ſéches, tendues, extrêmement élaſtiques, vigoureuſes; il ſuit qu'il y a beaucoup de force dans le cœur & les vaiſſeaux ſanguins. En outre dans ces ſortes de tempéramens, quand les digeſtions ſe dépravent, elles engendrent pour l'ordinaire des ſucs pervertis qui ont un caractère bilieux, c'eſt-à-dire, de ſucs un peu épais, acres & chauds. Les vieillards ſont moins expoſés à la Fiévre ardente, à cauſe du peu d'activité

qui se trouve chez eux, soit dans les solides, soit dans les liquides, soit dans les organes de la digestion.

C'est dans l'Eté plus que dans les autres saisons de l'année, que les Fiévres ardentes ont coûtume de se déclarer; parce que l'excès de la chaleur desséche le sang, en augmente l'acrimonie; & qu'il y a dans les solides & dans les liquides plus d'agitation qu'à l'ordinaire; de-là vient qu'à la fin de l'Eté, où ces causes ont été portées à un degré considérable, on est plus sujets à la Fiévre ardente que dans le reste de cette saison, à moins pourtant que les forces n'ayent été diminuées outre mesure, par la dissipation immodérée des parties les plus tenues du sang.

Il suit de ce qui vient d'être dit que les causes procathartiques qui vont être exposées, agissent plus puissamment sur les jeunes gens, & sur ceux d'un âge fait, dont le tempérament est bilieux; & dans l'Eté plus que dans toute autre saison.

Ces causes sont des exercices excessifs, des veilles poussées trop loin, un air trop chaud, une grande colere, les passions violentes de l'ame, qui durent long-tems; car, par l'action de toutes ces

causes, le sang souffre une trop grande agitation; tout le système fibreux & nerveux éprouve une tension demesurée, & la sérosité une deperdition considérable. Ensuite les sucs digestifs contractent de l'épaississement & de l'acrimonie; ils fatiguent l'estomac & les intestins, déjà trop tendus par un sang échauffé. Les sucs des alimens ne sont pas suffisamment délayés; les alimens eux-mêmes sont pénétrés inégalement & tumultuairement par les particules trop actives des sucs digestifs; du tout ensemble il se produit dans l'estomac une matiere bilieuse & acre qui infecte le sang, & fourni la matiere fébrile assignée ci-dessus.

Il faut mettre aussi, au nombre des causes de la Fiévre ardente, les aromats, les alimens poivrés & trop assaisonnés; ceux qu'on appelle de haut goût & qui échauffent, comme les truffles & autres; les liqueurs ardentes; l'excès du vin; des medicamens acres & chauds imprudemment employés; la suppression des lochies, celle des menstrues, mais dans des femmes robustes. Les alimens & les medicamens dont nous venons de parler, ainsi que les liqueurs spiriteuses, fournissent beaucoup de particules actives au

ſang, y excitent une grande chaleur qui cauſe la diſſipation de la ſéroſité, & détruit la partie mucilagineuſe de ce fluide; de-là ſuit une trop forte tenſion dans le ſyſtême fibreux, & une eſpéce de deſſéchement: du reſte les organes de la chilification ſont échauffés & immédiatement irrités par ces cauſes, ce qui déprave les digeſtions, & donne naiſſance à une matiere épaiſſe, acre & bilieuſe. Dans le cas de ſuppreſſion de menſtrues ou de lochies, il arrive quelquefois qu'un très-grand nombre de particules acres, qui auroient trouvé une iſſue par l'uterus, ſont retenues dans le ſang. Ce fluide eſt auſſi épaiſſi par la cauſe même qui ſupprime ces évacuations. Or comme la ſuppreſſion ne peut avoir lieu ſans que la phletore s'enſuive néceſſairement, il ſuit que les vaiſſeaux ſanguins ſeront beaucoup tendus, & que le ſang, qui a contracté de l'épaiſſiſſement & de l'acrimonie ne paſſera que difficilement à travers les petits vaiſſeaux; d'où la Fiévre. En outre la ſécrétion du ſuc gaſtrique, & des autres ſucs digeſtifs ſe fera auſſi avec peine, & le ſang leur communiquant ſes propres qualités, ils ſeront épais & acres comme

lui ; de-là des digeſtions vicieuſes qui engendreront des ſucs bilieux, c'eſt-à-dire la matiere de la Fiévre ardente.

En général toutes les cauſes des Fiévres putrides, dont il a été fait mention dans ce chapitre, produiſent très-ſouvent des Fiévres ardentes en vertu des diſpoſitions que nous avons dit ſe trouver d'avance dans le corps, & parce que le vice des digeſtions tend ordinairement, en pareil cas, à la dépravation bilieuſe.

Les ſignes pathognomoniques de la Fiévre ardente ſont une chaleur brûlante de tout le corps, une ſoif inextinguible, avec un poulx grand, frequent, accélére, & tendu ; à quoi il faut ajoûter le reſte des Symptômes rapportés plus haut dans la deſcription de la Fiévre ardente ou pluſieurs d'entr'eux, car ils ne ſe trouvent pas toujours tous réunis. Les inflammations éréſipelateuſes des viſcères excitent ſouvent une Fiévre violente, accompagnée d'une ardeur univerſelle, & de beaucoup de ſoif ; mais alors la maladie commençant l'inflammation, c'eſt elle qui la dénomine, & non point la Fiévre ; ainſi on l'appelle hepatitis, ſi elle occupe primitive-

ment le foye; péripneumonie, si c'est le poumon, &c. la Fiévre ardente n'est que secondaire dans ce cas & Symptôme dans l'inflammation. Or dans ce chapitre nous ne traitons que de la Fiévre ardente essentielle & primitive.

Comme cette Fiévre est une maladie violente, elle parcourt ses tems avec rapidité, & un péril insigne; elle ne s'étend pas jusqu'au quatorzieme jour comme les autres Fiévres aigues. Il y a plus, la Fiévre ardente véhémente ne passe jamais le septieme jour, c'est pourquoi on doit s'en former l'idée d'une maladie très-aigue. Car les vaisseaux, surtout les plus petits, ne peuvent supporter long-tems l'impétuosité d'un sang aussi échauffé & raréfié; d'où il arrive que la matiere febrile est bientôt chassée hors du corps par cette agitation, ce qui termine la maladie; ou bien que les tuniques des petites artères, ayant souffert une dilaction trop grande, ne peuvent se rétablir; d'où suivent en différens endroits, mais sur-tout dans les viscères, des engorgemens inflammatoires, & érésipelateux, conformement au caractère du sang, qui est acre & brûlant dans la Fiévre ardente. Ces

engorgemens ſont le plus ſouvent mortels. Si la Fiévre, dès le commencement, préſente des ſignes favorables, tels qu'un vomiſſement bilieux, ou un flux de ventre de même nature, ou une ſueur abondante & univerſelle ; ſi, dis-je, ces choſes arrivent avec ſoulagement de la part du malade (ce qui dénote la diſſipation de la matiere fébrile) ou s'il ſurvient une hémorragie du nez (1) ſuivie de la diminution des Symptômes, la Fiévre ſe termine ordinairement le quatre, ou au plûtard le ſept.

Cette maladie qui n'eſt pas fréquente chez les vieillards, les ménace cependant du plus grand danger, à cauſe de la foibleſſe de leurs vaiſſeaux, qui ne ſçauroient réſiſter à la raréfaction du ſang, & de l'impoſſibilité où l'on eſt à cet âge de pouvoir ſupporter d'abondantes ſaignées, abſolument néceſſaires dans la Fiévre ardente. Elle eſt au contraire moins périlleuſe chez les jeunes gens. Il n'eſt pas rare qu'elle cauſe

(1) Cette hémorragie prouve que la force raréfiante du ſang agit plus ſur la membrane pituitaire que ſur le cerveau & les autres viſcères. D'ailleurs elle occaſionne une déplétion générale de tous les vaiſſeaux.

l'inflammation du poumon. Quand cela arrive, la perte du malade est prochaine, attendu que l'inflammation gagne subitement tout le viscère. Le danger est grand, lorsque la jaunisse survient avant le septieme jour; car c'est une marque que la matiere fébrile-bilieuse est abondante, & que ne pouvant se filtrer dans le foye à cause de son épaississement & de sa quantité, elle reste mêlée avec le sang qu'elle vicie. Le prognostic n'est pas plus favorable quand la veille est continuelle, ou que le délire se déclare; lorsque le malade perd la voix ou l'ouie; parce que toutes ces choses dénotent un engorgement considérable dans le cerveau. Le péril est encore plus grand, si à des veilles continuelles succéde un sommeil profond; car cela prouve que l'engorgement cérébral est à son dernier terme. Le hoquet est aussi un signe dangereux; en effet il marque non-seulement que l'orifice de l'estomac, & une partie du diaphragme sont enflammés, mais encore la grande acrimonie de la matiere bilieuse présente dans l'estomac; acrimonie capable de porter la grangrêne ou le sphacele dans ce viscère.

La cure de la Fiévre ardente primitive & humorale eſt la même que celle des Fiévres putrides, c'eſt à dire qu'il faut auſſi enlever la matiere fébrile, afin de prévenir les inflammations des viſcères. Mais ce traitement a ceci de propre, qu'il faut tempérer l'excès de la chaleur, réfournir le ſang de ſa ſéroſité, adoucir l'acrimonie, & s'oppoſer aux effets de la matiere fébrile dans les premieres voyes.

Il faut donc établir au plus vîte une diéte humectante & rafraîchiſſante, les bouillons ſeront fait avec de la chair de mouton, de veau, d'agneau, de chevreil, ou des jeunes poulets. Pour tempérer davantage, on mêlera à chaque priſe de bouillon, une ou deux cuillerées de crême de ris; ou bien l'on fera cuire le ris même dans les bouillons, afin de les adoucir, à la quantité de deux ou ou trois cuillerées. L'on fera, ſi l'on veut, les bouillons avec des plantes rafraîchiſſantes, comme le pourpier, l'endive, la laitue, l'ozeille, & des tranches de courges; on fera uſer pour boiſſon ordinaire de l'eau de ris, ou une ptiſanne faite avec une once des quatre ſemences froifroides majeures pilées dans trois livres

d'eau

d'eau de fontaine, ou une décoction des fruits de Kinnorrodon, ou une eau legèrement nitreuse, préparée avec deux scrupules de nitre dans trois livres d'eau de fontaine; ou bien une ptisanne avec les plantes rafraîchissantes ci-dessus, ausquelles on ajoûtera la racine de nymphea, ses fleurs, &c. En outre, si la chaleur & la raréfaction du sang sont à un haut dégré, ou si la matiere bilieuse échauffe & irrite beaucoup les premieres voyes, il faudra récourir aux acides, soit végétaux, soit minéraux. Le malade usera donc pour boisson d'eau commune où l'on aura mêlé du suc de limon avec un peu de sucre ou point du tout; ou bien encore le sirop de verjus, de grénades, d'épine vinette, ou semblables, jusqu'à agréable acidité. On peut aussi ajoûter à l'eau simple, ou à la ptisanne faite avec quelqu'une des plantes rafraîchissantes ci-dessus, l'esprit de soufre, ou l'eau tempérée de basile valentin pareillement jusqu'à une acidité agréable. Le malade doit boire abondamment.

Dès le commencement & pendant tout le cours de la maladie, il faut rafraîchir les viscères par des lavemens d'eau commune

ou d'une décoction de courges ou de laitue ; si la chaleur des viscères est excessive, & les urines enflammées, on se servira de l'oxicrat en clistère, en mêlant une ou deux onces de vinaigre avec une livre d'eau de fontaine. Il faut aussi fomenter le bas-ventre, quand il y a trop d'ardeur, avec l'oxicrat, la décoction de laitue, ou de courges, ayant soin que la fomentation soit un peu tiéde ; on couvrira le bas-ventre avec un simple linge imbibé de cette fomentation.

Mais de plus il faudra tempérer & calmer chaque jour le malade davantage sur le soir, dans cette vûë on lui prescrira une émulsion avec les quatre semences froides majeures, ausquelles on joindra quelquefois les semences de pavot blanc, & le sirop de limon, de verjus, ou de nymphea à la dose de six dragmes, ou d'une once ; si les veilles sont opiniâtres on pourra y ajoûter aussi le sirop de pavot blanc à la même dose. Ce sirop est préférable dans ce cas à toutes les espéces de laudanum, parce que le laudanum échauffe plus que ce sirop. Cependant si les veilles, ou le délire ne cédent pas au sirop de pavot blanc, il faut en ce cas mettre en usage le lau-

danum opiate (& non pas le laudanum liquide, parce qu'il échauffe trop, à raison des aromats qui entrent dans sa composition) & en mettre toujours dans une émulsion, ou un julep rafraîchissant deux ou trois grains, & peut-être davantage, si le malade ne peut être calmé autrement ; quand l'estomac est en même tems extrêmement gonflé par la matiere bilieuse, l'on doit préférer aux émulsions qui peuvent s'y corrompre, les juleps rafraîchissans faits avec les eaux de pourpier, de laitue, de lis, de plantin, de roses, & semblables, avec les sirops mentionnés ci-dessus, ausquels on joindra quelquefois dix, douze, ou quinze grains de nitre purifié en poudre. On associe souvent les juleps, aux narcotiques mentionnés, avec les précautions énoncées. Ce sont-là les remèdes qui doivent être employés pendant tout le cours de la Fiévre ardente.

Quand on veut délivrer entierement les vaisseaux de la trop grande distension occasionée par l'excessive raréfaction du sang, prévenir ou dissiper des inflammations, il n'y a pas de remède plus prompt & plus efficace que la saignée, il faut donc se hâter d'y récourir

dès le commencement, & c'eſt alors ſur-tout que le ſang doit être verſé en abondance, & les ſaignées répétées ſelon l'âge du malade, & les autres circonſtances. On ſaignera auſſi durant le cours de la maladie, particulierement ſur le ſoir, où la Fiévre a coûtume de rédoubler, ou à quelque heure que ce ſoit de l'exacerbation. Mais quelquefois il ne faut pas ſe borner à des ſaignées du bras; on doit ſaigner pluſieurs fois du pied, afin que le ſang dont la raréfaction porte ordinairement trop à la tête, & devient nuiſible au cerveau, ſoit attiré en bas. Les effets de cette révulſion ſont plus conſidérables, ſi l'on a fait précéder la ſaignée du bras; ainſi il faut commencer par celle-ci, & après avoir laiſſé écouler quelques heures, on viendra à celle du pied, ſaignant alternativement de cette maniere, tantôt d'une de ces parties, & tantôt de l'autre pendant le cours de la maladie; mais plus ſouvent du pied, ſi la violence du mal ſe porte à la tête principalement; & du bras ſi c'eſt à la poitrine.

La matiere fébrile infectant les premieres voyes & le ſang même, il convient de l'expulſer, mais avec prudence.

Pour y parvenir, les cathartiques semblent ordinairement préférables aux émétiques ; parce que ceux-ci irritent trop dans le cas présent, où il y a le plus souvent de la chaleur & de la tension dans le ventricule. Cependant si une saburre bilieuse donne de fortes marques de sa présence dans l'estomac, il faudra la chasser par le vomissement, pourvû qu'il n'y ait point de contre-indication. En ce cas l'hipecacuana donné à une dose moderée, comme a quinze ou vingt grains, vaut mieux que les émétiques stibiés ; parce qu'ils laissent trop d'ardeur dans les viscères du bas-ventre ; on adoucira quelquefois un peu la dose d'hipecacuana que nous venons de prescrire, en ajoûtant une once ou une once & demie de manne qu'on fera dissoudre dans l'eau où l'on a mis l'hipecacuana.

Mais soit que le premier évacuant qu'on a employé, soit cathartique ou émétique, il faut toujours faire précéder deux, trois, ou même quatre saignées ; une boisson abondante de quelqu'une des choses qui ont été indiquées ci-devant ; faire usage des lavemens mentionnés, des émulsions, des juleps rafraîchissans, pour tempérer la chaleur & la ra-

réfaction du ſang ; de déſemplir les vaiſſeaux afin d'en diminuer la tenſion, & enfin de délayer & de mitiger un peu la matiere bilieuſe des premieres voyes pour la préparer à une heureuſe purgation. Après cette preparation (qui ſe fait ordinairement dans l'intervalle du premier & du ſecond jour, ou au plûtard du troiſieme) on preſcrira avec ſûreté les émétiques ou les cathartiques. Et comme il n'arrive pas ſouvent que la matiere fébrile ſoit en turgeſcence dans le ventricule au point d'exiger le vomiſſement, l'on donnera un cathartique le troiſieme, ou au moins le quatrieme jour de la maladie. Les purgatifs dont nous avons accoûtumé de nous ſervir dans cette occaſion, ſont les tamarins, la caſſe, la manne, & quelquefois le ſené, mais aſſocié avec les tamarins, ou tempéré avec des tranches de limon. Il eſt bon de remarquer que les potions cathartiques doivent être préparées avec un véhicule abondant en deux ou trois verres, afin qu'elles irritent & échauffent moins ; outre que la matiere bilieuſe qu'il s'agit de purger, eſt fort mobile, & peut aiſément devenir cathartique elle-même à cauſe de ſon acrimonie. On employera donc les potions

ſuivantes, ou d'autres ſemblables.

PREN. *des tamarins gras* ℥ j. *faites les bouillir dans* ℥ xij. *d'eau de font. fait. infuſ. du ſen. mondé* ʒ j. *coulez pour deux priſes ; dans la premiere, diſſolv. mann. de calab.* ℥ ij. *& dans la ſeconde* ℥ j. *fait. une p. à prendre le matin.* Ou bien :

PREN. *du ſené mondé* ʒ ij. *ou* iij. *avec deux ou trois tranches de limon. infuſ. à chaud* (ſi vous voulez un purgatif plus fort) *à froid* (ſi vous le voulez plus doux) *dans une livre d'eau de font. coul. pour deux priſes ; dans la premiere, diſſolv. mann. de calabre* ℥ ij. *& une* ℥. *dans la ſeconde : fait. une pot. pour le matin.*

Si l'on veut purger plus doucement & qu'on appréhende la force irritante du ſené.

PREN. *tamarins gras* ℥ j. *bâtons de caſſe pilés* ℥ j ß *fleurs de pêcher m.* ſſ. *faites bouillir pendant demi-heure dans* ℥ xij. *d'eau, coul. pour deux priſes ; dans la premiere, diſſolv. man. de calabre* ℥ ij. *& dans la ſeconde* ℥ j. *f. p.*

S'il eſt à propos de purger encore d'une maniere plus douce, parce qu'on aura à faire à des matieres bilieuſes fort mobiles, qui manifeſtent leur acrimonie & leur chaleur en paſſant par l'a-

nus ; y ayant d'ailleurs beaucoup d'ardeur dans les viſcères, & des vents en abondance.

PREN. *bâtons de caſſe rompus* ℥ viij. *fait. bouillir dans ſ. q. d'eau de font. pendant demi-heure, avec* ʒ j. *de ſel d'ebſom : fait. une pot. en deux priſes à prendre en deux heures, ſans aucun bouillon dans l'intervalle de l'une à l'autre.*

S'il n'y a point de vents dans le cas dont il s'agit.

PREN. *pulpe de caſſe recemment tirée* ℥ ij. *délayez dans* ℥ xij. *d'eau ou de petit lait, coulez à chaud, & faites une pot. à prendre à deux priſes égales.*

Il faut obſerver ici qu'en uſant de ces legères potions cathartiques, qui excitent cependant une purgation ſuffiſante, il eſt néceſſaire de rétrancher les bouillons dans l'intervalle d'un verre de potion à l'autre, autrement l'évacuation ſera foible & peu abondante.

Quand on veut purger en une ſeule priſe.

PREN. *tamarins gras* ʒ vj. *fait. bouill. dans* ℥ viij. *d'eau de fontaine ; dans laquelle vous ferez infuſer* ʒ j ß. *de ſené, ou* (ſi l'on veut moins irriter) *ſes follicules* ʒ ij. *fleurs de pêcher & de violette de*

chaq. m. ſſ. & dans la colat. diſſolv. man. de cal. ℥ j ſ. *ou* ij.

Si on veut avoir un purgatif plus doux.

PREN. *tamarins gras* ℥ vj. *avec ſ. q. d'eau de font. & dans la colature diſſolv. man. de calab.* ℥ ij ſ. *ou* iij. *fait. une potion.* Ou bien :

PREN. *bâtons de caſſe rompus* ℥ iv. *tamarins gras* ℥ vj. *fait. bouillir dans ſ. q. d'eau ; & dans la colature* ℥ vj. *diſſolv. man. de calab.* ℥ ij. *ou* ℥ ij ſ. *fait. une potion.* Ou bien :

PREN. *man.* ℥ ij. *ou* ℥ ij ſ. *diſſolv. dans* ℥ vj. *d'eau de font. & dans la colat. délayez* ℥ j. *de pulpe de caſſe récemment tirée. fait. une potion.*

Si l'on veut augmenter un peu la doſe du cathartique, on diſſoudra dans quelqu'une des potions ci-deſſus un grain, ou deux, ou même trois de tartre ſtibié ſoluble, ſelon qu'on veut procurer une évacuation plus ou moins abondante. Si l'on craint au contraire l'irritation des boyaux, on ajoûte une ou deux onces d'huile d'amandes douces.

Le jour ſuivant le malade prend une purgation (il convient que ce ſoit le matin) de deux ou trois verres de décoctions de tamarins.

PREN. *tamarins gras* ℥ j ʃ. *ou* ℥ ij. *fait. les boullir dans une livre ou une livre & demie d'eau, environ pendant demi-heure : fait. une décoct. pour l'uʃage.*

Cette décoction entretiendra certainement le ventre libre ce jour-là ſans échauffer les viſcères.

On ſe bornera, ſi l'on veut, à donner des lavemens pour entretenir la liberté du ventre. L'on préparera un cliſtère avec de l'eau commune & deux ou trois cuillerées d'huile d'olive, pour tempérer l'ardeur des entrailles. On peut en faire un autre avec une décoction des plantes émolientes, y ajoûtant deux onces d'huile d'olive ou de miel ; ou bien la pulpe de caſſe à la doſe d'une once ou deux, ſi l'on veut lâcher davantage le ventre. Dans la même vûe :

PREN. *bâtons de caſſe pilés* ℥ vj. *fleurs de mauves m.* ʃʃ. *fait. bouillir dans une liv. d'eau de font. pour un cliſtère qu'on donnera à une heure convenable.*

Le lendemain on donnera une potion purgative, & l'on purgera ainſi alternativement de deux jours l'un, pourvû que rien ne s'y oppoſe.

Les lavemens décrits doivent être employés quelque fois le jour même de la

purgation, ou pour tempérer, ou pour lâcher davantage, si le cas le requiert; quant aux émulsions ou aux juleps, on les donnera le soir. Il ne faut pas faire difficulté de saigner, fus-ce les jours qu'on a purgé, s'il y a indication pour cela, mais alors on doit le faire à l'entrée de la nuit, & non pas dans la journée.

CHAPITRE VIII.

De la Fiévre Aigue Humorale & Symptomatique.

TOUTES les Fiévres, dont nous avons traité jusqu'à présent, sont des Fiévres humorales continues essentielles & primitives. Il faut maintenant parler en peu de mots des Fiévres humorales continues symptomatiques, surtout des aigues.

Nous entendons par-là, une Fiévre aigue quelconque qui est l'effet d'une inflammation considérable, particulierement des viscères, causée par le vice des humeurs. Telle est la Fiévre qui accompagne la peripneumonie, la pleuresie, l'hepatitis, &c. les grands phlegmons, & les fortes érésipelles qui viennent à

l'extérieur, les violentes inflammations des articles, & ſemblables autres maladies graves du genre inflammatoire, mais dépendantes du vice des fluides, & non produites ſimplement par le ſpaſme des ſolides.

Quoique cette Fievre en général ſoit regardée par quelques-uns, comme un ſimple effet de l'inflammation d'une partie, & qu'en conſéquence on la déduiſe uniquement de la difficulté du paſſage du ſang à travers la partie affectée; il paroîtra cependant certain à celui qui examinera attentivement la choſe, & qui a vû des malades de cette eſpéce, que la Fiévre dont il s'agit, dépend auſſi du vice univerſel des humeurs; ainſi il y a ſans doute quelque matiere qui épaiſſit & agite en même tems le ſang opiniâtrement, autrement on ne verroit pas cette Fiévre s'étendre juſqu'au quatorzieme & vingt-unieme jour, & on n'employeroit pas heureuſement pour la combattre, les purgatifs. nous nous croyons donc autoriſés à placer cette Fiévre parmi les humorales; mais nous l'appellons ſymptomatique, parce qu'elle ne précéde pas l'inflammation, & qu'elle en eſt au contraire évidemment dévancée. En effet, ſi dans

dans le cours de quelque Fiévre, putride, maligne, ou ardente, manifeſtement établie nous voyons ſurvenir une inflammation de viſcère, ſans autre cauſe, nous prononçons alors que l'inflammation eſt un ſymptôme de la Fiévre primitive & eſſentielle, en raiſonnant toujours ſur les mêmes principes.

Que la matiere qui cauſe les Fiévres dont il s'agit ici, prenne naiſſance dans les premieres voyes, cela ſe prouve par les conſidérations ſuivantes. 1°. Les inflammations, dont la Fiévre eſt un Symptôme, arrivent, ſelon ce qu'on obſerve, à des ſujets ſur-tout qui avoient d'avance un amas de ſucs dépravés dans les premieres voyes, quoique cette diſpoſition ne ſe montre pas toujours au dehors par des ſignes. Par exemple le même homme s'expoſe pluſieurs fois aux cauſes extérieures de la peripneumonie, comme à un air très-froid, à boire à la glace, tandis qu'il eſt en ſueur & fort échauffé, & le tout impunement; une autre fois au contraire il prend une peripneumonie, quoique étant échauffé au même dégré, il ait éprouvé un froid moins violent. Cela ne ſçauroit s'expliquer autrement que par une diſpoſition

antécedente du corps, en disant que quand l'homme dont nous parlons, a été attaqué de la peripneumonie, c'est parce qu'il portoit alors en lui-même des sucs dépravés, fruits de digestions vicieuses qui ont précédé, & nullement lorsqu'il s'est exposé aux causes de la peripneumonie sans en être pris. 2°. Nous observons que les Fiévres de ce genre ont des exacerbations assez reglées. 3°. Enfin il est sur que nous avons toujours besoin de quelques purgatifs pour les guérir.

Ces choses étant ainsi, & l'expérience acquise au lit des malades le confirmant, nous déduisons cette Fiévre, soit de la difficulté du passage du sang à travers les petits vaisseaux de la partie enflammée, soit de cette même difficulté que le sang éprouve dans son cours généralement dans tous les vaisseaux artériels, dépendante d'un épaississement universel; lequel est occasionné ou par une cause extérieure, ou bien, & particulierement, par une matiere morbifique, qui passe des premieres voyes, où elle a pris naissance, dans la masse des humeurs; ou qui a été préparée dans le sang même, en consequence de ce que le lait;

ou les lochies n'ont pas eû un libre cours, après quoi elle a infecté les premieres voyes, & perverti les digestions. Ajoûtons à cela que la seule douleur de la partie enflammée, lorsqu'elle est violente, excite aussi & fomente la Fiévre, en causant dans le genre nerveux des ébranlemens, & une tension extraordinaires.

On objecte inutilement que la peripneumonie, la pleuresie, & telle autre maladie inflammatoire pareille est produite par une cause extérieure (par exemple par un froid violent dans un tems ou le corps est fort échauffé) dans des personnes qui jouissent d'une parfaite santé, où il n'y a pas lieu de soupçonner ni des mauvaises digestions antécédentes à la maladie, ni la diminution des excrétions. Car nous ne nions pas que le sang, quoiqu'en très-bon état d'ailleurs, ne puisse être épaissi par une cause violente qui agit seule, au point d'exciter une inflammation dans quelque partie, & de produire, par exemple, la peripneumonie, la pleuresie, & la Fiévre en conséquence. Mais nous assurons, appuyés sur une experience constante qu'il naît d'un tel épaissiment, & du mouvement fébrile qui le suit, une matiere

morbifique dans les premieres voyes, parce que le ſang ne leur fournit alors que des ſucs digeſtifs, épaiſſis & dépravés qui vicient à leur tour les digeſtions, & engendrent la matiere dont nous parlons. C'eſt ce que démontre bien clairement la neceſſité où nous nous trouvons toujours de purger plus ou moins pour mettre fin à la cure, dans ceux mêmes qui, avant la peripneumonie, la pleureſie, &c. n'avoient aucunement de mauvaiſes digeſtions, & où toutes les excrétions ſe faiſoient au mieux. Cela mérite une attention ſérieuſe dans la pratique. Concluons de tout ceci que toutes les Fiévres aigues Symptômatiques peuvent abſolument être rapportées aux Fiévres putrides; ſelon la diverſité des circonſtances, elles prendront le caractère des Fiévres ardentes ou malignes.

Pour ce qui regarde l'état du poulx dans ces Fiévres, il eſt conſtant qu'il n'eſt pas le même dans toutes. Ainſi dans la peripneumonie il eſt grand ſans être dur; dans la pleureſie il n'eſt pas ſi grand, mais il eſt tendu, dur, contraint; dans l'inflammation des boyaux il eſt ſouvent petit, foible inégal (on appelle alors la Fiévre *Lypirie*) mais il

n'eſt pas toujours de même; & il eſt ainſi dans les autres inflammations. Nous n'avons point entrepris d'expliquer dans ce chapitre les différences qu'on obſerve dans le poulx, dans les Fiévres de ce genre, rélativement aux parties qui ſouffrent l'inflammation, ou au caractère de l'inflammation même; cette théorie appartient à d'autres traités ſur l'hiſtoire des maladies, ainſi que toute la pratique concernant les maladies inflammatoires, mentionnées, & la Fiévre qui les accompagne inſéparablement. C'eſt pourquoi nous allons paſſer, ſans interrompre notre matiere, à une autre eſpéce de Fiévre.

CHAPITRE IX.

De la Fiévre Non-Humorale.

NOUS entendons par cette Fiévre, une Fiévre quelconque qui exiſte ſans matiere fébrile. Telle eſt celle qui arrive à une ſuppuration commençante, & qui ſe fait actuellement, principalement dans une partie fort enflammée, ou fort ſenſible; celle qui accompagne le panaris, la piqueure d'un tendon, ou d'un grand nerf; celle qui ſurvient

aux douleurs aigues des parties membraneuſes, ou ligamenteuſes ; celle des inflammations, & autres cas pareils en grand nombre, ſans qu'il ait ſuivi ou précédé aucun mêlange étranger, aucun vice notable dans le ſang, mais ſeulement de la raréfaction dans ce liquide.

Toutes ces Fiévres ſont ſymptômatiques ; elles n'ont pas des exacerbations reglées, & ne donnent pas par elles-mêmes des ſignes de mauvaiſes digeſtions. Elles n'ont pas beſoin de purgatifs ; ces remèdes en augmentent au contraire la violence, ainſi elles ſont ſans matiere morbifique, & par conſéquent non humorales. Cependant elles le deviennent quelquefois, comme nous le verrons plus bas.

Il ne faut donc pas chercher la cauſe continente de cette Fiévre dans les fluides, mais ſeulement dans les ſolides. Cette cauſe conſiſte dans un ébranlement général, & une trop grande tenſion des Fibres, ſur-tout nerveuſes ; d'où ſuit une augmentation trop conſidérable de forces dans le cœur, les artères & les veines. La cauſe que nous aſſignons ici, eſt démontrée à n'en pas douter,

puiſqu'en corrigeant ſimplement le vice local qui produit cet excès de tenſion & d'ébranlement dans les Fibres, la Fiévre ceſſe ſur le champ, à moins que ce vice ayant ſubſiſté long-tems, ou que des diſpoſitions cachées du corps, dont nous parlererons plus bas, n'ayent dépravé les humeurs & les digeſtions, & fait dégénérer en conſéquence la Fiévre en humorale. C'eſt ainſi que la ſection d'un tendon, ou d'un nerf piqué emporte la Fiévre cauſée par cette piqueure : c'eſt ainſi que le pus une fois formé dans un panaris, & auquel on ouvre une iſſue, fait pareillement ceſſer la Fiévre ; il en eſt de même des douleurs, & des inflammations, lorſqu'une fois elles ſont calmées.

On voit donc bien clairement que dans ces cas il y a toujours quelque partie qui ſouffre beaucoup, & qui eſt fort tendue. Or ces douleurs excitent de la tenſion non-ſeulement dans les Fibres nerveuſes de la partie affectée, mais encore dans tout le ſyſtême des nerfs, & même dans la ſubſtance blanche du cerveau ; comme nous en ſommes avertis par tous les phénomenes de la veille, du délire, de l'anxiété, de la convul-

ſion, qu'on obſerve dans ces cas; de-là ſuit un ébranlement violent dans tout le genre nerveux, & un ſurcroît de vîteſſe dans le cours des eſprits, particulierement de ceux qui vont au cœur & aux artères (attendu que leur chemin eſt plus frayé dans les nerfs qui aboutiſſent à ces organes, à raiſon du mouvement alternatif continuel dont ils jouiſſent) & une ſéparation plus abondante de ces eſprits dans le cerveau, qui dérive néceſſairement de la plus grande facilité qu'ils ont à couler dans les nerfs. Il eſt évident de-là que la force du cœur, des vaiſſeaux ſanguins, & généralement de toutes les Fibres contractilles doit augmenter. Ainſi les contractions du cœur devront être plus fortes & plus rapides. Donc, à chaque contraction du cœur, les artères & les veines recevront une plus grande quantité de ſang, & dans un tems plus court; d'où il ſuit que leurs dilatations ſeront plus grandes & plus promptes. Les forces des vaiſſeaux étant augmentées, comme nous l'avons vû, ils ſe contractent avec plus d'énergie & de promptitude, malgré la réſiſtance qu'ils éprouvent de la part du ſang qui coule du cœur avec

plus d'abondance. Les ventricules du cœur reçoivent une plus grande quantité de ſang qu'à l'ordinaire, & en moins de tems; ils ſe dilatent donc & ſe contractent enſuite avec un ſurcroît de force & de vîteſſe, & cela continue de même; d'où il réſulte un poulx grand & fréquent.

Comme ces choſes ne peuvent arriver de la part du cœur & des vaiſſeaux ſanguins qu'il ne s'enſuive une circulation plus rapide, & beaucoup d'agitation & de raréfaction dans le ſang; ce fluide ainſi raréfié & brûlant moleſtera les vaiſſeaux en leur communiquant trop de tenſion & de chaleur, & en les agravant pour ainſi dire. Il aura même de la peine à paſſer par quelques-uns d'entr'eux, quoiqu'il ſoit pouſſé avec force par derriere. Il réſulte de-là que les ſécrétions ſeront léſées, ainſi que beaucoup d'autres fonctions. Or ces léſions ſuppoſées graves, avec un poulx tel que nous l'avons décrit, conſtituent & établiſſent la Fiévre.

Mais cette augmentation de force dans le cœur & les vaiſſeaux rendant la circulation plus rapide, & l'agitation inteſtine du ſang plus conſidérable, ce liquide ainſi échauffé & raréfié fait plus

d'effort contre les parois des vaiſſeaux qui le renferment, & il les tend davantage; ceux-ci, dont les forces ſont augmentées, réagiſſent plus violemment ſur le ſang, & le ſang réciproquement ſur eux; de-là vient l'accroiſſement de la Fiévre, lorſqu'elle a une fois commencé. Et c'eſt ainſi que s'excite dans le corps une chaleur violente par ces mouvemens exceſſifs des ſolides & des fluides, & les frottemens des uns contre les autres; en telle ſorte que la Fiévre dont il s'agit, paroît prendre le caractère de la Fiévre ardente, ce qui pourroit la faire appeller ardente ſymptômatique.

Cette raréfaction brûlante du ſang, jointe à la tenſion & à l'ébranlement conſidérable des Fibres de tout genre, expliquent facilement l'anxiété univerſelle, la douleur de tête, les veilles, les délires, les mouvemens dereglés & ſpaſmodiques, les convulſions, la ſoif, la rougeur des urines, la ſuppreſſion du ventre, & les autres ſymptômes qui peuvent ſe préſenter dans cette Fiévre; ſymptômes qui en montrent en même-tems le caractère, & en donnent la deſcription.

Il faut bien remarquer que le poulx n'eſt pas toujours le même, & qu'il varie au contraire. Quelquefois il eſt comme ſuſpendu; tantot il eſt intercédent, tantôt il ſemble prendre plaiſir à abandonner le malade.

En outre cette Fiévre augmente & ſe calme irrégulierement; les friſſons la dévancent quelquefois; ou bien ils naiſſent ſans régle dans le cours de la maladie. Ces changemens & ces irrégularités du poulx qu'on obſerve dans cette Fiévre, dépendent de la diverſité & de la mutation des contractions, & quelquefois du ſpaſme ou du cœur, ou des grandes artères, ou des petites; d'autrefois du ſpaſme des grandes veines, des ſineux veineux, des veines pulmonaires, ou des oreilletes du cœur.

En réfléchiſſant attentivemenr ſur tout cela, chacun pourra expliquer facilement, pourquoi dans cette Fiévre le poulx devient quelquefois petit; quelquefois ou dur, ou tendu, ou inégal; pourquoi il demeure ſuſpendu pendant un peu de tems, & devient intermittent ou même intercadent; pourquoi il paroît s'arrêter d'autrefois durant un tems notable, & devient tremblotant, au point

de causer la sincope, ou la lipothimie.

Il faut remarquer que ces défaillances dépendent toujours d'un spasme grave & persévérant, ou des ventricules du cœur, ou de ses oreilletes, ou des veines pulmonaires, ou des grandes artères; ou même du spasme des petites artères, mais spasme universel ou presque tel. Car il suit de ces différens états une grande diminution, & comme une cessation entiere de cette action reciproque du cœur & des vaisseaux sanguins, qui est absolument nécessaire pour faire circuler le sang. Aussi le cours periodique de ce liquide est prêt à tomber, & l'on voit suivre de près les accidens d'une circulation très-affoiblie, c'est-à-dire, les phénomenes de la défaillance, à différens dégrés. Le corps, de brûlant qu'il étoit, devient quelquefois plus ou moins froid, sur-tout aux extrêmités, & le visage pâlit; ou bien, lorsque ces choses sont portées au suprême dégré, la circulation cesse absolument, & le malade meurt.

Ce changement de contractions du cœur, & du genre nerveux dans les différentes parties mentionnées ci-devant, se déduit sans peine des ébranlemens divers, & quelquefois très-violens des

Fibres

Fibres nerveuſes dans la partie douloureuſe, ou irritée ; ébranlemens qui font couler le fluide des nerfs d'une maniere variable, tantôt plus & tantôt moins vîte dans le cœur, & dans le reſte du ſyſtême des vaiſſeaux ſanguins, ou ſeulement dans une potion de ces vaiſſeaux, comme nous l'apprenons des obſervations faites ſur les mouvemens ſympathiques, & principalement ſur les ſpaſmodiques. Toutes ces choſes ne paroîtront aucunement ſurprénantes à ceux qui ont vû beaucoup des perſonnes travaillées des maladies des nerfs, & les phénomenes ſans nombre que préſentent les maladies du genre nerveux.

Comme ces ſecouſſes & les dégrés de tenſion des Fibres nerveuſes dans les parties douloureuſes & irritées éprouvent des variations, enſorte qu'elles deviennent tantôt plus & tantôt moins fortes (de façon cependant qu'il arrive rarement qu'elles ſoyent à ce dégré ſuprême qui donne naiſſance au ſpaſme du cœur, ou des vaiſſeaux ſanguins) il réſulte que la Fiévre dont nous parlons, a des rédoublemens & de remiſſions, mais ſans ordre marqué, à cauſe de ces irrégularités de tenſion & de vibrations de

la part des Fibres nerveuſes. Néanmoins la Fiévre eſt toujours continue, & perſévére auſſi long-tems que la cauſe dolorifique produit des irritations ou des divulſions dans la partie affectée.

Les horripulations qui ſe font ſentir au commencemeut de cette Fiévre, ou qu'on voit arriver irrégulierement dans le cours du mal, ne doivent pas être attribuées à un fluide épaiſſiſſant, car il n'y a point ici de matiere fébrile, & les malades ne ſont pas trouvés froids par les aſſiſtans; ce ſont auſſi des effets des ébranlemens ſympathiques des nerfs qui ſont diſtribués dans le tiſſu de la peau, ou dans les muſcles placés au-deſſous d'elle, enſorte que ces nerfs ſont affectés de la même maniere qu'ils le ſeroient par de corpuſcules frigorifiques; ainſi dans cette Fiévre le ſentiment du froid eſt une ſenſation fauſſe. Toutes ces choſes ont été expliquées fort au long dans la diſſertation ſur la ſuppuration pag. 6. & 7. Edit. 2. en traitant de la Fiévre aigue ſuppuratoire. Nous avons averti dans cet ouvrage que cette Fiévre, qui eſt celle dont nous parlons maintenant, étoit une Fiévre véhémente & aigue, laquelle ſurvient à une ſup-

puration commençante, grande, & rapide, à une partie fort enflammée, ou dans une violente extenſion, ou enfin à une partie d'un tiſſu extrêmement ſenſible, comme celles qui avoiſinent les articles. Cette Fiévre eſt certainement différente de celle qui tire ſon origine d'une ſuppuration cachée & peu conſidérable ; celle-ci eſt une petite Fiévre. Elle différe encore de celle qui dépend du mêlange du pus avec le ſang ; cette derniere eſt la Fiévre lente ſymptômatique, dont nous parlerons dans la ſuite.

Quoique les Fiévres non humorales ſoyent ſans matiere fébrile, il arrive quelquefois qu'elles engendrent elles-mêmes cette matiere, & alors elles dégénérent en humorales. En effet la raréfaction brûlante du ſang diſſippe la ſéroſité ; le ſuc gaſtrique, fourni à l'eſtomac, eſt âcre & épais. En outre un tel ſang échauffe & diſtend outre meſure les tuniques de l'eſtomac, devenu lui-même trop tendu & trop ſenſible, par l'excès de tenſion du genre nerveux. Si ces changemens arrivent dans un dégré notable, ou que le corps ſoit mal diſpoſé, les digeſtions ſe dépravent, & il ſe produit

des ſucs vicieux, épais, âcres ou bilieux, qui épaiſſiſſent & raréfient le ſang, excitent & fomentent la Fiévre ; ce qui donne naiſſance à la matiere morbifique, & rend la Fiévre humorale.

Ce changement arrive principalement dans les corps cachoriſmes ; dans ceux qui, avant d'être malades, ſe ſont gorgés d'alimens, ou ont bû avec excès des liqueurs ardentes ; dans ceux qui ſont plongés dans la triſteſſe, ou livrés à la crainte, ou qui péchent contre la diéte. Ce changement a lieu encore, quand la Fiévre non humorale eſt très-violente, ou qu'elle dure long-tems. C'eſt ce que nous montrent ceux qui ont la Fiévre à l'occaſion d'une bleſſure ; ceux qui ont ſouffert une grande opération de Chirurgie, & les autres malades de ce genre, attaqués d'une Fiévre non humorale ſymptômatique. Car dans le cours de cette Fiévre on apperçoit ordinairement chez eux des ſignes des digeſtions léſées, & on les voit tomber dans la Fiévre putride, ou même quelquefois maligne ; cela mérite d'être ſoigneuſement obſervé dans la pratique : il n'en faut pas davantage pour rendre inutiles quelquefois les travaux des plus habi-

les Chirurgiens. Il résulte de-là que les Fébricitans qui ont de blessures considérables, quoiqu'il soit évident qu'ils ne sont dans le cas ni de la Fiévre putride, ni de la maligne, ont pourtant besoin pour aller au-devant de l'une & de l'autre, & pour guérir celle dont ils sont attaqués; ils ont besoin, dis-je, non-seulement d'une diéte tenue, mais encore de quelque purgatif.

L'on connoît facilement & l'on discerne la Fiévre non humorale de toute autre, par la présence d'une maladie douloureuse & locale quelconque, accompagnée d'une irritation insigne ou de divulsion, comme seroit quelqu'une de celles dont nous avons parlé ci-dessus, & par l'absence aussi des signes de la digestion viciée, ou des excrétions supprimées. Car lorsque ces signes se montrent, particulierement ceux qui indiquent des mauvaises digestions, la Fiévre est changée en humorale.

La Fiévre non humorale n'est jamais sans danger. En effet elle peut exciter des inflammations dans les viscères, soit à cause de la grande raréfaction du sang, soit à cause des contractions spasmodiques des vaisseaux, qui peuvent arrêter

la circulation de ce fluide, ou supprimer les régles, les lochies, le lait, les urines, ou au moins, ce qui arrive le plus souvent, troubler les digestions, & en conséquence faire dégénérer la Fiévre en putride ou en maligne.

Plus la Fiévre est violente plus elle est dangereuse : car alors il y a plus lieu d'appréhender que les viscères ne s'enflamment, ainsi que le délire, les convulsions, l'assoupissement, & semblables autres accidens dépendans de l'inflammation du cerveau ou des meninges.

Si la Fiévre attaque un corps cacochime, elle peut facilement se convertir en putride.

Si la douleur qui l'excite est atroce, il pourra survenir non-seulement le délire, les veilles, les convulsions, mais encore des défaillances.

Elle est dangereuse, si elle arrive à un enfant, ou à un vieillard, car dans eux le principe vital est foible, ainsi ils peuvent facilement y succomber.

Elle est encore périlleuse, si elle survient à une accouchée, à une femme qui a actuellement ses régles, ou à une nourrisse; parce que les lochies, les régles, ou le lait peuvent se supprimer

avec beaucoup de danger, non-seulement dans les mamelles ou dans l'uterus, mais encore être retenus dans la masse générale des humeurs, & exciter une Fiévre putride, ou maligne.

Le péril augmente aussi selon l'importance & la nature de la maladie locale, dont la Fiévre est un Symptôme, & selon que cette maladie est plus ou moins aisée à guérir.

Mais au contraire si la Fiévre n'est pas véhémente; si du reste le corps est bien constitué, dans la jeunesse, ou dans la vigueur de l'âge; si la douleur n'est pas bien aigue; s'il n'y a ni menstrues, ni lochies qui coulent; si l'on n'a pas à faire à une femme nourrice; si la maladie locale, d'où la Fiévre dépend, n'est ni bien grave, ni difficile à guérir; le danger sera sans doute petit, & quelquefois nul. Dans ce dernier cas la Fiévre ne peut pas être appellée *aigue*, mais seulement Fiévre *non humorale simple & courte*. C'est de l'*aigue* dont nous traitons principalement dans ce chapitre. Le Medecin ayant pésé avec soin tout ce qui vient d'être dit, sçaura varier à propos son prognostic touchant l'issuë & le danger de cette Fiévre.

Dans la cure des Fiévres non humorales il faut faire attention ſur-tout à la chaleur & à la raréfaction du ſang, à la trop grande tenſion du genre nerveux, & à la cauſe dolorifique & irritante qui l'excite. C'eſt pourquoi on preſcrira ſur le champ une diéte légère & tempérante; les bouillons ſeront faits avec du mouton, & la chair des jeunes animaux; on donnera auſſi des crêmes de ris, d'orge, d'avoine, d'épeautre qu'on fera cuire l'eſpace de ſix heures dans l'eau commune, & qui ſeront fort délayées. Le malade boira de la ptiſanne de ris, d'orge, & de capillaire, & même de l'eau de poulet, ſi l'acrimonie eſt forte, ou d'une ptiſanne émulſionnée ſi la choif eſt violente, la chaleur & la raréfaction du ſang a un haut dégré. On pourra auſſi ajoûter à la ptiſanne les acides, comme le ſuc de limons, leur ſirop, celui de grenades, ou quelques gouttes d'eſprit de ſoufre, de vitriol, ou de l'eau tempérée de baſile valentin. Cette diéte ſuffit, ſi la Fiévre n'eſt pas conſidérable.

Mais ſi la Fiévre eſt violente ou doit durer long-tems, il faut récourir à d'autres ſecours. On ſaignera donc ſur le champ

du bras, ou du pied ſi le cerveau eſt ménacé, & l'on réiterera la ſaignée ſelon la violence de la Fiévre, celle des Symptômes, la diſpoſition inflammatoire de quelque viſcère, & les forces du malade. En outre pour tempérer les viſcères de l'abdomen, & la chaleur du ſang, on donnera des lavemens aqueux, rafraîchiſſans, comme nous l'avons dit au chapitre de la Fiévre ardente. Dans la même vûë de tempérer & de refraîchir, on preſcrira, particulierement le ſoir, des émulſions auſquelles on ajoûtera de ſirops calmans, ou rafraîchiſſans, ou même des narotiques, ſi le délire ou la veille tourmentent le malade, ainſi que nous l'avons enſeigné au même chapitre. Et comme il arrive que la douleur de la partie affectée devient fort grande, & quelquefois intolérable, les narcotiques nous offrent dans ce cas un ſecours préſent; il faut les donner en doſes aſſez grandes, & les réiterer non-ſeulement pendant la nuit, mais encore durant le jour; & lorſque dans ces circonſtances on déſire des narcotiques qui ayent beaucoup de vertu, il faut preſcrire le laudanum (car le ſirop ſeul de pavot blanc, ou la décoction de ſes têtes feroient à pei-

ne quelque effet.) Mais afin qu'il n'échauffe pas trop, on le donnera le plus ſouvent dans une émulſion, ou un julep rafraîchiſſant. Il réſulte de ceci que le traitement de cette Fiévre ne différe pas beaucoup de celui de la Fiévre ardente.

Il a ſeulement ceci de particulier. 1°. Qu'il faut avoir beaucoup d'égard à la maladie locale, dont la Fiévre eſt toujours un Symptôme ; car ſi on calme la douleur ou l'irritation, la Fiévre diminue ſur le champ, ou ceſſe entiérement. 2°. Il faut remarquer que les cathartiques, ou les vomitifs augmentent la violence de la Fiévre, ainſi il faut s'en abſtenir. Si un tendon vient à être piqué, on fera dégouter dans la piqueure l'huile de thérébentine bien chaud, & quelquefois on coupera le tendon en travers. Si c'eſt un nerf qui a été piqué, on fera pareillement dégouter dans la piqueure l'alkool de vin, & ſi les Symptômes déviennent urgens, on fera la ſection du nerf : on ne negligera pas les autres ſecours qui conviennent en pareil cas. S'il ſurvient une Fiévre à l'occaſion des carnoſités renfermées dans l'uretre, leſquelles rendent la ſortie de l'urine difficile &

douloureuſe, on dilatera & l'on traitera ce canal malade avec de ſondes de plomb, ou de bougie appropriées à cet uſage, & la Fiévre s'appaiſera. Il en eſt ainſi des autres occaſions ſemblables ; mais cela n'eſt pas de notre ſujet.

Si la Fiévre eſt ſuſcitée par une ſuppuration commençante dans une partie fort enflammée & brûlante, ou dans une partie pourvûe de beaucoup de nerfs, & très-ſenſible ; on appliquera des anodins pour relâcher les Fibres, & calmer la fouge des humeurs. Ainſi on fomentera la partie avec du lait de vache, ou bien on la couvrira avec un cataplâme composé avec la miette de pain blanc, ou avec la pulpe de racine d'althea, ou avec les autres plantes émollientes. On peut auſſi faire un cataplâme avec les ſemences de lin pilées, les fleurs de mauves, de bouillon blanc & ſemblables. On pourra même employer les cataplâmes ſtupéfians composés avec les pulpes de feuilles de mandragore, ou de ſolanum imbues de lait de vache ; mais on ne fera uſage de ces ſtupéfians que dans le cas d'une douleur atroce. On appliquera en général des topiques de même caractère ſur une partie fort douloureuſe, ſoit

qu'elle ſoit attaquée d'une inflammation violente & manifeſte, ſoit que l'inflammation ſoit cachée; car il faut apporter tous ſes ſoins à relâcher au plûtôt les Fibres nerveuſes trop tendues, & à reprimer l'impétuoſité des liqueurs, afin d'empêcher que tout le ſyſtême des nerfs ne ſoit ſympathiquement ébranlé, & que la violence de la Fiévre n'augmente. Ainſi quand il s'agit d'un panaris, il faut y appliquer ſur le champ les topiques mentionnés, & ne pas attendre que la ſuppuration ſoit parfaitement achevée pour l'ouvrir, afin de délivrer promptement le perioſte de la ſanie rongeante, qui cauſe des douleurs cruelles. Pour ce qui regarde les purgatifs, ils ne ſont certainement point indiqués dans cette Fiévre; parce qu'il n'y a point de matiere fébrile à évacuer; ils ſeroient même directement nuiſibles, & ils augmenteroient la Fiévre en ébranlant trop les Fibres nerveuſes de l'eſtomac & des inteſtins, & en cauſant dans le ſang une agitation trop grande par leurs parties actives. Mais quand la Fiévre commence à ſe changer en putride, il faut, ſans tarder, appeller les cathartiques au ſecours, pour empêcher ce changement de la Fiévre en putride ou en maligne,

gne. C'eſt pour cela qu'on a coûtume de purger ceux qui ont reçu des playes, ou ſouffert des opérations conſidérables de Chirurgie, & généralement tous ceux qui ont eû des Fiévres humorales qui ont duré quelque tems. Mais les cathartiques dont on uſe alors, doivent être doux, ou médiocres, & donnés dans une grande quantité de véhicule aqueux.

CHAPITRE X.

De la Fiévre Hectique.

LES Fiévres dont nous avons parlé jusqu'à preſent, ſont ou aigues, ou des Fiévres courtes & ſimples, mais toutes continues. Il faut maintenant traiter des Fiévres continues qui durent long-tems, qui n'ont pas beaucoup de violence, que leur marche tardive a fait appeller Fiévres lentes, & qui s'étendent toujours au-delà du qurantieme jour, à moins que quelque accident inopiné ne faſſe périr le malade. La Fiévre lente eſt eſſentielle, ou Symptômatique. La premiere dont nous parlons dans ce chapitre, s'appelle Fiévre hectique. Elle eſt définie: *Une Fiévre lente qui dépend du vice de la maſ-*

ſe générale des fluides, & des digeſtions, & nullement du vice d'une partie déterminée (ſi vous exceptez quelquefois l'obſtruction de quelque viſcère, mais dont la préſence n'eſt pas eſſentielle.)

Dans cette Fiévre le poulx eſt frequent, prompt, un peu inégal, petit & ſouvent débile. On y obſerve quelquefois des exacerbations, & d'autrefois non, ſurtout au commencement du mal, où le poulx eſt à peine trouvé fébrile par quelques Medecins. Celui qui en eſt attaqué, ne ſemble d'abord pas malade; il n'a point d'incommodité conſidérable; la tête ne ſouffre point. Les alimens cependant paroiſſent le plus ſouvent augmenter la Fiévre, le corps n'eſt ni ſoûtenu, ni réparé par eux. Il ſe conſume depeu-à-peu & tombe en fonte; il devient enfin tellement foible qu'il peut à peine changer de place, & qu'il eſt attaqué de défaillances par la plus legère cauſe, particulierement par une mauvaiſe digeſtion. Si la Fiévre dure long-tems, une maigreur effrayante ou un horrible maraſme ſuccédent, & quelquefois auſſi des enflures, ſur-tout des extrêmités.

La cauſe continente de cette Fiévre eſt l'obſtruction des nevro-lymphatiques

causée par la lymphe nutritive, dont certaines parties ont trop de masse, tandis que les autres sont trop dissoutes.

L'état du sang est tel que le plus grand nombre de ses globules rouges sont dissous jusqu'à un certain point par l'acrimonie. Sa portion mucilagineuse est aussi mise en dissolution par une semblale cause, mais inégalement. De telle façon que quelques-unes de ses particules sont extrêmement atténuées, tandis que d'autres sont trop épaisses, lorsqu'une fois l'acrimonie a gagné généralement toute la masse des humeurs, & que les particules dures & mobiles s'étant dévelopées, elles ne sont plus adoucies, comme il convient, par les parties visqueuses; car dans le sang des hectiques il y a fort peu de ce mucilage fin & homogène, que le vulgaire appelle le beaume du sang; & qui donne aux particules intégrantes de ce liquide une cohésion & une fluidité convenables. La vérité de ce que nous venons de dire, étant démontrée dans la pratique, non-seulement par les Symptômes, mais encore par la méthode de cure qu'on employe, il ne sera pas difficile d'établir la théorie de cette Fiévre.

Car, 1°. Quand la lymphe n'entre pas librement dans les nevro-lymphatiques, il ſuit que la plus grande partie de cette humeur demeure dans le ſang; la portion de lymphe, qui en a été ſéparée, coule lentement à travers les canaux nevro-lymphatiques dans les veines ſanguines. Mais, dès qu'elle y eſt arrivée, ſon cours devient plus rapide, parce qu'elle eſt emportée par le torrent de la circulation; d'où il réſulte que la maſſe générale des fluides eſt ramenée au cœur ſous la forme de ſang avec plus de célérité qu'à l'ordinaire; de-là la fréquence du poulx fébrile.

2°. Comme les particules intégrantes du ſang, à cauſe de l'acrimonie diſſolvante, ont peu de cohérence & de liaiſon entre elles, il ſuit que le ſang ne peut guères ſe raréfier par ſon agitation inteſtine, ni dilater & diſtendre beaucoup les ventricules du cœur & les artères; d'où un poulx petit & débile, mais en même-tems accéléré; parce que les ventricules du cœur peu dilatés n'employent qu'un tems fort court à ſe rétablir; d'ailleurs le ſang eſt moins viſqueux que dans l'état naturel, il réſiſte donc moins à ſon expulſion, & le cœur

acheve plus promptement sa sistole.

3°. Les canaux nevro-lymphatiques ne recevant pas une quantité suffisante de lymphe, ils ne sont pas assez remplis; les parties manquent de nourriture, & maigrissent d'autant plus que la lymphe qui est entrée dans les nevro-lymphatiques, est acre, & dépouillée de ce caractère mucilagineux qui la rend capable d'aglutiner ensemble les Fibres de ces conduits.

4°. Comme les nevro-lymphatiques ne sont ni suffisamment, ni convenablement remplis, & que cependant toutes les Fibres du corps en tirent primitivement leur origine; il résulte que la force des Fibres de tout genre doit s'affoiblir, soit parce que les nevro-lymphatiques se desséchent faute de nourriture, soit parce qu'ils sont rélâchés quelquefois par cette lymphe nourriciere, acre & séreuse, dont la partie la plus tenue s'y insinue, tandis que la partie mucilagineuse plus visqueuse en est exclue. Et comme de cet affoiblissement général du systême fibreux suit nécessairement la débilité de toutes les fonctions, il est évident que dans la Fiévre hectique les forces souffriront une diminution uni-

verſelle, à laquelle participeront par conſéquent celles du cœur & des vaiſſeaux ſanguins. Ainſi le poulx, quoique fréquent & accéléré, ſera pourtant foible, même choſe aura lieu à l'égard de la circulation du ſang, auſſi à la moindre occaſion elle s'arrêtera, en ſorte qu'il ſurviendra des ſincopes, comme nous obſervons en effet que cela arrive ſouvent par une legère paſſion de l'ame, par un peu de froid que le malade aura ſouffert, pour des digeſtions vicieuſes qui engendrent de ſucs qui épaiſſiſſent un peu le ſang, par un exercice peu violent du corps, par une petite hemorragie, par une ſaignée ordinaire, & par d'autres cauſes ſemblables, leſquelles dans un corps affoibliroient à peine ou point du-tout les mouvemens du cœur. Il réſulte de-là que dans la Fiévre hectique il y a Fiévre, avec diminution de la force motrice du ſang, & que ceux-là ont beaucoup erré, & ſe ſont rendus coupables d'une infinité de fautes dans la pratique, qui penſent que dans toute Fiévre il y a un ſurcroît de force dans le cœur, appellant à leur ſecours pour prouver cette thèſe une force incorporelle & gratuite, comme l'archée

de Vanhelmont, ou le Cardimelech de Dolée.

5°. Toutes les fonctions étant dans un état de foiblesse, les digestions languissent aussi ; elles produisent un chile mal élaboré, dont les parties ne sont pas convenablement mêlées entre elles & qui manque de douceur. Un pareil chile fomente le vice du sang & par conséquent la Fiévre lente. Et comme il entraîne avec soi plusieurs particules épaisses, & point assez dissoutes en passant dans le sang il l'épaissira, d'autant plus facilement que les forces trusives qui le font circuler, sont foibles ; de-là vient après le repas les frissons, la dépression du poulx, quelquefois les défaillances, & même la mort, ainsi que je l'ai observé plus d'une fois. Mais d'ailleurs comme il y a dans ce chile beaucoup de particules âcres qui ne sont pas assez adoucies par les parties mucilagineuses, elles se développent après quelques circulations, & augmentent l'agitation intestine du sang, & la Fiévre même, ce qui excite un peu de chaleur ; de-là viennent les exacerbations après le repas.

Ces redoublemens fébriles ne se re-

marquent pas quelquefois au commencement de la Fiévre hectique, attendu que les digestions ne sont pas encore fort dérangées. Dans les progrès du mal, ils deviennent plus sensibles, sur-tout lorsque les malades ont pris des alimens trop solides, qui ne peuvent pas être assez dissous, à cause de la foiblesse des organes de la digestion, & qui produisent un chile grossier.

Quand les exacerbations arrivent le soir, elles sont les effets des sucs vicieux engendrés dans les premieres voyes, comme il arrive dans celles des autres Fiévres exacerbantes dont nous avons parlé jusqu'ici.

6°. Les progrès de la Fiévre hectique étant fort lents, les malades ne maigrissent que peu à peu. Du reste le sang dont la chaleur est fort petite, ne dilate pas beaucoup les vaisseaux; de-là vient que ni la tête, ni aucune autre partie ne souffre. Les malades au commencement croyent à peine de l'être, & dans la suite même ils ne s'épouventent pas extrêmement, principalement parce que l'appétit est assez bonne souvent, à cause que le fluide stomacal est acre, & qu'il excite suffisamment la faim, à quoi il faut ajoûter que

l'acrimonie diſſout promptement le chile quand il eſt parvenu dans le ſang, & qu'il ſe diſſipe bien-tôt par la ſueur. Cependant une chaleur acre fatigue un peu le malade ; celle de la peau eſt à la fois acre & ſéche, ce qui dépend de l'aridité des Fibres, & de l'acrimonie de la matiere tranſpirable. On obſerve que, durant les exacerbations, la chaleur a plus d'intenſité dans la paume des mains, & la plante des pieds, à cauſe de l'épaiſſeur de l'épiderme qui retient davantage dans le tiſſu de la peau de ces parties ; dans les extrêmités des tuyaux excrétoires, & dans les pores cutanés, la matiere acre de la ſueur, que le ſang échauffé fournit alors plus abondamment par-tout. Les joues rougiſſent quelquefois en même tems, par l'effet du ſang raréfié, qui s'arrête dans les vaiſſeaux très-ſuperficiels & fort multipliés de la peau délicate tendue ſur les os de la pommete.

7°. Quoiqu'il ſuive de tout ce que nous venons de dire que le corps doit ſe conſumer & tomber dans le maraſme, il arrive cependant que dans le progrès du mal, & quand il eſt parvenu à ſon dernier terme, les pieds enflent quelquefois, auſſi-bien que les mains & même le vi-

ſage, mais plus rarement. Cela vient de ce que la foibleſſe des forces truſives du ſang empêche que la ſéroſité ne ſe ſépare aſſez abondamment par les urines ou par les ſueurs, ce qui fait qu'elle prédomine dans le corps. Cependant comme la même foibleſſe des forces empêche que le ſang ne retourne aſſez vîte des extrêmités du corps vers le cœur, l'action des artères étant alors foible, obſcure, & peu febrile, la ſeroſitè eſt exprimée en plus grande quantité dans les vaiſſeaux lymphatiques des tegumens, & dans les cellules adipeuſes; elle coule lentement dans ces canaux par la même raiſon, & s'y ramaſſe, n'éprouvant de leur part aucune élaboration. De-là les enflures œdèmateuſes, qui arrivent le plus ſouvent aux pieds (à cauſe de leur grande diſtance du cœur, du peu de vigueur de la circulation dans ſes parties, & de la difficulté du retour du ſang;) de-là encore de pareilles enflures aux mains, & au viſage. Elles ſont auſſi produites par une autre cauſe, que voici: c'eſt la foibleſſe des digeſtions, lorſqu'il ſe produit un chile tellement crud que les parties ſéreuſes ſont à peine mêlées aux mucilagineuſes, & que le plus grand nombre de celles-ci ſurnage,

pour ainſi dire ; il ſe forme alors un ſang pareil à celui des cachetiques, c'eſt-à-dire, abondant en ſéroſité, farci de particules viſqueuſes & indigeſtes, & très-diſpoſé à produire des œdèmes ou même des hydropiſies.

On diſtingue trois dégrés dans la Fiévre hectique. Dans le premier on obſerve une petite Fiévre, que tout le monde ne diſcerne pas toujours : le corps maigrit à peine, les forces ſont peu diminuées, on ne remarque que peu ou point d'exacerbations ; parce que la conſtitution du ſang eſt encore peu viciée, ainſi que les digeſtions. Cependant le corps n'eſt pas réfait par les alimens de bon ſuc, qui ſemblent ne pas profiter du-tout au malade après le repas, ou un léger exercice ; le poulx devient plus fréquent ; les mouvemens du corps ne ſe font plus avec la même aiſance, & le malade ne les ſupporte pas comme dans la parfaite ſanté ; ils ſont d'abord hors d'haleine, ce qui dénote quelque diminution de forces.

Dans le ſecond dégré, la Fiévre ſe rend évidente. Il ſurvient des exacerbations ; parce que les digeſtions ſont alors conſidérablement dépravées. Sur la

fin du rédoublement, la ſueur coule de tout le corps, ou du moins de la poitrine; parce que le ſang a été diſſous par la chaleur de la Fiévre, auſſi bien que la matiere morbifique fournie par les premieres voyes; il ſe ſépare beaucoup de ſéroſité lixivielle de ce ſang acre, laquelle coule en abondance ſous forme de ſueur par les pores & les tuyaux excrétoires de la peau, auparavant ouverts & dilatés par la chaleur fébrile. Toutes ces choſes conſument ſenſiblement le corps; le maraſme commence; les forces s'épuiſent.

Dans le troiſieme & dernier dégré, la conſomption eſt pouſſée ſi loin que le malade eſt d'une maigreur hideuſe; le maraſme s'en ſaiſit, les forces tombent tout-à-fait; tant le ſang eſt devenu âcre par la longueur de la Fiévre, qui l'a dépouillé entierement de ſon mucilage doux, & tant les digeſtions ſe ſont dépravées. De plus il ſurvient le plus ſouvent une diarrhée ſéreuſe, ſoit à cauſe de la débilité & du vice des digeſtions, ſoit par la grande acrimonie des fluides, qui conduit promptement le malade à un épuiſement extrême des forces & à la mort. Si cette diarrhée dure quelque

tems,

tems, les pieds deviennent quelquefois œdemateux, ensuite les mains, & par fois aussi le visage, avec une débilité excessive des forces, & une langueur mortelle du corps. Alors le poulx devient moins fébrile, & même on ne peut pas dire quelquefois qu'il le soit du tout ; mais il est obscur, foible, à peine sensible, sur-tout dans les derniers jours de la vie.

Les Fiévres hectiques sont principalement produites par une constitution de sang cachétique, scorbutique, scrophuleuse, cancereuse, venerienne, par quelque poison, par des remèdes violens, comme les émétiques, les cathartiques, les hidrostiques, particulierement lorsqu'ils sont trop répetés. La Fiévre hectique s'appelle en ce cas *Primitive.* Elle est quelquefois la suite de Fiévres malignes, ou putrides qui ont duré trop long-tems, ou qui ont été mal jugée, ou bien de quelque Fiévre intermittente fort longue. Cette espéce de Fiévre hectique se nomme *Secondaire.*

1°. Toute cachexie ne produit pas la Fiévre hectique, mais celle seulement dans qui l'acrimonie prédomine; en effet la masse de sucs lymphatiques man-

que alors de ſon mucilage doux, en ſorte que celui-ci ne peut pas pénétrer en aſſez grande quantité dans les nevro-lymphatiques pour les nourrir. Ces canaux ſont obſtrués par les parties épaiſſes de la lymphe, qui abondent dans le ſang des cachétiques. Les parties acres & fort mobiles agitent en même tems le ſang.

2°. Dans le ſang des ſcorbutiques quand il eſt beaucoup vitié, c'eſt-à-dire, quand la cauſe du ſcorbut eſt parvenue à ſon dernier dégré, les parties les plus épaiſſes de la lymphe, qui ne peuvent pas prendre la forme d'un mucilage léger & homogène, reſtent diſperſées dans la ſéroſité où elles flotent. Le ſang eſt en même tems infecté d'une acrimonie muriatique qui produit les mêmes effets que ceux que nous avons dit s'enſuivre du caractère cachétique du ſang.

3°. Les ſcrophuleux ont un ſang fort vicié qui abonde en particules lympatiques très-craſſes, & en d'autres particules acres, dont le genre d'acrimonie n'a été encore déterminé par perſonne. Le mucilage doux & léger qui fournit la matiere de la lymphe des nevro-lymphatiques, eſt en petite quantité. Ainſi ces canaux ſont obſtrués par les parti-

cules épaisses, tandis que les acres agitent le sang.

4°. Dans le sang cancereux la lymphe est fort épaisse; ses parties ont une acrimonie insigne, & un caractère corrosif; c'est pourquoi les mêmes effets s'ensuivent, quand cette constitution du sang est portée au plus haut dégré.

5°. Les particules de la lymphe dans les vérolés se convertissent, pour la plus grande partie, en grumaux très-durs & très-petits, par la force du virus venerien, qui obstruent quelquefois généralement tous les nevro-lymphatiques. L'acrimonie s'empare aussi du sang; parce que les parties mucilagineuses de la lymphe étant ainsi réduite en de grumeaux durs, ce mucilage extensible qui envelope & adoucit les particules dures & actives du sang, vient à manquer; ces particules, devenues libres, rendent le sang trop acre; de-là naissent les conditions requises pour la Fiévre hectique quand l'infection venerienne a long-tems duré, sur-tout si par la nature du tempérament, ou par la maniere de vivre, le sang étoit déjà beaucoup enclin à l'acrimonie.

6°. Certains poisons du genre des

corroſifs excitent quelquefois la Fiévre hectique ; parce qu'ils détruiſent d'une maniere irréparable le mucilage du ſang, & font naître dans ce fluide une acrimonie conſtante. En telle ſorte que les digeſtions ſe pervertiſſant & s'affoibliſſant dans la ſuite, il ſe produit un chile rempli de particules épaiſſes & acres, nullement adoucies par le mucilage extenſible que le venin a détruit ; d'où naît un ſang de même caractère.

7°. On doit à-peu-près, porter le même jugement au ſujet des purgatifs, & des émétiques dont on a fait un trop long uſage. Ils évacuent certainement par les glandes ſtomachales & inteſtinales le mucilage le plus fin du ſang, en laiſſant dans la maſſe des humeurs la partie la plus groſſiere, & pour ainſi dire, la fece de la lymphe ; en outre les évacuations immodérées, & l'agitation que cauſent dans le ſang des pareils remèdes, augmentent ſon acrimonie. Nous voyons en effet que ceux-là tombent dans la Fiévre hectique, qui par néceſſité, ou par l'ignorance, & la témérité d'un Medecin, ont été cruellement tourmentés par des remèdes de ce genre, dans de Fiévres malignes, ou putrides. C'eſt

une faute que commettent souvent les Charlatans avec leurs arcanes violens, ainsi que les autres ignorans, lesquels, après la guérison de la maladie qu'ils avoient traitée, conduisent ensuite leurs malades à la mort par la Fiévre hectique.

L'action trop forte des hidrostiques, comme sont les décoctions des bois & des racines qui ont cette vertu, les bouillons de vipères & semblables, ont produit plus d'une fois la Fiévre hectique; parce qu'ils détruisent le mucilage du sang, épuisent sa sérosité, & rendent le sang lui-même plus acre & plus sec; cela rend les parties de la lymphe plus épaisses, & leur communique une acrimonie générale, les nevro-lymphatiques s'obstruent, & une chaleur opiniâtre & presque indomptable s'empare du sang.

8°. A la suite des Fiévres malignes, putrides qui ont duré long-tems, & qui ont été mal jugées, de même que des Fiévres intermittentes anciennes, le mucilage fin du sang a été consumé, soit par la violence de la maladie, soit par l'action réiterée des remèdes, sur-tout des cathartiques, soit encore par une diéte sévére, trop long-tems gardée, ou mal

observée. Le sang est devenu acre ; & il abonde sans doute en particules crues & visqueuses, nées des mauvaises digestions, inséparables de ces Fiévres. De tout cela résulte l'obstruction des nevro-lymphatiques, accompagnée d'un surquoi d'agitation intestine dans le sang ; conditions requises pour la Fiévre hectique.

9°. Dans le cas d'obstructions, surtout dans celles des viscères du bas-ventre, on voit survenir assez souvent une Fiévre hectique ; ce qui n'arrive pourtant pas à moins que l'acrimonie ne se joigne au vice du sang qui a produit les obstructions. Ce cas est semblable à celui où la Fiévre hectique dépend d'un sang cachétique. On explique de la même maniere, pourquoi la Fiévre se joint quelquefois à l'icthère ; souvent à l'hydropisie, soit ascite de poitrine, ou universelle ; ainsi qu'à une infinité d'autres maladies croniques.

On pourra reconnoître, par ce qui précéde, la Fiévre hectique & le dégré où elle se trouve, ainsi il ne sera pas nécessaire d'en répéter le diagnostic. On s'assurera de la cause qui a produit la Fiévre par les signes propres à chacune de ces causes, comme seroient le virus vene-

rien, ſcorbutique, ſcrophuleux, cancecereux, &c. les obſtructions des viſcères. On pourra encore reconnoître la Fiévre hectique par les rapports & les queſtions qu'on fera touchant les Fiévres aigues ou intemittentes qui auroient précédé; les remèdes violens ou trop répetés, & les venins qu'on a pû donner au malade auparavant. De cette maniere le Medecin pourra prononcer, ſi la Fiévre hectique eſt primitive, ou ſecondaire, formement à ce que nous avons dit.

Pour ce qui regarde le prognoſtic, quoique cette Fiévre en général ſoit fort périlleuſe, & que le malade ait coûtutume d'y ſuccomber, il eſt certain cependant qu'il faut en diſtinguer les dégrés, & les cauſes, avant de porter ſon jugement. Car à raiſon du dégré, dans le premier elle eſt ſouvent curable; dans le ſecond elle eſt périlleuſe, & à peine ſuſceptible de guériſon; dans le troiſieme enfin, où le maraſme eſt confirmé, elle ne guérit jamais.

A raiſon des cauſes, celle qui dépend d'un virus cancereux qui infecte eſſentiellement le ſang, quoiqu'on ait extirpé le cancer & qu'il ne ſoit plus révenu, la cicatrice demeurant entiere,

cella-là, dis-je, guérit à peine jamais; quand même on y ait apporté les secours de l'art dès le premier dégré. Si c'est le virus scrophuleux qui est la cause de la Fiévre hectique, elle est incurable dans le second dégré confirmé; quelquefois elle guérit dans le premier, & même au commencement du second, comme je l'ai observé. Quand la cause est venerienne, la Fievre hectique est plus souvent guérie que dans le cas précédent, à cause du spécifique connu. Elle guérit principalement au premier dégré, & ensuite au commencement du second; mais lorsque le marasme survient, c'est-à-dire, lorsqu'elle est confirmée dans le second dégré, il n'y a plus d'espoir de salut; il arrive même plusieurs fois qu'elle ne guérit pas dans le premier dégré. La Fiévre hectique scorbutique guérit difficilement au premier dégré, elle guérit quelquefois au commencement du second, mais plus rarement, & jamais dans le trosieme.

Comme la Fiévre hectique dépend d'une constitution cachétique du sang, soit qu'elle soit accompagnée d'obstructions manifestes dans les viscères, ou non; il faut toujours avoir égard dans le

prognostic au caractère connu de la cachexie, & même à plusieurs autres circonstances, comme l'âge, le sexe, &c. que le Medecin doit soigneusement péser.

En général de telles Fiévres hectiques ne sont pas bien difficiles à guérir dans le premier dégré, mais outre que ce dégré n'est pas reconnu par plusieurs, il arrive que le malade qui se sent encore des forces, & qui ne souffre aucune incommodité considérable, ne demande pas du secours; ainsi le plus souvent on ne fait pas de remèdes, & le second dégré succéde ordinairement avant qu'on ait recours à la Medecine; mais alors les soins du Medecin deviennent incertains, & d'un succès douteux. Le prognostic est à-peu-près le même quand le malade est tombé dans la Fiévre hectique par l'effet de medicamens, des venins, ou par une diéte trop rigoureuse, ou soûtenue trop long-tems; ou bien encore quand la Fiévre hectique est la suite de quelqu'autre Fiévre qui a précédé.

Pour la cure il faut d'abord examiner qu'elle est la cause. Si elle dépend du virus venerien, elle doit certainement être combattue par le remède spécifi-

que, c'eſt-à-dire, par les frictions mercurielles méthodiquement adminiſtrées. Mais, avant que d'y ſoumettre le malade, il faut conſidérer ſi on peut le faire avec ſûreté; car ſi la Fiévre hectique avoit fait beaucoup de progrès, ſi les forces étoient extrêmement abattues, ſi le malade eſt en conſomption, on doit l'abandonner crainte d'accélérer ſa mort, & qu'elle ne ſoit imputée au Medecin. Mais s'il y a ſuffiſamment de forces, ſi la Fiévre n'eſt qu'à ſon premier dégré, on peut entreprendre la guériſon, ne donnant cependant, & qu'avec beaucoup de circonſpection, des frictions légères, conduites par un Medecin habile, & verſé dans ces ſortes de traitemens. Mais la cure de la Fiévre hectique venerienne n'eſt pas de notre ſujet, non plus que de celles qui dépendent d'un virus cancereux, ſcorbutique, ſcrophuleux, puiſqu'outre les remèdes généraux qui leur conviennent à toutes, elles exigent des remèdes particuliers. Ainſi nous ne donnerons ici que la cure des Fiévres hectiques qui ne reconnoiſſent aucun virus pour cauſe, & 1°. Celle de la Fiévre hectique produite par la cachexie, la plus fréquente de toutes.

En la ſuppoſant à ſon premier ou à ſon ſecond dégré, les indications ſont de rectifier les digeſtions, de diviſer légèrement les fluides qui ſont devenus trop épais, d'expulſer les ſels acrimonieux par la voye des urines, ſous forme de leſſive, & enfin de les adoucir. On preſcrira donc une diéte légère, mais non pas autant que dans les Fiévres aigues; parce que la maladie devant être longue, le corps ſe deſſécheroit toujours davantage, les forces s'épuiſeroient, le ſang deviendroit plus acre, & la Fiévre hectique feroit de progrès plus rapides. C'eſt pour cela que l'abſtinence eſt ſi nuiſible aux pthiſiques; car leurs parties ſolides manquent de la réparation néceſſaire à l'augmentation de la cavité des nevro-lymphatiques : ainſi ces canaux ne pourroient que ſe deſſécher, tout commerce nutritif étant intercepté, & un maraſme affreux & néceſſairement mortel s'empareroit du corps, ſi on vouloit ſoumettre ces malades à une diéte trop rigoureuſe. Ces choſes, appuyées ſur une obſervation conſtante, prouvent qu'une nourriture trop foible eſt plus contraire aux hectiques, qu'une nourriture un peu trop ample, ainſi que l'ont recon-

nu Hippocrate & tous les Medecins. Nous ne réduirons donc pas aux ſeuls bouillons celui qui eſt attaqué de Fiévre hectique, comme dans les Fiévres aigues, quoique les alimens ne ſe digèrent pas bien chez lui. On le nourrira avec de ſoupes, de rôties, des œufs à la coque, & quelquefois avec une viande de facile digeſtion. Quelques-uns, principalement les vieillards, pourront même prendre du chocolat aux heures du matin; mais on ne donnera ni bouillons, ni crêmes, ni gélées, ſi ce n'eſt pendant les exacerbations. La boiſſon ſera d'eau ſimple ou d'eau pannée; ou bien une décoction de gramen, ou de ſcolopendre, ſi les viſcères ſont obſtrués. Celle des fruits de Kinorrodon convient, lorſqu'il y a de la chaleur dans les viſcères, ou que la langue eſt chaude & rouge. La diéte étant établie, on purgera le malade avec de doux cathartiques, comme les tamarins, la caſſe, la manne, les fleurs de pécher, la racine de polipode, la rhubarbe. On doit exclurre les forts purgatifs, crainte qu'ils ne deſſéchent trop le malade, qu'ils n'échauffent le ſang & le rendent trop acre, & ſur-tout parce que les poumons peuvent être tour-

mentés

mentés de la toux en conséquence, ou même attaqués d'hémoptisie ou de suppuration; en effet ce viscère est souvent affecté dans la Fiévre hectique, attendu que c'est sur lui principalement que l'acrimonie des humeurs a coûtume de porter ses ravages. Ainsi :

PREN. *rhubarbe choisie* ʒ j. *fleurs de pécher une poignée & demi. fait. infus. dans* ℥ vj. *d'eau de fontaine; dans la colature dissolv. man. de calab.* ℥ ij ß. *fait. une pot. à prendre le matin.*

Ou si la chaleur est trop grande.

PREN. *tamarins gras* ʒ vj. *fait. bouillir dans* ℥ vj *ou* viij. *d'eau de font. où vous ferez infus. rhubarbe choisie* ʒ j. *fleurs de pécher demi-poignée; & dans la colature dissolv. man. de calabre* ℥ ij. *fait. une pot. à prendre le matin.*

Si la chaleur est encore plus forte, & que le poumon soit travaillé de sécheresse, de toux, d'une chaleur incommode.

PREN. *tamarins gras* ʒ vj. *pulpe de casse récemment tirée* ʒ j. *fleurs de pécher & de violettes de chaq. une pincée: fait. bouillir pendant demi-heure dans s. q. d'eau de font. & dans la colature qui sera de* vj *ou de* viij ℥. *dissolv. man. de calabre* ℥ ij. *ou*

℥ ij ſ. *fait. pot. à prendre le matin.*

Ou bien on donnera une potion pareille ſous double priſe.

PREN. *tamarins gras* ℥ j. *bâtons de caſſe pilés* ℥ vj. *fleurs de pécher & de violettes de chaq. demi-pincée : fait. bouillir dans une livre d'eau de font. coulez pour deux doſes ; dans la premiere diſſolv. man. de calab.* ℥ j ſ. *ou* ℥ ij. *& dans la ſeconde man.* ℥ j. *fait. une pot. pour deux priſes.*

S'il y a une conſtitution cachétique.

PREN. *polipode de chêne* ʒ vj. *fait. bouillir dans* ℥ vj. *d'eau de font. fait. infuſ. de la rhubarbe choiſie* ʒ j. *fleurs de pécher une poignée ; & dans la colat. diſſolv. man. de calab.* ℥ ij ſ. *ou* ℥ iij. *ou bien man.* ℥ ij. *ſirop de roſes pâles* ℥ j. *fait. une pot. à prendre le matin.*

Si le poumon n'eſt pas affecté, s'il n'y a point de toux, & qu'il paroiſſe des enflures œdèmateuſes à l'habitude du corps, mais à petite doſe, & tempéré par les fleurs de violettes ou de mauves.

PREN. *ſen. mondé.* ʒ j ſ. *rhubarbe choiſie* ʒ j. *fleurs de violettes, ou de mauves une demi-poignée : faites infuſ. dans ſ. q. d'eau de font. ou bien dans* vj *ou* viij ℥. *de décoction de chicorée amère ; dans la cola-*

ture dissolv. man. de calab. ℥ ij. *ou bien man.* ℥ j ſ. *ſirop roſat ſolutif* ℥ j. *fait. une pot. à prendre le matin.*

Ayant ainſi purgé les premieres voyes par des cathartiques choiſis, toujours preſcrits ſous forme liquide & quelquefois en deux verres, on fera prendre le matin pendant pluſieurs jours, hors du tems des exacerbations, un bouillon composé avec un jeune poulet, ou avec ſix onces de chair de veau, d'agneau, ou de chevreil, dans lequel on fera cuire durant la derniere heure, la chicorée amère de jardin, la pimpinelle de jardin, l'aigremoine, le lierre de terre, & plantes ſemblables. Le lierre de terre ſe preſcrit à une pincée, & les autres ſimples à une poignée. On pourra quelquefois ajoûter à ce bouillon deux écreviſſes de riviere pilées vivantes, lorſqu'on ne craindra pas d'échauffer le ſang, & qu'on veut fortifier un peu l'eſtomac. S'il faut adoucir davantage, on joindra encore au bouillon quatre ou cinq cuiſſes de grenouilles. Dans la même vûë on preſcrit auſſi utilement, & avec beaucoup d'efficacité, de bouillons faits avec un jeune poulet, ou quelqu'une des viandes ci-deſſus, ou le col de mouton conjointe-

ment avec la chair non lavée, le ſang, le cœur & le foye d'une tortue de médiocre groſſeur, une écreviſſe de riviere, & les plantes mentionnées ci-devant, ou quelqu'une d'entr'elles. On a coûtume de faire prendre les bouillons de ce genre l'eſpace de neuf ou dix jours, le matin à jeun, après quoi on purge le malade: on le purge encore enſuite avant de le faire paſſer à l'uſage du petit lait de vache, ou de chevre, qu'on fera prendre aux mêmes heures que les bouillons, à la quantité de douze ou quinze onces, mais clarifiés avec deux blancs d'œufs; ajoûtant dans le tems de la clarification dix ou douze feuilles de lierre terreſtre, ou une pincée de fleurs d'hipericum, & dans la colature un peu de ſucre. On fait cuire quelquefois dans le petit lait, tandis qu'on le clarifie, ſix ou huit cloportes lavées & pilées vivantes, mais ſeulement lorſqu'il y a de tuméfactions œdèmateuſes. L'uſage du petit lait fini, on purge le malade de nouveau.

On pourra paſſer après aux apozèmes qu'on fera prendre pendant trois ou quatre jours, au nombre de deux chaque jour. On compoſera ces apozèmes avec la chicorée de jardin, la pimpinelle,

la bugle, l'aigremoine, le lierre de terre, l'ozeille, la racine de patience, la laitue, l'endive, les fleurs de violettes, les quatre ſemences froides majeures & mineures, les ſemences de pavot blanc, le ſirop de chicorée composé, celui de fleurs de pécher, ou le ſirop roſat ſolutif, ou celui des cinq racines apéritives, ou celui de capillaire, ou enfin celui de nymphea; l'on choiſira parmi eux celui qui ſera le plus propre à remplir les vûës qu'on peut ſe propoſer d'atténuer légèrement & de délayer en même tems, ou bien de délayer & de rafraîchir, ſuivant que l'exigent les indications, car dans la Fiévre hectique elles varient.

S'il ne paroît point d'enflures aux pieds, ni à l'habitude du corps, & qu'au contraire toutes les parties tendent au deſſéchement & à l'aridité, on preſcrira le lait d'âneſſe ou de chevre pendant un mois, ou même pluſieurs, ayant toujours égard aux digeſtions. Ainſi les premiers jours de l'uſage du lait, on fera prendre le ſoir une poudre composée avec la terre du japon, la craye de brianſon, le corail rouge, les yeux d'écreviſſes de riviere, &c. On donnera cette poudre le matin, un peu avant le lait, ſi l'é-

xacerbation arrive le ſoir. Ou bien on lui ſubſtituera une opiate de même vertu, à laquelle on pourra ajoûter pour fortifier l'eſtomac les conſerves de KI-norrodon & d'énula campana, en uſant d'ailleurs des précautions énoncées ci-deſſus. On ne purgera le malade qu'après qu'il aura fini l'uſage de ſon lait, à moins que les digeſtions ne ſe dérangent. Au contraire ſi l'on n'a pû empêcher que l'eſtomac ne ſe trouve mal, ni par le moyen des poudres & des opiates, ni par une ou deux purgations, ni par une ſeconde eau de chaux, dont on mêlera deux cuillerées dans une priſe de lait, il faut ceſſer l'uſage de celui-ci, purger le malade, & recourir après aux bouillons & aux apozèmes mentionnés.

Si à la Fiévre hectique ſe joint une cachexie manifeſte, en ſorte que les pieds, la face, & même l'habitude du corps, s'enflent, on ne doit point preſcrire le lait. On préparera alors des bouillons au bain marie avec la chair de veau, à grande doſe, comme une livre & demie ou deux livres, la chicorée amère de jardin, le creſſon d'eau, la pimpinelle, le cerfeuil, l'ache, & plantes ſemblables; la racine d'énula campana, la rhubarbe,

pulverisée, les cloportes pilées vivantes, une ou deux écrevisses de riviere, &c. Le malade prendra ce bouillon le matin pendant neuf ou dix jours, après quoi il sera purgé avec les cathartiques minoratifs dont nous avons parlé; y ajoûtant quelque syrop hidragogue, comme le syrop rosat solutif, ou celui de fleurs de pécher; on pourra réiterer ces bouillons, selon la prudence du Medecin. Mais si le cours de l'urine est diminué, & que l'habitude du corps, ou les jambes enflent davantage, en sorte que l'hidropisie ménace, on se tournera du côté des diurétiques chauds & puissans, des apéritifs, & même des hidragogues; mais la cure de l'hidropisie n'est pas de notre sujet, puisque nous considerons ici la Fiévre hectique comme maladie principale, & primitive.

Quand un malade tombe dans la Fiévre hectique par quelque venin corrosif, par des remèdes trop violens, ou trop long-tems continués, sur-tout des purgatifs, ou des émétiques, il faut avoir recours tout d'abord aux adoucissans, & aux humectans: ainsi on purgera avec une potion de tamarins, de casse, de manne, y ajoûtant une once ou deux

d'huile d'amandes douces. On fera prendre ensuite pendant neuf ou dix jours, le matin à jeun, des bouillons composés avec un jeune poulet, quatre, cinq, ou six cuisses de grenouilles écorchées, des fleurs de mauves ou de violettes, la semence de lin, les quatre semences froides majeures pilées, les semences de pavot blanc, & semblables. Après cela, & sans réiterer la purgation, à moins qu'il n'y ait quelque indication urgente du côté des premieres voyes, on passera sans interruption à l'usage du petit lait de vache, ou de chevre, auquel on reduira le malade l'espace de douze ou quinze jours. On donnera le petit lait tout sinplement avec un peu de sucre; son usage fini, on purgera comme auparavant. Ensuite le malade prendra le matin le lait d'ânesse, ou de chevre, & le soir celui de vache entier, ou débeurré, avec lequel on fera des soupes, ou l'on fera cuire du ris pour de crêmes, quelquefois même on ne donnera que du lait pour toute nourriture, le matin celui d'ânesse, ou de chevre, & le reste de la journée celui de vache. On pourra faire usage du lait de cette maniere pendant long-tems, sçavoir, pendant des mois

entiers, ſans employer aucun purgatif, à moins qu'on ne s'y trouve forcé.

Quand l'eſtomac ne peut pas ſoûtenir du tout le lait, il faut employer les bouillons adouciſſans mentionnés, ſurtout ceux de tortues, ayant fait précéder un cathartique minoratif; les émulſions, mais cuites, des ptiſannes qui tempérent l'acrimonie, des apozèmes de ſemblable vertu, une diéte humectante & édulcorante. On donnera en même tems des cliſtères adouciſſans & rafraîchiſſans faits avec la racine d'althea, les ſemences de lin, de pſillium, de coignaſſier, les ſemences froides majeures ou mineures, la laitue, le pourpier, l'huile de lin, celle d'amandes douces, la décoction de tripes, & ſemblables.

Dans le cas où la Fiévre hectique eſt la ſuite d'une autre, comme, par exemple, d'une Fiévre maligne, putride, ou intermittente, outre la diéte preſcrite ci-deſſus, on donnera en même tems de légers cathartiques, & un peu plus ſouvent que dans les autres eſpéces de Fiévre hectique; parce que les Fiévres qui ont précédé, ont rendu l'eſtomac moins propre à faire de bonnes digeſtions. Ce-

pendant il faut nourrir le malade, & ne pas le réduire aux ſimples bouillons, crainte qu'il ne ſoit conſumé par le maraſme. De plus on preſcrira des apozèmes délayans, légèrement ſtomachiques & purgatifs, préparés avec la chicorée de jardin, la pimpinelle de jardin, l'endive, le kina en poudre, à la doſe d'une dragme ou deux, ou bien une pincée de fleurs de camomille, ou d'hipericum, le ſirop de chicorée composé, ou celui de fleurs de pécher, &c. Pour remplir la même vûe on donnera, quand la purgation ne ſera pas indiquée de quelques jours, des bouillons faits avec les mêmes plantes, & un jeune poulet, y ajoûtant quelques cuiſſes de grenouilles, s'il faut adoucir davantage; ou bien la chair d'une tortue, avec ſon ſang, ſi l'on veut dégager les ſels acrimonieux des parties viſqueuſes du ſang, & les expulſer enſuite par les couloirs de l'urine ou de la peau. On réiterera l'uſage de ces bouillons, ou d'autres ſemblables pendant neuf ou dix jours, ſelon la néceſſité.

Quand les légers purgatifs, les bouillons, les apozèmes décrits ci-devant, & donnés à propos, ont mis le malade

en état de bien digérer, le Medecin qui s'en apperçoit, preſcrit après avoir purgé par un doux minoratif, le petit lait, & pour empêcher qu'il ne s'aigriſſe dans l'eſtomac, on y fait cuire durant la clarification une pincée de fleurs d'hipericum; ou bien, ſi l'on ne craint pas la dépravation du petit lait, on le donne tout ſimplement & à grande doſe, deux fois par jour, ſçavoir, le matin à jeun, & à dix heures du ſoir, quatre heures après le ſouper, conſiſtant en une ſoupe, ou une crême de ris. Si le ventricule ſupporte bien le petit lait pendant dix ou douze jours, on purgera, après quoi on paſſera au lait d'âneſſe, de chevre, ou de vache, avec partie égale d'infuſion de capillaires, ou de fleurs d'hipericum, ou de feuilles de lierre terreſtre, faiſant bouillir le tout enſemble, & débeurrant le lait. Si l'eſtomac s'y accoûtume, on le continuera pendant deux mois & plus, le matin à jeun. Au contraire ſi malgré les opiates abſorbantes & ſtomachiques, les poudres de même vertu, la ſeconde eau de chaux, ou l'eau de naphé mêlées au lait, un morceau de brique qu'on y jette dedans après l'avoir fait brûler & les autres ſe-

cours auſquels les Praticiens ont ordinairement recours pour faire ſupporter le lait, ſi, dis-je, malgré tout cela l'eſtomac s'en trouve mal, il faut le diſcontinuer, purger le malade, & retourner déréchef aux bouillons ci-deſſus, particulierement à ceux de tortue.

Je crois qu'en voilà aſſez en général ſur les principaux cas, car dans les différens malades il ſe préſente de complications auſquelles chaque Medecin ne peut remèdier que par ſa ſcience, mais ſurtout par un jugement ſolide ſoutenu d'une expérience éclairée acquiſe au lit des malades. Cependant avant de quitter cette curation j'avertis en général, 1°. Que dans la Fiévre hectique les medicamens, ſous forme liquide, doivent être préférés à ceux qui ſont ſous forme ſéche, comme de poudre, d'opiate, de bol, de pilules, &c. La raiſon de cette préférence ſuit de ce que nous avons dit ci-devant, & l'expérience la confirme. Neanmoins, quand l'eſtomac eſt fort dérangé, nous employons les opiates, & les poudres pour en corriger les vices, & enſuite on peut preſcrire les humectans, & les adouciſſans. Les médicamens ſolides s'employent principalement quand

quand la diarrhée ſurvient aux hectiques, quoique nous arrètions quelquefois cette diarrhée par de bouillons aſtringens, & auſſi par l'uſage du laudanum, lorſque les forces ne ſont pas entierement épuiſees. 2°. Le KINA eſt d'un grand ſecours aux hectiques dont les exacerbations commencent par un froid ſenſible, par quelque cauſe qu'elles ſoyent produites; car elles ſont beaucoup fomentées par des digeſtions vicieuſes, ce qui prouve à n'en pas douter que dans toute Fiévre hectique le ventricule fournit la principale, ou au moins quelque matiere fébrile au ſang, en ſorte que les digeſtions ne ſe font jamais bien. Mais lorſqu'on preſcrit le KINA, ſoit pour corriger les mauvaiſes digeſtions, ſoit pour diminuer les exacerbations, ou en diſſipper la cauſe, on n'a pas coûtume de le donner ſous forme de poudre, ou d'opiate, crainte qu'il ne deſſeche & n'échauffe trop le malade, mais en décoction, & aſſez légère; ou ſi l'on veut le donner en poudre, il faudra le tempérer en y ajoûtant le double d'excellent miel, ou de ſirop de capillaire; ou bien le faire prendre dans une émulſion cuite, ou un bouillon de jeune pou-

let. 3°. Quand les hectiques sont tourmentés par la toux, ou par les veilles, on doit les soulager par les narcotiques, (à moins qu'ils ne manquent entierement de force,) comme le sirop de pavot blanc, la décoction de ses têtes, & même le laudanum, soit liquide, ou en opiate, pour empêcher que ce qui reste de forces au malade ne se consume par l'insomnie & les secousses violentes de la toux, & qu'enfin le malade ne succombe malgré les autres secours les plus efficaces, qui auroient peut-être pû opérer sa guérison.

CHAPITRE XI.

De la Fiévre Lente Symptômatique.

IL y a une autre espéce de Fiévre lente qu'on appelle *Lente Symptômatique*, laquelle est toujours l'effet du vice de quelque partie, par exemple, d'un ulcère, d'une fistule, d'un abscès, ou d'une collection de matiere purulente ou sanieuse dans quelque cavité, d'un cancer, d'une carie, &c. Et quoique par l'effet de ces causes la dépravation du sang soit portée si loin, que la Fiévre lente pa-

roît être essentielle, ou primitive, il est certain cependant qu'elle est continuellement fomentée, & principalement entretenue par ces vices des parties solides, ainsi elle est toujours symptômatique.

Cette Fiévre a trois dégrés, comme la Fiévre hectique, dans lesquels le corps éprouve les mêmes altérations que nous avons vû ci-devant, on reconnoît & on distingue chacun de ces dégrés par les signes rapportés plus haut. La cause continente n'est pas différente, & l'explication des symptômes non plus : ils sont les mêmes dans les deux cas. Il nous reste donc à rechercher comment le vice des solides se communique à toute la masse du sang, & le déprave au point qu'il fournit la cause continente de la Fiévre lente. Si nous considérons les vices des solides, qui peuvent produire la Fiévre dont il s'agit, nous les verrons sûrement tous se réduire à une suppuration vicieuse, qui fournit un pus acre. Ainsi c'est ce pus qu'on doit regarder comme la matiere de toutes les Fiévres lentes symptômatiques, ce qui doit être soigneusement remarqué, car ce genre de matiere fé-

brile ſe préſente ſouvent à combattre dans la pratique. Mais comme cette matiere a toujours ſon foyer dans quelque partie déterminée, ſoit interne, ou externe; il reſulte néceſſairement que c'eſt de-là qu'elle doit ſe communiquer au ſang pour produire la Fiévre lente ; cette communication , qu'il s'agit maintenant d'expliquer avec toutes ſes ſuites, s'appelle *Reſorption du pus.*

Il a été démontré dans notre premiere diſſertation ſur la ſuppuration , que le pus ſe formoit dans les vaiſſeaux rompus, ſoit ſanguins , ſoit lymphatiques, mais dans les premiers ſur-tout ; qu'en outre la cauſe efficiente de la ſuppuration étoit le mouvement des vaiſſeaux ſanguins entiers & enflammés ; & qu'enfin la matiere du pus étoit le ſang, auparavant épaiſſi dans les vaiſſeaux rompus, converti en pus par les vibrations des vaiſſeaux entiers, & exprimé par elles ſous la forme d'un liquamen purulent, la lymphe corrompue par ſon ſejour, & exprimée auſſi des vaiſſeaux lymphatiques, & finalement des débris des vaiſſeaux rompus transformés en pus. Dans notre ſeconde diſſertation ſur le même ſujet, nous avons expoſé les variétés de

la ſuppuration, & pourquoi le pus n'eſt pas toujours louable, mais quelquefois acre, & diverſement vicié.

Toutes ces choſes attentivement péſées, s'il arrive qu'il ſe forme dans la ſubſtance de quelque viſcère, des liquamens purulens & acrimonieux, ſoit que ces liquamens ſoient viſqueux, ou ſanieux & délayés, ils ſeront retenus dans la partie ſuppurante, ou parce qu'ils ſont enfermés de tout côté, ou parce qu'ils n'ont pas une iſſuë aſſez libre. Mais comme les parties de notre corps ſont fort poreuſes, & perméables de toutes parts, ainſi que nous l'avons montré dans la Phiſiologie, il arrivera ſans doute que quelques particules intégrantes de ces liquamens purulens, converties comme en vapeurs, s'inſinueront dans les pores des parties circonvoiſines, & paſſeront à travers celles des vaiſſeaux entiers; elles ſe mêleront au fluide qu'ils renferment, & ſeront entraînées avec lui par le torrent de la circulation; ſoit qu'elles ſe ſoient gliſſées dans les vaiſſeaux ſangtrins ou dans les lymphatiques, ſelon que le hazard en décide. Il eſt vraiſemblable pourtant que les particules purulentes ont paſſé pour la plûpart dans les vaiſ-

ſeaux ſanguins; attendu que ces vaiſſeaux ſont plus nombreux que les autres, qu'ils occupent une plus grande étendue, & qu'ils offrent par conſequent beaucoup plus de pores à pénétrer. Voilà donc de particules intégrantes de pus mêlées avec le ſang, diſperſées dans toute ſa maſſe par les loix de la circulation, & ce fluide entierement infecté à la longue. Ces particules purulentes ſont toujours douées de quelque viſcoſité, mais en même tems il y en a d'acres. Celles-ci détruiſent l'union des parties intégrantes du ſang, & diſſolvent auſſi ſon mucilage; de-là un ſurcroît d'agitation inteſtine dans le ſang, & une augmentation de chaleur. D'un autre côté les particules purulentes viſqueuſes bouchent les orifices des nevro-lymphatiques. Il y a encore un autre raiſon de cette obſtruction. Le mucilage fin & léger de nos humeurs étant diſſous, il n'y a plus dans le ſang une égale fluidité; ſes parties épaiſſes ſe joignent ſéparement çà & là, & obſtruent enſuite les nevro-lymphatiques. De toutes ces cauſes réunies naît celle de la Fiévre lente, comme nous l'avons dit en parlant de la Fiévre hectique, & tout l'ar-

tirail des Symptômes exposés dans le Chap. précédent. Ils se produisent de la même maniere, & leur explication n'a rien de particulier. Cependant nous remarquerons ceci touchant les Fiévres lentes, qui viennent du mêlange du pus avec nos humeurs. 1°. Que leurs exacerbations sont fort irrégulieres, quoiqu'elles arrivent principalement aux heures du soir. 2°. Qu'elles ont coûtume de commencer par le froid. 3°. Qu'elles se terminent le plus souvent par des sueurs.

1°. Comme la partie viciée suppure tantôt plus & tantôt moins sans être assujettie à aucune régle à cet égard; en outre comme le pus (lorsqu'il trouve en partie une issuë au dehors) s'évacue tantôt plus & tantôt moins, & qu'il est par conséquent retenu sans régle dans la partie, & dans une quantité variable, il suit que son mêlange avec le sang se fait aussi avec la même irrégularité; de-là vient que les exacerbations sont tantôt plus & tantôt moins fortes, & jamais régulieres. Mais pourquoi est-ce que la Fiévre rédouble principalement vers le soir? c'est qu'alors les fluides s'épaississent davantage, & que la transpiration

diminue ; cela produit une replétion plus grande des vaisseaux sanguins, une augmentation de suppuration en conséquence, & une absorption de pus plus abondante.

2°. Les particules purulentes étant épaisses & sans activité, lorsqu'elles se mêlent abondamment au sang, elles en affoiblissent le mouvement intestin ; de-là vient l'épaississement de ce fluide, la production du froid fébrile, & la dépression du poulx, comme nous l'avons exposé au commencement de cet ouvrage, en parlant des autres matieres fébriles ; après quoi succéde l'agitation fébrile, ou la chaleur du rédoublement, ainsi que nous l'avons dit au même endroit.

3°. Cette chaleur dissolvant toujours davantage la constitution du sang, & se trouvant d'ailleurs dans ce fluide une matiere âcre fort abondante, il s'engendre beaucoup d'une espéce de lessive tenue, laquelle est ensuite chassée au dehors par le couloir de la peau, sous forme de sueur, quand l'agitation fébrile est enfin diminuée, le sang rendu plus fluxible, & la matiere purulente dissoute par cette même agitation. L'évacuation dont nous parlons, souvent considérable, abât ordi-

nairement beaucoup les forces ; parce que les vaisseaux devenus vuides, pour ainsi dire, tout-à-coup, ne sont plus soûtenus par la raréfaction du sang, qui leur donnoit auparavant de la tension ; leurs tuniques tombent & s'affaissent ; tout cela consume prodigieusement le malade, & le conduit au marasme.

Ce que nous avons dit ci-devant du mêlange du pus avec le sang à l'occasion d'un viscère qui suppure, doit s'entendre pareillement des autres parties, soit molles, ou dures, dont nous observons souvent que les suppurations produisent des Fiévres lentes, quoiqu'elles arrivent plus fréquemment dans les suppurations des viscères. Cela doit être attribué sans doute à la plus grande rareté du tissu de leur substance, à leurs pores, qui sont à la fois plus ouverts & plus perméables, & enfin à la multitude de leurs vaisseaux sanguins ; deux conditions qui favorisent extrêmement une absorption plus abondante du pus, & qui accélérent en conséquence la dépravation des humeurs.

Mais comme nous observons des Fiévres lentes causées par de fistules, dont il semble que les callosités devroient

s'oppoſer à la réſorption du pus, & d'autres qui ſont produites par des ulcères des parties extérieures, deſquelles le pus coule librement; voyons comment cela peut arriver.

Quoique les calloſités bouchent, pour ainſi dire, les pores, il eſt certain pourtant que le pus qui croupit dans une fiſtule, & qui eſt devenu plus acre par ſon ſejours, en ronge & pénétre les calloſités, après quoi il eſt abſorbé par les pores des vaiſſeaux entiers, & porté dans le torrent de la circulation. La même choſe arrive aux vieux ulcères calleux.

A l'égard des ulcères de la ſurface du corps, le pus à la vérité paroît y avoir une libre iſſue, mais à la longue leurs lévres en ſont abreuvées à tel point qu'il en paſſe auſſi dans le ſang par les pores. Nous remarquerons ici que la Fiévre lente, produite par des ulcères, a quelquefois une autre cauſe. Quand une ſuppuration abondante perſévére longtems, le mucilage des humeurs s'échape des vaiſſeaux ſanguins, ou lymphatiques, le ſang qui en eſt privé, en devient plus acre, d'une fluidité moins uniforme; les parties mucilagineuſes les

plus crasses dont il est rempli, se dispersent irrégulierement par-tout; il s'engendre une constitution de sang absolument pareille à celle de la Fiévre hectique, d'où suivent les mêmes effets, & ensuite la Fiévre lente, qui est alors symptôme d'un ulcère qui a trop vieillit.

Tous les fluides qui se séparent par les conduits sécrétoires, dérivent du sang, ainsi ils doivent participer beaucoup au vice qui l'infecte; d'autant mieux que les flocons de pus, qui nâgent dans ce fluide, ne sont guères susceptibles de changement, & dépouillent difficilement leur nature. Ces flocons, à peine changés, ou ne l'étant même quelquefois point du-tout, pénétrent dans tous les sécrétoires avec la sérosité qui s'y sépare. On explique facilement par-là la fœtidité des sueurs; pourquoi le pus d'un abscès intérieur de la poitrine, ou celui d'un empieme, se sépare quelquefois par les voyés urinaires, comme on l'a observé plus d'une fois, lorsque les flocons les plus grossiers du pus se sont rassemblés, principalement dans la vessie, en conséquence du séjour que l'urine y fait, & de l'excès de pésanteur de la matiere purulente sur l'urine.

On explique aussi par ces particules purulentes qui se mêlent au suc intestinal, & qui irritent les boyaux, ces diarrhées colliquatives excessives qu'on remarque alors. Pourquoi toute la graisse est mise promptement en fonte par ces particules acres, ce qui hâte le marasme, dont il y a encore d'autres causes, rapportées dans le Chapitre de la Fiévre hectique.

Comme les sucs digestifs sont aussi infectés de ces particules malfaisantes, il s'ensuit que les digestions doivent nécessairement être dépravées dans cette Fiévre ; elles engendreront donc de mauvais sucs qui fourniront une autre espéce de matiere fébrile, laquelle augmentera la Fiévre, & lui donnera des rédoublemens ; de-là vient que le Kinkina, en rectifiant cette matiere, peut souvent calmer les exacerbations de ces Fiévres purulentes.

On déduit encore de ces sucs dépravés qui resultent des mauvaises digestions, & qui sont ordinairement fort acres, l'origine de la diarrhée qui survient souvent à ces Fiévres ; quoiqu'elles ne soient pas parvenues encore à leur troisieme dégré. En outre les digestions fournissent

ſent un chile mal élaboré, farci de particules acres & épaiſſes, qui fomentent continuellement la mauvaiſe conſtitution du ſang, fruit de ſon mêlange avec le pus, & par conſéquent auſſi la Fiévre lente.

Les cauſes éloignées des Fiévres lentes ſymptômatiques ſont celles des ulcères & des abſcès du poumon, du thymus (1) de la plevre, du mediaſtin, de l'œſophage (2) du foye, de la ratte, du pancreas, du ventricule, des inteſtins, de l'omentum, du mezentère, du péritoine, des reins, de la veſſie, de l'uterus, des ovaires. Mais pourquoi n'obſerve-t'on pas des Fiévres lentes produites par des abſcès du cerveau? cela vient de ce que l'abſcès fait périr ordi-

[1] J'ai vû, il n'y a pas long-tems, ce cas, qui eſt certainement rare, dans un enfant mort de Fiévre lente par un abſcès du thymus; c'eſt ce que nous montra l'ouverture du cadavre. Du reſte les poumons étoient en bon état. L'enfant dont il s'agit, avoit hérité de ſes parents une conſtitution ſcrophuleuſe.

[2] L'ouverture du cadavre d'un homme ſexagenaire m'a mis ſous les yeux l'obſervation rare de ce fait. Je trouvai dans les tuniques de l'œſophage un abſcès qui s'étendoit depuis le pharinx juſqu'à l'eſtomac; ayant ouvert ces tuniques, il s'écoula plus d'une livre de pus,

nairement le malade tout-à-coup. Car le cerveau ne peut soûtenir assez longtems une pareille lesion, pour permettre à la Fiévre lente de s'établir; sa fonction s'éteint promptement, & la vie avec elle.

Aux causes éloigées de la Fiévre lente dont on vient de voir l'énumeration, il faut ajoûter les causes des ulcères, des abscès, & des fistules des parties musculeuses; des tégumens, c'est-à-dire, de la peau, & de la membrane adipeuse; les causes des caries humides, qui sont une supuration vicieuse de la substance osseuse, & celles de la suppuration de la mouëlle des os.

Nous comprenons encore parmi les causes éloignées des Fiévres lentes, celles d'une effusion de pus dans la cavité de la poitrine; d'une effusion pareille entre l'omentum & le peritoine à l'occasion d'un abscès qui s'est vraisemblablement ouvert, après s'être formé dans l'epiploon, (1) & d'autres épanchemens

[1] Comme je l'ai observé depuis plusieurs années dans un enfant qu'une Fiévre lente mit au tombeau, après l'avoir conduit au dernier dégré du marasme. Je trouvai entre l'omentum & le péritoine une quantité considérable d'un pus fœtide que je jugeai se monter à

de pus ſemblables, qu'on nommeroit mal à propos des abſcès. N'omettons pas parmi les cauſes des Fiévres dont nous traitons, celles qui produiſent dans les différens viſcères certaines altérations, qu'on peut à peine appeller du nom de ſuppuration; ainſi que je l'ai obſervé, il y a environ cinq ans, dans un gentilhomme du haut Languedoc, qu'une Fiévre lente fit périr. L'ouverture de ſon cadavre nous fit voir la ſubſtance de la ratte entierement changée en une eſpéce de lie couleur de caffé, laquelle étoit renfermée dans la membrane propre de ce viſcère, devenue un peu plus épaiſſe que dans l'état naturel.

Comme les Symptômes de la Fiévre lente, dont il s'agit à préſent, ſont les mêmes dans tous ſes dégrés que ceux de la Fiévre hectique, il reſulte que les ſignes diagnoſtics de l'une & de l'autre doivent être ſemblables auſſi dans chaque dégré. Il y a ſeulement cette dif-

trois livres : pendant la vie du malade cette maſſe de liquide avoit impoſé pour une aſcite. Du reſte les bords de l'épiploon furent trouvés adhérens au péritoine, ce qui formoit une grande bourſe pleine de pus, dont l'épiploon occupoit le milieu.

férence que dans la Fiévre lente symptômatique, on rencontre encore les signes d'un vice local dans quelqu'une des parties mentionnées, ce qui n'a jamais lieu dans la Fiévre hectique. Si donc on trouve ces derniers signes réunis à ceux que nous avons dit être communs à chacune, il n'y a pas de doute alors que la Fiévre ne soit lente symptômatique. A l'égard des signes qui nous indiquent le vice d'un organe particulier, ils ne sont pas de notre sujet, & il faut les chercher de toute nécessité dans l'histoire des autres maladies.

Ce qui a été dit ci-dessus touchant le pronostic de la Fiévre hectique, doit nous servir pour établir celui de la Fiévre lente symptômatique. Mais de plus on prognostiquera un danger plus ou moins grand, selon que le vice local, dont elle dépend, peut être enlevé ou non, par la Chirurgie, les medicamens ou la diéte. Ayant mûrement pésé toutes ces choses, on jugera que la guérison est quelquefois presque sûre, quelquefois douteuse, & quelquefois absolument impossible, même dans le premier dégré. Aussi le Medecin pourra-t-il dès-lors la déclarer souvent mortelle.

Ce prognostic est toujours plus douteux lorsqu'il s'agit de la Fiévre hectique, non encore sortie du premier dégré.

La cure de la Fiévre lente symptômatique est la même, à beaucoup d'égards, que celle de la Fiévre hectique. Elle differe pourtant en quelques points. 1°. La diéte est semblable dans l'une & dans l'autre. 2°. La maniere de purger est, à-peu-près, la même, avec cette attention cependant que dans la Fiévre lente symptômatique, il ne faut jamais employer d'autres cathartiques que de minoratifs, & qu'en général les malades doivent être moins fréquemment purgés; car les cathartiques, en agitant le sang, provoquent la suppuration, ce qu'il faut soigneusement éviter. 3°. Comme c'est la suppuration d'une partie qui fomente cette Fiévre, il faut s'occuper de toutes ses forces à la tarir. Ainsi on aura quelquefois recours à la Chirurgie, comme lorsqu'il s'agit d'emporter des fistules, de dilater des sinus, de brûler, ronger, ou enlever des caries avec le fer; d'évacuer un empieme de poitrine, d'ouvrir & de vuider des abscès cachés & anciens, de traiter méthodiquement des ulcères extérieurs. Mais quelquefois

la Chirurgie ne ſuffit pas, ou l'on ne peut pas en faire uſage. Alors on doit travailler à adoucir l'acrimonie du ſang, & à délivrer la partie du pus, par des déterſifs pris intérieurement, au moins autant que faire ſe peut; car les ſuppurations internes éludent ſouvent tous les ſecours. Ainſi ayant purgé les premieres voyes par un minoratif, il faut, s'il eſt néceſſaire, rectifier les digeſtions par de bouillons compoſés avec un jeune poulet, ou telle autre viande ſemblable, deux ou trois écréviſſes de riviere, une poignée de fleurs d'hipericum, ou de feuilles de lierre terreſtre, à quantité égale, & une demi-poignée, ou une poignée entiere de chicorée amère de jardin. Si le vice de l'eſtomac eſt trop opiniâtre, on ſubſtituera aux bouillons, des opiates ſtomachiques & abſorbantes, ou de poudres de même vertu; ajoûtant aux unes ou aux autres, l'anti-hectique de poterius, quelquefois le ſuccin blanc, & d'autrefois encore, mais plus rarement, les cloportes préparées en petite doſe. Après ces préparatifs, on aura recours au plûtôt au laitage. On faira précéder le petit lait clarifié, & altéré légèrement avec quel-

que plante amère, si on soupçonne que l'estomac n'est pas encore bien disposé; sans quoi on passera tout-à-coup, sans employer ni petit lait, ni poudres, ni opiates, à l'usage du lait entier, surtout à celui d'ânesse, ou de chevre en Printems. Si le cas est urgent, le malade prendra du lait deux fois par jour, ou même il se réduira à la diéte blanche, de la maniere dont nous l'avons enseigné au Chapitre de la Fiévre hectique.

Si l'estomac ne peut pas s'habituer au lait, quoiqu'on ait appellé au secours, les opiates, les poudres, l'eau de fleurs d'oranges, la seconde eau de chaux, les morceaux de brique brûlés, &c. On purge le malade, & l'on proscrit le lait; à la place duquel on donne des bouillons de tortues, de grenouilles, & semblables, dont nous avons parlé au Chapitre précédent; y ajoûtant les plantes vulnéraires légèrement détersives, (mais point apéritives.) Parmi lesquelles on prescrit dans ce cas l'hipericum, le lierre de terre, la véronique, la pimpinelle de jardin.

Soit qu'on ait administré les adoucissans, les laits de différentes espéces, ou les bouillons mentionnés ci-dessus, il

faut en uſer long-tems, & pendant des mois entiers. Dans cet intervalle on donnera auſſi fréquemment les beaumes naturels, comme d'excellens déterſifs, quelquefois même chaque jours, durant pluſieurs mois; ainſi que je l'ai fait moi-même de tems en tems avec beaucoup de ſuccès, à tel point que j'ai guéri plus d'une fois, ou au moins beaucoup ſoulagé, des perſonnes qui étoient dans le cas de pthiſies pulmonaires confirmées. Ces beaumes ſont, les beaumes de judée, de tolu, le beaume blanc du perou, celui de copahu, & celui de canada, le plus doux de tous, & le plus approprié aux ſuppurations du poumon. Les beaumes dont nous venons de parler, doivent toujours être choiſis récens, parce qu'en vieilliſſant ils deviennent acres, & par conſéquent nuiſibles. Lorſqu'on doit faire un long uſage des beaumes, la doſe en doit être de peu de gouttes, comme de deux, de trois, de quatre, de cinq, ou de ſix, qu'on fera prendre dans un cuillier, ou un cuillier & demi de ſirop de lierre terreſtre, avalé un peu avant le lait, le petit lait, ou le bouillon adouciſſant. On répétera la même choſe tous les jours,

ou alternativement de deux jours l'un, ou bien de trois en trois jours. Je conseille aux Medecins de faire beaucoup d'usage des beaumes, dans ces sortes de traitemens, en usant des précautions énoncées, car je m'en suis souvent bien trouvé. En outre, la ptisanne de lierre terrestre, l'hidromel, & autres boissons semblables, servent beaucoup aussi à déterger la partie qui suppure.

Enfin comme le laudanum reprime l'activité de la suppuration, & qu'il la suspend, pour ainsi dire, ce qui soulage la partie malade, nous en faisons un grand usage dans ces Fiévres lentes suppuratoires, appuyés sur une expérience certaine & heureuse, en telle sorte que nous en conseillons quelquefois à ces malades un usage habituel. Par ce seul secours, aidé d'une diéte convenable, je prolongeai la vie pendant six ans à une femme de condition, manifestement pthisique, & âgée de septante-deux ans. Elle mourut à la fin, sans que jamais ni soins, ni art, ayent pû lui faire supporter ni le lait, ni ses préparations, ni aucune espéce de bouillon adoucissant.

La Fiévre lente, dont il s'agit ici, étant

toujours un ſymptôme d'autres maladies, dont la cure eſt expoſée ailleurs, je n'entre pas dans une plus grande diſcuſion, & je paſſe aux Fiévres intermittentes.

CHAPITRE XII.

Des Fiévres Intermittentes en général.

LES Fiévres intermittentes conſtituent une autre eſpéce de Fiévres, qui, conſidérées avec attention, nous forceront d'avouer qu'elles doivent être rapportées au genre des Fiévres humorales, & ſpécialement des putrides. En effet leur matiere morbifique infecte également le ſang & les premieres voyes, & produit dans celle-ci des troubles pareils à ceux des Fiévres putrides, & dans tout le reſte du corps des ſymptômes ſemblables, ſoit durant le froid, ſoit pendant le chaud. Il y a cependant cette différence, que dans la Fiévre putride la matiere fébrile eſt toujours préſente dans le ſang, ce qui n'eſt pas de même dans les intermittentes, où elle ne s'y trouve que par intervalle, de façon que pendant l'intermiſſion le ſang pa-

roît parfaitement tranquille. La cauſe des Fiévres intermittentes eſt donc la même que celle des putrides, ſi on excepte qu'elle ne ſe trouve pas perpétuellement dans la maſſe des humeurs depuis le commencement de la maladie juſqu'à la fin, comme dans les putrides continues. Afin que nous ſoyions pas obligés de nous répéter, nous avertiſſons qu'il faut lire, avant ce Chapitre, le cinquieme qui traite de la Fiévre putride, & le ſecond où ſe trouvent les définitions & les diviſions qui regardent les Fiévres intermittentes.

Il eſt hors de doute que la matiere de ces dernieres Fiévres a ſon domicile dans les premieres voyes, d'où elle paſſe enſuite dans le ſang. Nous en ſommes avertis par les mêmes ſignes que dans la Fiévre putride, ſçavoir: par des cardialgies, des rots, des nauſées, le vomiſſement, le hocquet, des diarrhées, des douleurs de colique, la puanteur de la bouche, & autres Symptômes pareils, qui ſe montrent principalement au commencement de l'accès. Et de meme que les Fiévres putrides, & leurs rédoublemens ont coûtume de commencer par le froid fébrile, à tous les dégrés dont

il eſt ſuſceptible, la choſe arrive abſolument de même au commencement des accès; la chaleur ſuccéde pareillement au froid dans ces deux eſpéces de Fiévres, & les Symptômes qui l'accompagnent, ne ſont pas différens. Pour donner l'explication des Fiévres intermittentes, il nous reſte donc ſeulement à rechercher pourquoi la matiere fébrile diſſipée dans un tems fort court, revient de nouveau dans le ſang, & pourquoi ces alternatives de diſſipations & de retours arrivent pluſieurs fois avant que la maladie finiſſe entierement.

Or puiſque la Fiévre n'eſt pas terminée par un ſeul accés, quoique le ſang paroiſſe s'être délivré tout-à-fait de la matière fébrile par les ſueurs, ou autrement, & que la Fiévre elle-même ceſſe abſolument à la fin de l'accès, il s'enſuit, ou que la matiere morbifique n'eſt pas diſſipée toute entiere, & qu'il en reſte encore une partie qui eſt comme aſſoupie en quelque part, hors des voyes de la circulation du ſang, laquelle ſe reveille enſuite, ou bien qu'il s'en produit une nouvelle dans le même endroit, qui fait naître un nouvel accès, avec tout le cortége des Symptômes qu'on

voit

voit paroître, soit dans le froid ou pendant le chaud.

Les Medecins appellent le lieu dont nous parlons, le *Foyer* de la matiere morbifique des Fiévres intermittentes, & disputent entr'eux sur ce foyer. Car les uns le placent dans les premieres voyes, & sur-tout dans le ventricule, les autres dans les vaisseaux lymphatiques. Ceux-ci disent qu'une portion de la matiere fébrile, devenue plus fluxible, se mêle au sang pour exciter l'accès, & qu'après qu'elle est dissipée, un autre partie de cette matiere plus épaisse se dissout pareillement dans les vaisseaux lymphatiques, durant le tems de l'intermission, & gagne ensuite la masse du sang, où elle produit un nouvel accès. Mais il n'est démontré par aucun signe que la matiere fébrile ait son foyer dans les vaisseaux lymphatiques, comme quelques-uns veulent se le persuader, en adoptant une hipothèse qui leur rit.

Rien ne démontre non plus que la matiere morbifique, qui a suscité l'accès, soit dissipée en partie par la force de la Fiévre, tandis que la partie restante, chassée des routes du sang, pénétre dans les vaisseaux lymphatiques, où elle est obli-

gée de séjourner, à cause de sa viscosité, pendant quelque tems, ce qui fait, dit-on, qu'elle se corrompt ou se putrifie, de quelque maniere que ce puisse être, après quoi elle se dissout & se liquéfie à tel point qu'elle est en état de regagner déréchef le torrent de la circulation, & de causer un accès nouveau, avec ses suites. Mais comme il n'y a que la premiere hipothèse qui soit fondée, & que rien ne nous prouve la vérité des deux dernieres, nous ne placerons pas dans les vaisseaux lymphatiques le foyer des Fiévres intermittentes.

Nous avons déjà dit qu'un grand nombre de Symptômes qui se manifestent au tems de l'accès, mais principalement quand il commence, démontrent que les premieres voyes, & sur-tout l'estomac, souffrent & sont beaucoup affectés. Nous établirons donc le foyer des Fiévres intermittentes dans les premieres voyes, & spécialement dans l'estomac; d'autant plus que leurs causes éloignées semblent se rapporter toutes évidemment à des digestions vicieuses, & qu'il ne faut attendre aucune guérison, à moins qu'on ne corrige les vices des premieres voyes, soit en expulsant les sucs dé-

pravés, ſoit en changeant leurs mauvaiſes qualités.

Ce foyer peut être conçû de deux manieres. 1°. Dans la cavité du ventricule & des inteſtins. 2°. Dans les organes ſécrétoires qui s'ouvrent dans leur cavité. Et 1°. Il eſt certain qu'il ſéjourne dans l'eſtomac & les boyaux pendant quelque tems des ſucs viſqueux & nuiſibles, qui y ſont comme aſſoupis, ſoit qu'on les regarde comme le reſidu des digeſtions vicieuſes qui ont précédé, ou bien comme la portion la plus glutineuſe des ſucs digeſtifs dépravés, adhérente aux parois de ces organes. 2°. Les fluides digeſtifs de tout genre peuvent être retenus en partie dans leurs propres couloirs, en conſéquence d'une viſcoſité contre nature qu'ils auront contractée, s'y corrompre, pour ainſi dire, par le croupiſſement, & acquérir des qualités vicieuſes. Or tant que ces ſucs dépravés reſteront dans les premieres voyes, ou dans leurs tuyaux ſécrétoires, il eſt clair qu'ils n'exciteront pas la Fiévre dans le ſang. C'eſt le tems de l'intermiſſion, laquelle durera juſqu'à ce que les ſucs ſtagnans ſe ſoyent diſſous, & ayent acquis cette fluxibilité qui les rend obéiſ-

ſans. Alors ceux qui étoient dans la cavité de l'eſtomac & des inteſtins, pourront pénétrer dans les veines lactées, & ceux qui ſéjournent dans les tuyaux ſécrétoires, être chaſſés dans les premieres voyes par leurs conduits excrétoires, & paſſer enſuite, comme les premiers, par les veines lactées. C'eſt le terme de l'intermiſſion. Car dès que les ſucs vicieux ont gagné le torrent de la circulation, ils commencent d'infecter le ſang, & d'exciter la Fiévre. L'accès prélude par le froid, à différens dégrés, ſelon le caractère de la matiere fébrile; la chaleur ſuccéde & perſiſte juſqu'à ce que la matiere morbifique ait été diſſoute & expulſée, ou corrigée. Mais comme dans le tems de l'accès & de l'intermiſſion les digeſtions qui ſe font mal, engendrent des ſucs vicieux; & que de plus ſur la fin du chaud fébrile la matiere morbifique étant enfin atténuée, une portion eſt pouſſée dans les conduits ſécrétories des premieres voyes, il arrive que, n'ayant pas dépouillé toute ſa viſcoſité, elle les obſtrue, & y ſéjourne, comme nous l'avons dit ci-devant, un tems déterminé, pendant lequel il ſe prépare une nouvelle matiere fébrile, qui paſſera dans

le ſang, on voit qu'il s'excitera un accès nouveau, & ainſi de ſuite, à la maniere des fontaines intermittentes. Voilà, ce ſemble, une théorie générale aſſez évidente des Fiévres d'accès.

Nous voyons que la nature employe un tems déterminé dans un grand nombre de ſes opérations, comme dans le changement du moût en vin, dans la maturité des fruits, &c. Qu'y a-t'il donc de ſurprénant qu'elle agiſſe de même pour raſſembler & préparer la matiere fébrile dans ſon foyer, & que la Fiévre intermittente ſoit periodique? du reſte comme le caractère de la matiere morbifique n'eſt pas le même dans tous les malades, qu'elle eſt plus épaiſſe dans ceux-ci, moins dans ceux-là, plus remplie de parties actives & diſſolvantes en quelques ſujets, moins en d'autres, il eſt évident que les periodes des Fiévres d'accès doivent être différens entr'eux, & donner lieu à toutes les eſpéces de ces Fiévres qui ont été mentionnées au Chap. ſecond.

Quand la matiere fébrile eſt plus épaiſſe & moins chargée de particules actives, il lui faut plus de tems, ſans doute, pour s'accumuler, ſe préparer dans ſon foyer, & paſſer de-là dans le ſang, &

réciproquement ; mais il faut toûjours un tems déterminé pour cela, lorsque la matiere fébrile a une viscosité déterminée, & une proportion donnée entre ses particules actives & dissolvantes. Si au contraire elle ne s'amasse & ne se prépare pas dans son foyer d'une maniere uniforme, pour les raisons que nous dirons plus bas, l'intervalle entre les accès ne gardera plus le même ordre, ce qui constitue alors la Fiévre intermittente erratique.

Pour ce qui concerne l'explication des symptômes des Fiévres d'accès, comme nous l'avons donnée dans le Chap. cinquieme, nous ne la répéterons pas ici. Car nous avons suffisamment discouru dans ce Chap. sur le froid fébrile, & ses différens dégrés, ses causes, ses symptômes & ses irrégularités ; de même que sur la chaleur fébrile, ses causes, ses accidens, & la maniere dont la Fiévre finit ; toutes choses qui arrivent de même, soit dans l'accès d'une Fiévre intermittente, soit dans la putride, ou ses exacerbations. Nous avons expliqué au même Chap. les troubles qui s'excitent dans les premieres voyes au commencement de la Fiévre putride, ou de ses rédoublemens ; troubles pareils à

ceux qui arrivent au commencement de chaque accès, & qui ont de causes semblables. J'avertis cependant que dans les Fiévres intermittentes ces causes doivent être rapportées, plus que n'ont coûtume de le faire les Medecins, à l'obstruction, & à la plénitude des conduits sécrétoires de l'estomac, produites par la matiere fébrile qui s'y accumule à l'excès ; de-là suit la difficulté du cours du sang à travers la tunique nerveuse de l'estomac, & en conséquence la tension, l'anxiété, la douleur dans cet organe. Si l'on pése mûrement sur tout cela, on aura une explication plus claire des troubles qu'on observe dans l'estomac. Il faut dire la même chose, en pareille circonstance, c'est-à-dire, à l'approche de l'accès, de l'obstruction du couloir des intestins, & même du foye, viscère qui fournit souvent la matiere des Fiévres intermittentes. Les considérations donnent un nouveau dégré d'évidence à l'explication de plusieurs phénomenes qui concernent les Fiévres d'accès. Enfin, tout cela, réuni sous un même point de vûë, donne la raison pourquoi bien de Fiévres continues putrides ont des exacerbations, ou pé-

riodiques, ou erratiques. J'ai omis, à dessein, cette explication dans le Chap. de la Fiévre putride, parce que j'ai crû qu'il seroit plus à propos de la réserver pour celui-ci.

Les causes éloignées des Fiévres intermittentes sont les mêmes que celles des Fiévres putrides. Cependant il faut observer que ces causes, ou à raison de leur action propre, ou à raison de la disposition du corps sur lequel elles agissent, produisent une matiere plus abondante pour donner naissance à la Fiévre putride, & que cette matiere infecte le sang sans interruption, au moins pendant quatorze jours; au contraire pour faire naître des Fiévres intermittentes, il ne se produit pas tout à la fois une matiere fébrile aussi copieuse, quoiqu'elle soit d'égale énergie, mais elle se réproduit de nouveau dans un tems donné, comme nous l'avons dit.

Outre ces causes éloignées des Fiévres intermittentes, il y en a d'autres qui sont familieres; telles sont un air marécageux, sale, chargé d'exhalaisons, provenant de la terre qu'on a creusé, la boisson des eaux de marais, un Eté trop sec, des fruits qui n'ont pas encore acquis leur maturité.

En refléchiſſant attentivement ſur toutes ces choſes, on trouvera pourquoi, par l'action des mêmes cauſes éloignées, l'un tombe dans une Fiévre putride, & l'autre dans une intermittente ? Pourquoi la Fiévre putride ſe change quelquefois en intermittente, & l'intermittente en putride ? Pourquoi leur curation eſt, à-peu-près, la même ?

On reconnoît facilement les Fiévres intermittentes, pourvû qu'on ait obſervés deux ou pluſieurs accès. On ne peut pas les connoître dès le premier ; car ce peut être une Fiévre éphémère. D'ailleurs c'eſt ainſi que commence la Fiévre putride, ou maligne. Un Medecin prudent, qui conſulte ſa réputation, ne prononcera donc jamais ſur la nature de la Fiévre au premier accès ; il ſe tiendra ſur l'expectative, ſans que cela puiſſe être préjudiciable au malade, puiſque les remèdes qu'on lui donnera, en attendant, ſeront également efficaces, quel que ſoit après, le caractère de la Fiévre. Mais ſi l'on a obſervé deux accès, entre leſquels ſe trouve une intermiſſion bien marquée, on peut décider alors que la Fiévre eſt intermittente. On en connoîtra l'eſpéce par l'intervalle pé-

riodique connu, qui ſe rencontre entre deux accès. Nous avons parlé de ces périodes au Chap. ſecond, & des noms qu'on donne aux Fiévres intermittentes, ſelon la diverſité des mêmes périodes ; ſi l'on n'en obſerve aucun dans l'intervalle de pluſieurs accès, la Fiévre ſera décidée erratique.

Les Fiévres intermittentes, toutes choſes égales, ſont moins dangereuſes que les continues ; ſoit parce que, durant l'intermiſſion, au moins le corps ne ſouffre point, mais ſe répoſe & ſe réfait, ſoit encore parce que, dans ce tems-là, on peut attaquer directement la matiere fébrile par des émétiques & des purgatifs. Ajoûtez à cela que les fébrifuges ſont adminiſtrés avec plus de ſûreté. Car on ſçait que ces medicamens agitent toûjours le ſang, qui eſt calme dans l'intermiſſion des Fiévres intermittentes, & continuellement agité dans les Fiévres continues, quoiqu'elles ayent des tems de remiſſions. Cependant les Fiévres intermittentes ne ſont pas exemtes de danger. On a des exemples de malades qui ont peri dans les accès, ſoit durant le froid, ou pendant le chaud. En effet dans le froid fébrile le ſang contracte

un tel dégré d'épaiſſiſſement, & même de coagulation, qu'il perd preſque entierement ſa fluidité, en ſorte qu'il ne peut plus circuler. Le malade eſt extrêmement froid; ſon poulx foible à l'excès, inégal, intermittent, intercadent, & même quelquefois inſenſible; le malade meurt alors dans la ſincope, tant la matiere fébrile eſt épaiſſe, ou acide. Ce dégré de froid, qui cauſe la mort, eſt toujours le quatrieme (*Algor*) dont nous avons parlé au Chap. cinquieme.

Pendant le chaud fébrile, le ſang s'échauffe quelquefois à tel point qu'il diſtend exceſſivement ſes vaiſſeaux, en ſorte que le malade perit en apoplexie, ou ſuffoqué, ou d'une inflammation violente de quelque viſcère. Mais, quoique dans les Fiévres intermittentes, il nous arrive de voir par fois des malades dans un très-grand danger, il y a cependant moins à craindre, à parler en général, que dans les continues; parce que la matiere morbifique devant ſe diſſiper en peu, & l'accès finir de même, nous pouvons eſpérer, avec vraiſemblance, que les vaiſſeaux ſanguins pourront réſiſter quelque tems à la difficulté que le ſang éprouve à les traverſer.

La cure des Fiévres intermittentes ne différe pas beaucoup de celle des putrides. Et 1°. Pour ce qui concerne la diéte, quand les Fiévres intermittentes ne font que commencer, & que le malade est d'ailleurs assez vigoureux, & point extenué, il faut le réduire à un régime sévére, même durant l'intermission ; ainsi on soûtiendra le malade avec des bouillons. Mais on bannira absolument les crêmes ; car l'expérience a appris que tous les farineux fomentent les Fiévres de ce genre ; parce qu'ils se dépravent toujours dans l'estomac, qu'ils s'y aigrissent, ou se réduisent en un marc épais, ce qui augmente la quantité de la matiere fébrile. La boisson sera d'eau simple, ou d'eau pannée, ou bien une ptisanne de gramen, ou de capillaire. Cependant pendant le chaud, quand la Fiévre est extrêmement forte, ou l'acrimonie poussée trop loin, on fera boire au malade d'une décoction d'orge, ou de ris, ou une eau de poulet ; ou bien on ajoûtera à la ptisanne, ou l'eau commune dont on se sert pour boisson, les sirops acides, comme celui de limon, de grenades, de verjus, ou quelques gouttes d'esprit de soufre, ou d'eau tempérée

tempérée de basile valentin. Mais les acides, soit végétaux, soit mineraux, ne doivent jamais être employés que jusqu'à une agréable acidité dans les boissons, & il ne faut même pas les mettre en usage, à moins que la chaleur ne soit excessive, comme dans la Fiévre ardente. Alors c'est la nécessité qui force d'y avoir recours, crainte que la grande raréfaction du sang ne fasse périr le malade. Pendant l'intermission il faut toujours proscrire de pareilles boissons, car elles rendent la guérison plus difficile, attendu que la matiere fébrile est constamment épaisse, & souvent acide. Si je conseille que le malade s'abstienne de toute nourriture pendant le tems de l'intermission, la raison en est, que, quoiqu'il paroisse exemt de tous maux, les sucs digestifs ne sont pourtant jamais en bon état, tant qu'il n'est pas parfaitement délivré de la Fiévre intermittente; de-là vient que les alimens qu'on donne durant l'intermission, se corrompent, & multiplient la matiere fébrile. Lorsqu'on accorde quelquefois durant l'intermission quelques soupes, ou un morceau de pain, c'est pour soûtenir les forces qui tombent,

ou parce que la Fiévre a duré long-tems, & qu'elle a affoibli le malade, ou encore parce qu'elle eſt quarte & a par conſéquent de longs intervalles, ſçavoir, de deux jours, ou un peu plus, pendant leſquels il ſurviendroit un trop grand abattement de forces, ſi l'on ne les ſoûtenoit. L'on a affaire auſſi quelquefois à de vieillards ou à des enfans qui, ſoit par leur âge, ou par leur opiniâtreté, ne ſupportent que difficilement la diéte. Mais pendant l'accès toute nourriture doit être rétranchée comme dans la Fiévre putride, & même dans le premier accès on ne donnera aucun bouillon, à moins que les forces ne ſoyent foibles. Dans les accès ſuivans on a coûtume de donner un bouillon, mais jamais durant le froid, car il fatigueroit l'eſtomac. En effet ce viſcère eſt alors tendu & troublé par la matiere febrile qui paſſe dans les inteſtins, ou qui eſt auſſi quelquefois rejettée en partie par le vomiſſement; le malade prendra donc un bouillon, pendant le chaud, ou deux, s'il dure long-tems, ou que les forces ſoyent abattues; après l'accès on en donnera un autre. Dans le froid, quoique le malade ait ſoif, il

ne faut pas lui permettre de boire ; car l'expérience a appris que la boiſſon le rendoit plus violent & plus long, ainſi que la chaleur qui le ſuit. Cela vient de ce que la matiere fébrile, pénétrée & réfroidie par une boiſſon froide, paſſe en plus grande quantité dans le ſang qui a déja été réfroidi & épaiſſi par la même boiſſon. Cependant ſi le malade ne peut pas ſupporter la ſoif, on lui accordera un peu d'eau chaude mêlée avec un peu de vin, qu'il roulera quelque tems dans la bouche avant que de l'avaler ; cela vaut mieux pour éteindre la ſoif, & prévient les inconvéniens de la boiſſon d'eau froide ; pendant le chaud le malade boira abondamment pour le calmer, & ſa boiſſon ne doit pas être chaude, au contraire dans l'Eté on la rafraîchit quelque peu avec de la glace, au moins dans ces régions méridionales. Cela ſuffit touchant le régime qu'on doit faire obſerver en général dans les Fiévres intermittentes.

Les remèdes doivent aider la diéte. Si le froid fébrile n'eſt pas extrêmement fort, quoique le poulx ſoit déprimé, débile & comme tremblant, ou fort contraint, pourvû qu'il n'y aye point

de défaillance, on ne fera rien prendre au malade, on se contentera de le mettre dans un lit chaud, & de le charger pour l'ordinaire de couvertures, qu'on diminuera ensuite à son gré, lorsqu'il sentira diminuer le froid, & l'approche de la chaleur. Mais lorsque le froid fébrile est si violent qu'on sent à peine le poulx, ou que le malade pâlit extrêmement, ou qu'il survient des défaillances (1) il faut promptement secourir le malade; car la matiere morbifique épaissit alors tellement le sang que la circulation peut en être interceptée. Ainsi on donnera les cordiaux les plus prompts & les plus forts, comme sont les vins qui ont beaucoup de force (2) la vieille thériaque, la confection d'alkermes, le lilium de paracelse, la teinture de castor, & même si le cas est urgent, on prescrira les sels volatils, & les esprits volatils de vipères, ou de sel ammoniac, ou bien les sels volatils huileux, pour prévenir l'entiere coagulation du sang. Dans ce

[1] Cet état est le quatrieme dégré du froid fébrile *Algor*.

[2] Où l'on aura mêlé six, ou huit, ou dix grains de clous de gérofle en poudre.

cas on applique heureusement à la fossete du cœur des épithèmes cardiaques, parmi lesquels il n'y en a pas de meilleur qu'une croute de pain rôtie, imbibée d'un vin vigoureux fort chaud, & saupoudrée de clous de gérofle pulverisés. L'huile éthérée de thérébentine, mêlé au vin à la dose de quatre ou cinq gouttes, qu'on répétera s'il le faut, est encore fort bon, quand le froid fébrile est porté si loin.

Pendant le chaud, comme il y a ordinairement une violente douleur de tête, une respiration grande, & quelquefois difficile, & enfin qu'on appréhende quelque inflammation interne, tous symptômes d'une raréfaction démesurée du sang, il convient, au moins dans le premier accès, lorsque le corps est en feu, de tirer du sang du bras, & même du pied, si la douleur de tête est excessive, ou si le malade tombe dans l'assoupissement, ou le délire. Quand, malgré la saignée, la chaleur est toujours forte, on prescrit une émulsion avec quelque sirop rafraîchissant, comme celui de nymphea, ou de limon: quelquefois même on réiterera la saignée. On en use de la même maniere

dans les accès qui ſuivent, quand la chaleur eſt trop forte, la reſpiration difficile, ou qu'il y a délire ou aſſoupiſſement.

Dès la premiere intermiſſion on purge les premieres voyes avec une potion émétique, ou cathartique, ou emetico-cathartique, ſelon l'exigence du cas, afin d'expulſer une portion de la matiere fébrile. A la ſeconde intermiſſion le malade ſera purgé de nouveau, mais avec une potion cathartique, à moins que le ſecond accès n'ait été fort violent, ou la tête ménacée. Alors on aiguiſera la potion avec quelques grains de tartre ſtibié. Pendant la troiſieme intermiſſion on donnera trois ou quatre fois le KINA en poudre à la doſe d'une dragme, ou d'une dragme & demie, pour chaque priſe, délayé dans un peu d'eau. Durant la quatrieme intermiſſion on fera à-peu-près les mêmes choſes. A la cinquieme on prendra une moindre quantité de KINA. A la ſixieme moins encore, ſi ce n'eſt que l'acès ait été violent. Enſuite, ſi la Fiévre ne retourne pas pendant quatre ou cinq jours, il ſera toûjours à propos de donner chaque jour deux dragmes, ou au moins une de KINKINA, afin que le reſte de la matiere fébrile qui ſe prépare, ſoit plus

ſûrement rectifiée & changée. Si le Kina ayant été inutilement employé, l'accès revient le ſixieme ou le ſeptieme : c'eſt une preuve que la matiere ſurabonde & qu'elle élude par-là la vertu du remède ; dans ce cas on purge le malade, après quoi l'on revient à l'uſage du Kina pendant deux ou trois intermiſſions. Mais s'il a été entierement inutile, enſorte que les accès ne ceſſent point, il faut l'abandonner, & recourir aux autres fébrifuges dans le tems des intermiſſions ; tels ſont les fleurs de camomille, fébrifuge excellent, le chamedris, la petite centaurée, le chardon étoilé. Ou bien on preſcrira la décoction ſuivante, comme fort bonne.

PREN. *une poignée de camomille non odorante, crême de tartre* ʒ ij. *fait. bouillir pendant demi-heure dans douze onces d'eau de font. le malade prendra cette décoction chaude au commencement du froid fébrile.*

Au lieu de la camomille ſans odeur, je ſubſtitue, quand elle ne ſe trouve pas, ſes fleurs ſéches, qu'on rencontre à coup ſûr dans les boutiques des Apoticaires, à la quantité d'une demi-poignée, ajoûtant toujours deux dragmes de crême de tartre, pour faire une décoction ſembla-

ble à la premiere. L'une ou l'autre est un remède comme sûr, quand on veut arrêter les Fiévres intermittentes; je l'ai très-souvent éprouvé, & cela au point que j'ai vû plusieurs fois les Fiévres cesser la premiere fois que j'ai mis en usage l'une de ces décoctions, tant elles ont de vertu pour changer le caractère de la matiere fébrile: lorsque j'ai employé ce remède par deux fois, ou au plus une troisieme, il m'est à peine jamais arrivé de n'avoir pas vû cesser les accès. Le même remède diminue le froid fébrile, qu'il arrête promptement, & auquel succéde ou une chaleur naturelle sans Fiévre, ou une chaleur peu supérieure, accompagnée d'un peu de Fiévre. Lorsqu'on le donne pour la seconde ou la troisieme fois, le froid étant dissipé, une chaleur naturelle sans Fiévre suit, & il ne survient plus d'autres accès. J'ai presque toujours observé ce succès heureux, mais çà été, lorsque les saignées, & quelque usage de Kinkina avoient précédé, sans emporter, ou sans diminuer les accès, non plus que la purgation.

Mais toutes les fois que le Kina ne fait pas disparoître les Fiévres d'accès, il faut en cesser l'usage après quelques jours;

car ſi on le continue long-tems, & qu'on le donne en grande quantité (comme ont coûtume de le faire ceux que le voiſinage de nos étangs rend fort ſujets aux Fiévres intermittentes.) Il arrête enfin les accès, mais il cauſe des obſtructions preſque indomptables dans les viſcères du bas-ventre, des ſchirres du foye & de la ratte dont la grandeur eſt ſouvent monſtreuſe, & que ſuit frequemment l'hidropiſie; des ulcères cacoëthes aux jambes, à peine curables. J'ai ſouvent remarqué ces mauvais effets de l'abus du Kina dans les hommes ci-deſſus qui vivent près des étangs. Sydenham déſaprouve auſſi l'uſaſage trop fréquent du Kina, parce qu'il avoit vû pluſieurs fois des obſtructions du bas-ventre en être les ſuites.

Il arrive ſouvent que les Fiévres intermittentes s'invétérent (1) & que la matiere fébrile s'épaiſſit à tel point dans la ſuite qu'il ſurvient des obſtructions dans les tuyaux ſécrétoires du ventricule, des inteſtins, du foye, du pancreas,

[1] Ou parce que la diéte n'a pas été obſervée, ou parce que ces Fiévres ont été abandonnées à elles-mêmes, ſans qu'on ait rien fait pour les guérir; ou enfin parce qu'on a négligé la ſaignée, une purgation ſuffiſante, ou qu'on a commis quelqu'autre faute.

& des d'autres viſcères de l'abdomen. Après il s'excite des douleurs dans les articles, occaſionnées par les particules trop épaiſſes & mal élaborées de la lymphe. Dans ce cas il faut en venir à la purgation, qu'on répétéra même ſelon le beſoin, pour délivrer les premieres voyes & le ſang des ſucs trop viſqueux. Enſuite on preſcrira les fébrifuges mêlés avec les inciſifs, & les apéritifs. Ainſi on ajoûtera quelquefois au Kina en poudre, le ſel ammoniac, celui d'abſinthe, celui de tamariſc, celui de chardon-benit; ou bien l'iris de florence, ou le ſafran de mars apéritif; ou bien encore on joindra au Kina pulveriſé les purgatifs inciſifs, comme l'agaric, le jalap, la ſcammonée, afin que la matiere fébrile ſoit plus fortement diſſoute, & en même tems évacuée. On préparera donc une décoction fébrifuge de la maniere ſuivante.

PREN. *du Kina en poudre* ℥ iv. *rhubarbe concaſſée* ℥ j ſ. *agaric coupé* ℥ ij. *racine d'iris de florence groſſierement pulveriſée* ℥ ij ſ. *ſel ammon. ſel d'abſinthe, & de tamariſc de chaq.* ℥ j. *fleurs de camomille une demi-poign. ſummités de chamedris & de centaurée mineure de chaq. une pinc. racine de gentiane* ℥ iij. *fait. bouillir*

le tout ensemble dans quatre livres d'eau de fontaine pendant demi-heure ; ensuite laissez infus. pour l'usage.

On prendra durant l'intermission quatre onces de cette décoction une ou deux fois chaque jour, & l'on continuera pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'on voit cesser les accès. Dans la suite on prendra encore cette décoction l'espace de quelques jours à la dose de trois onces, seulement une fois le jour, une heure avant le repas, qui doit être médiocre, crainte que la Fiévre ne se réveille. Pour dissiper les Fievres intermittentes accompagnées d'obstructions dans les viscères abdominaux, on prépare aussi des opiates apéritives & purgatives. Par exemple :

PREN. *safran de mars apéritif préparé à la rosée de mai* ʒ iij. *Kina en poudre* ʒ ij ß. *fleurs de camomille pulverisées* ʒ ij. *rhubarbe choisie en poudre* ʒ j. *trochisques d'agaric* ʒ j ß. *sel ammoniac* ʒ j. *sel de tamarisc & d'absinthe de chaq.* ℈ ij. *racines de jalap de scammonée en poudre de chaq.* ʒ j. *avec s. q. de sirop de fleurs de pécher : f. une opiate pour dix doses.*

Le malade prendra une dose de cette opiate le matin à jeun, une heure après, un bouillon altéré avec la chicorée, &

ainſi de ſuite pendant dix jours.

Mais les fébrifuges ne réuſſiſſent jamais heureuſement, ſi l'on ne fait précéder des ſaignées ſuffiſantes, une purgation pouſſée aſſez loin ; ſi l'on n'obſerve, & pendant long-tems, une diéte convenable. La negligence de toutes ces choſes produit des maux infinis.

Ce que nous avons dit touchant l'adminiſtration des fébrifuges propres à combattre les Fiévres d'accès, nous dévoile le caractère particulier de la matiere de ces Fiévres, puiſqu'il ne ſont pas, à beaucoup près, ſi utiles ou même point du-tout, lorſqu'il s'agit de guérir des Fiévres continues. Or ces médicamens qui combattent ſi efficacement les Fiévres d'accès, ſont tous des inciſifs & des atténuans, fort oppoſés aux ſucs aſcecens des premieres voyes. Il reſulte donc en général que la matiere des Fiévres intermittentes eſt plus épaiſſe, & tournant ſouvent à l'aigre ; celle des Fiévres continues plus fluxible, & plus frequemment bileſcente ; d'ailleurs la Fiévre dans les premieres ne s'étend pas au de-là de l'accès, ce qui ſemble indiquer que la matiere qui ſéjourne dans ſon foyer, ne paſſe pas toute entiere dans le ſang,

mais

mais ſeulement une portion devenue plus fluide, tandis que la plus épaiſſe demeure comme immobile dans ſon foyer, juſqu'à ce que le tems d'une intermiſſion s'étant écoulé, une autre portion acquiere de la fluidité & ſe mele au ſang, pour exciter un nouvel accès, & ainſi de ſuite.

On explique par-là, pourquoi, lorſqu'il eſt ſurvenu des obſtructions dans les couloirs où nous avons placé le foyer des Fiévres intermittentes, ces Fiévres ſe perpétuent opiniâtrement? C'eſt parce qu'il demeure toujours une matiere épaiſſe dans le foyer, qui s'y prépare continuellement pour produire des nouveaux accès. On explique encore, pourquoi une Fiévre continue ſe change en intermittente? Cela arrive, lorſque le ſang s'étant délivré de la matiere fébrile, cette matiere devenue plus épaiſſe eſt ramenée dans les couloirs qui ſont le foyer des Fiévres d'accès. Au contraire l'intermittente ſe change en continue, quand la matiere rendue plus fluxible & plus abondante coule plus ou moins, mais ſans interruption, dans la maſſe du ſang.

Lorſque les Fiévres putrides ont des rédoublemens, ce qui arrive ſouvent,

il faut admettre un foyer dans les premieres voyes, comme dans les intermittentes, & concevoir qu'il y a toujours dans le ſang une matiere fébrile fournie continuellement par les premieres voyes, tandis, que dans un tems donné, il s'en prepare une autre dans le foyer qui paſſe auſſi dans la ſang; d'où le redoublement. Quand les exacerbations commencent par un froid manifeſte ou violent, cela vient de ce que la derniere matiere fébrile dont nous avons parlé, eſt auſſi épaiſſe que celle des intermittentes. On doit alors pour arrêter ces exacerbations employer le Kina preſque de la même maniere que s'il s'agiſſoit de guérir des Fiévres d'accès. Mais ſi les exacerbations des Fiévres continues, ou les accès des intermittentes commencent ſans froid ſenſible, le Kina n'eſt d'aucun ſecours; au contraire il eſt ordinairement nuiſible, & échauffe le malade. La raiſon en eſt que la matiere fébrile eſt dans ce cas peu viſqueuſe, & fort acre, comme nons l'avons enſeigné au Chap. cinquieme. Or le Kina augmente certainement ſon activité, ce qui rend la chaleur de la Fiévre plus grande, & plus incommode. Ainſi l'ex-

périence démontre qu'il faut s'abſtenir du Kina en pareilles circonſtances. On traitera alors le malade par des cathartiques délayans, tels que ceux qu'on preſcrit en pluſieurs verrées, ou ſous forme d'apozèmes, auſquelles on joint quelquefois le Kina, ou un autre fébrifuge doux ; on peut auſſi employer des apozèmes délayans & fébrifuges, ou une infuſion de Kina dans l'eau de fontaine.

CHAPITRE XIII.

De la Fiévre Quotidienne Intermittente.

QUELQUES-UNS nient l'exiſtence de cette Fiévre, comme Fernel, Plater, & autres. Lorſque l'accès revient chaque jour, ils diſent que c'eſt une double tierce, ou une triple quarte ; Fièvres qui ont été définies au Chap. ſecond. Cependant quoiqu'il arrive le plus ſouvent que les Fiévres qui ne donnent aucun jour de relâche ſoient des doubles tierces, il eſt pourtant certain qu'on conteſte mal à propos l'exiſtence de la Fiévre quotidienne legitime, puiſque j'ai obſervé, plus d'une fois, dans quelques malades, que la Fievre reve-

noit tous les jours, presque à la même heure. On ne pouvoit pas la regarder comme double tierce, attendu que la diversité des heures de l'accès n'étoit pas telle qu'on pût dire que l'accès du premier jour répondoit à celui du troisieme, & celui du second à celui du quatrieme, & ainsi de suite. Il y a donc réelement une quotidienne intermittente, quoiqu'elle soit la moins fréquente des Fiévres d'accès.

Dans la quotidienne l'intermission est courte & quelquefois même à peine sensible. Le froid de l'accès n'est pas véhément; on l'observe toûjours au premier dégré, ou au second, mais plus rarement. (1) Le vomissement, s'il en survient quelqu'un, est pituiteux; quelques-uns tombent en défaillance au commencement de l'accès; le poulx au moins est dereglé, & plus inégal que dans les autres espéces d'intermittentes; il est en même tems, tardif, petit, & débile. Du reste le malade ressent à peine quelque soif; la chaleur répond au froid fébrile; elle n'est ni violente, ni acre, mais douce & humide; le poulx n'est ni fort plein, ni extrêmement fréquent; dans le progrès

[1] Voy. sur cela le Chap. cinquieme.

de l'accès, la chaleur devient cependant un peu acre & mordante, & le plus souvent inégal, c'est-à-dire, tantôt plus & tantôt moins forte; l'accès est, pour l'ordinaire, de dix-huit heures, & finit par une petite sueur. En outre dans cette Fiévre le corps devient lourd & pésant; le ventricule souffre; on rejette par le vomissement une matiere pituiteuse; il y a de cours de ventre séreux; beaucoup de penchant au sommeil; la soif est presque nulle; la maladie dure & résiste assez long-tems aux remèdes.

La cause de cette Fiévre est une matiere (1) qui a peu de viscosité & d'acrimonie dans un sujet dont la constitution du sang est foible, c'est-à-dire, trop dépourvûe de particules actives, & dont les vaisseaux manquent de vigueur & d'action.

La matiere fébrile n'ayant donc que peu d'épaississement, il ne lui faut pas beaucoup de tems pour se rassembler dans son foyer, s'y dissoudre, & passer dans le sang; d'où il suit que l'intermission doit être courte, & la Fiévre re-

[1] Cette matiere a son siége dans le foyer déterminé au Chap. de Fiévres intermittentes en général.

tourner tous les jours. 2°. Le ſang n'eſt guères épaiſſi par la matiere fébrile; le froid ne ſe trouvera donc qu'au premier, ou tout au plus au ſecond dégré. Cependant durant le froid la défaillance ſurvient à certains malades. Cela doit moins être imputé à l'épaiſſiſſement que la matiere morbifique communique au ſang, qu'aux cardialgies qui arrivent, ou à la conſtitution du ſang même qui, comme nous l'avons dit, a ordinairement peu d'activité dans cette Fiévre; (1) de-là vient que par l'effet de cette matiere légèrement épaiſſiſſante, le mouvement du cœur, déjà peu vigoureux par lui-même, tombe facilement dans la langueur; ſoit que cela dépende de la petite réſiſtance que lui offre le ſang un peu épaiſſi, ou de la lenteur du fluide nerveux. On déduit auſſi de-là, la débilité, la lenteur, & l'inégalité du poulx dans le froid fébrile. 3°. Comme la matiere morbifique a peu d'acrimonie, le ſang n'eſt pas beaucoup agité, d'autant mieux que ſon mouvement inteſtin eſt foible d'avance & ſes vaiſſeaux peu vigoureux; d'où il ſuit que la cha-

[1] Les Anciens ont appellé cette conſtitution du ſang *Pituiteuſe*.

leur ne ſera pas véhémente, ni le poulx fort, prompt, & plein. 4°. Le ſang n'ayant pas beaucoup d'agitation, la chaleur ne ſera pas à un dégré ſupérieur; les vapeurs qui s'exhalent de la peau, ne ſeront ni extrêmement atténuées, ni promptement diſſipées, ainſi la peau ne ſera pas ſéche & aride. Au contraire ces exhalaiſons l'humecteront un peu; en conſéquence la chaleur paroîtra humide à celui qui touchera le malade, & l'on ne s'appercevra de quelque acrimonie, que lorſque la Fiévre ſera parvenue à ſa plus grande vigueur; car alors l'augmentation de la chaleur ayant diſſippé l'humidité, il s'échappera du ſang quelques vapeurs acres & tenues qui feront impreſſion ſur la peau. 5°. Comme le ſang n'a pas été violemment agité, la ſueur à la fin de l'accès ne ſera pas copieuſe. 6°. Quoique la matiere fébrile n'ait que peu de viſcoſité, comme le ſang & ſes vaiſſeaux n'ont guères d'activité, elle ne ſera atténuée que lentement, c'eſt pourquoi les accès devront être longs. 7°. Les forces des vaiſſeaux ſanguins étant débiles, & n'y ayant que peu de parties actives dans le ſang, non-ſeulement ce fluide paſſera avec pei-

ne à travers les fibres charnues, mais ces fibres elles-mêmes auront peu de tension & d'élasticité ; de-là naissent le défaut de vigueur dans les muscles, la langueur dans toutes les actions, & la pésanteur universelle du corps. 8°. Et comme, à cause de la constitution pituiteuse du sang, les tuyaux sécrétoires de l'estomac & des intestins régorgent d'une matiere épaisse & séreuse, les déjections seront fluides, le ventre trop libre & pituiteux, c'est-à-dire, qu'il rejettera fréquemment des matieres muqueuses. 9°. La disete des parties actives dans le sang fait que le fluide nerveux se sépare en petite quantité, ou bien il sera épais & séreux, peu propre à donner une tension suffisante à la substance du cerveau, & aux nerfs des sens externes ; de-là la pente au sommeil. 10°. Comme le sang est séreux, les nerfs peu tendus, à cause de l'état du cerveau, & de l'inertie du fluide nerveux, la bouche & les parties voisines point desséchées, & leurs fibriles nerveuses dans une tension fort légère ; il suit que pendant l'accès il ne s'excitera point cette sensation vive & incommode qui détermine la soif. 11°. Les sucs diges-

tifs ayant peu d'activité, les digestions seront difficilement rectifiées ; elles produiront opiniâtrement un chile épais & grossier. En outre comme le mouvement du sang est foible quoique la matiere fébrile ait été atténuée pendant l'accès, il restera ordinairement dans ce fluide des particules épaisses, qui conservent un caractère de crudité, & qui, se portant aux tuyaux sécrétoires de l'estomac & des intestins continuellement, y perpétuent la matiere fébrile. Tout cela fait que cette Fiévre est assez opiniâtre, & qu'elle résiste long-tems aux remèdes.

Les causes éloignées ou antécédentes sont, un tempérament pituiteux, une vie oisive & livrée au sommeil ; le sommeil après le répas ; des alimens peu savoureux, & de difficile digestion ; d'autres alimens froids & humides pris en grande quantité ; l'excès dans le boire, ou dans le manger ; l'usage des remèdes rafraîchissans ; une ancienne foiblesse d'estomac manifestée par le dégoût, des rots, & de crudités habituelles ; la vieillesse, à cause de l'inertie des organes, de la digestion ; l'âge puerile, à cause de la voracité des enfans, &

de l'impuissance où se trouve leur estomac de digérer une si grande quantité d'alimens ; le sexe féminin ; l'hiver ; un air nebuleux ; l'abondance d'une salive insipide dans la bouche. On voit facilement sans doute, comment pourront naître de tout cela, la constitution du sang & la matiere fébrile qui causent la Fiévre quotidienne.

Cette Fiévre se reconnoît aisément à son type, & par ses symptômes. Cependant le Medecin doit être sur ses gardes avant de prononcer sur sa nature, car la Fiévre quotidienne légitime telle que nous venons de la décrire, ne s'observe pas fréquemment, & celles qui arrivent tous les jours, sont le plus souvent de doubles tierces, & quelquefois, mais plus rarement des triples quartes. C'est pourquoi il faut remarquer avec soin chaque jour l'heure de l'accès, afin de découvrir le vrai type de la Fiévre. Voy. sur les types le Chap. second.

Les causes éloignées sont assez connues par l'exposition que nous en avons fait, & elles n'ont pas besoin d'autres signes.

Outre la quotidienne vraye dont j'ai parlé, il y en a de fausses ou bâtardes,

dans lesquelles se trouvent quelques symptômes de la premiere, tandis que les autres manquent, & qu'il s'en rencontre certains d'etrangers à la vraye quotidienne, comme lorsqu'il y a soif; lorsque la salure est jointe au caractère pituiteux de la matiere fébrile, ou bien quand le troisiéme dégré du froid fébrile (*Rigor*) se complique avec l'acidité de la matiere, ce qui fait que le sang contracte tout-à-coup beaucoup d'épaississement

La quotidienne vraye ne ménace pas d'un péril prochain bien considérable. En effet on n'a que peu à craindre de sa part des inflammations des viscères; parce que le sang n'est guères actif, & les vaisseaux peu tendus & vigoureux. Cependant elle devient chagrinante & difficile à guérir, attendu que la constitution du sang qui la fomente, laquelle paroît cachétique, ne se corrige pas facilement, non plus que la foiblesse des digestions, qui a déjà subsisté un tems considérable avant que la Fiévre se déclarât, d'autant mieux que la briéveté des intermissions (1) ne donne pas un

[1] Car elles ne sont que d'environ six heures, quelquefois moins longues encore, & d'autre-

tems suffisant pour éprouver l'efficacité des remèdes ; de là vient que cette Fiévre dure souvent pendant quarante jours, trois mois, & plus encore. On voit fréquemment survenir la cachexie, l'hidropisie ou le carus. Considerée sous ce point de vûë elle devient une maladie dangereuse.

A l'égard de sa curation pour ne pas répéter ce que nous avons déja dit sur le traitement des Fiévres intermittentes, je remarquerai seulement, 1°. Que la saignée n'est pas beaucoup indiquée dans cette Fiévre, & qu'une seule, faite pendant le chaud du premier accès ou du second, si le Medecin a été appellé assez-tôt, suffit souvent. 2°. Que la purgation est fort indiquée, & que par conséquent il faut y recourir au plûtôt pendant l'intermission, & au commencement, attendu sa courte durée. Ainsi si la matiere est en turgescense dans l'estomac, on doit presque toujours procurer le vomissement, au moyen du tartre stibié, ou, ce qui est mieux dans ce cas, l'hipecacuana. Cette racine, outre qu'elle éva-

fois même tellement courtes qu'on peut à peine les distinguer. Les Medecins peu attentifs prennent alors la Fiévre pour une Continue.

cue fort bien la pituite, elle fortifie les tuyaux sécrétoires de l'estomac, & incise mieux la matiere pituiteuse qui séjourne dans ce viscère; d'ailleurs elle la rectifie & la corrige, comme l'expérience nous l'apprend. Lorsqu'on a ainsi vuidé le malade par le vomissement, on le purge avec un cathartique (1) sous forme de potion préparée avec la rhubarbe, le tartre soluble, le sel d'absinthe, ou celui de tamarisc, la rapure du bois de santal citrin, la manne, ou le sirop de fleurs de pécher, ou le sirop rosat solutif, & semblables: la potion ne doit être qu'en un verre. On réiterera la purgation à la seconde & même à la troisieme intermission.

PREN. *du sen. mond.* ʒ ij. *rhubarbe choisie & concassée* ʒ ij. *tartre soluble* ʒ j. *faites infus. dans s. q. d'eau de font. que vous réduirez à* ℥ vj. *dans la colature, dissolv. man. de calab.* ℥ ij. *f. une pot. à prendre à une heure convenable.*

Ou bien, si la constitution du sang tourne vers la cachexie, ou qu'on soup-

[1] Qu'on donnera toujours au commencement de l'intermission, & quelquefois aussi sur la fin de l'accès, quand l'intermission est très-courte.

çonne de la foibleſſe dans l'eſtomac.

PREN. *ſen. mondé* ʒ j ſ. *ou* ʒ ij. *rhubarbe choiſie & concaſſée, rapure de bois de ſantal citrin de chaq.* ʒ j. *ſel végétal* ℈ ij. *fait. infuſ. dans ſ. q. d'eau de font. & dans la colature réduite à* ℥ vj. *diſſolv. man. de calab.* ℥ j ſ. *coulez de nouveaux, & délayez ſirop de fleurs de pécher* ℥ j. *fait. une pot.*

Ou, ſi la conſtitution du ſang eſt manifeſtement cachétique, & que la ſenſibilité de l'eſtomac paroiſſe émouſſée, & ce viſcère chargé de matieres pituiteuſes.

PREN. *ſen. mondé* ʒ ij. *rhubarbe choiſie & concaſſée, rapure de bois de ſantal citrin de chaq.* ʒ j. *ſel d'abſinthe ou ſel de tamariſc* ℈ j. *ſummités de chamedris une pincée: fait. infuſ. dans ſ. q. d'eau de font. & dans la colature réduite à* ℥ vj. *diſſolv. man. de calab.* ℥ j ſ. *délayez ſirop roſat ſolutif* ℥ j. *ou pareille quantité d'une infuſion nouvelle de roſes pâles: f. une pot.*

Lorſque la Fiévre ſe rend obſtinée, que le malade a des viſcères vigoureux, & qu'il panche vers la cachexie, l'agaric, le mecoacam, le turbith ſont fort efficaces, de même que l'électuaire de diacarthame, de carioſthin, de diaphœnic, l'électuaire des indes, l'extrait panchimagogue, les pilules d'agaric,

celles d'hiere avec l'agaric, les trochisques alhandal, & même le Kermes minéral. Ces différens purgatifs seront choisis selon la prudence du Medecin, & donnés à une dose convenable. 3°. Le malade étant suffisamment purgé, on passera aux fébrifuges. Comme l'intermission est courte, il faut se borner à faire prendre du Kina deux fois seulement, mais à plus grande dose à chacune, afin de compenser les choses, ainsi la dose du Kina en poudre sera alors d'une dragme & demie ou de deux dragmes, on se trouvera même fort bien d'ajoûter à la premiere prise tantôt demi-dragme de rhubarbe pulverisée, tantôt dix grains de sel ammoniac, ou huit grains de sel d'absinthe, ou de tamarisc, ou bien encore quatre ou six grains de sel de tartre. Si la maladie ne céde pas aux fébrifuges ci-dessus, on prescrira l'opiate suivante, comme un excellent remède.

PREN. *conserve d'énula campana & fleurs de romarin de chaq.* ℥ iv. *sel ammoniac & d'absinthe de chaq.* ʒ j ß. *cloportes préparées* ʒ ij. *Kina en poudre* ℥ iij. *cassia lignea, racines d'iris de florence, & agaric en trochisques de chaq.* ℈ iv. *fleurs de camomille en poudre* ʒ ij. *avec s. q. de sirop d'ab-*

ſinthe : fait. une opiate pour l'uſage, dont la doſe ſera deux dragmes à prendre dans l'intermiſſion pendant pluſieurs jours.

Sur le reſte conſultez la cure générale des Fievres intermittentes.

CHAPITRE XIV.

De la Fiévre Tierce Intermittente.

ON obſerve fréquemment cette Fiévre parmi les intermittentes, & on la diſtingue en vraye, ou légitime, en bâtarde, & en prolongée. Quand elle eſt légitime, l'accès commence par le troiſieme dégré du froid fébrile, accompagné ſouvent d'un ſentiment de piqueure dans les différentes parties du corps. Sur la fin du froid il ſurvient ſouvent un vomiſſement bilieux ; au commencement de l'accès le poulx eſt petit & contraint ; le froid ceſſe tout-à-coup, & le poulx devient bientôt fréquent & fort, ſans grande inégalité ; une chaleur acre & brûlante, ſemblable à celle de la Fiévre ardente, ſuccéde ; le malade qui la ſupporte impatiemment, s'empreſſe de ſe découvrir ; les ſueurs arrivent promptement durant le chaud, & une ſueur co-

pieuſe termine enfin l'accès. En outre il y a de grandes douleurs de tête pendant le chaud de la tierce légitime ; le délire eſt ſouvent de la partie ; la reſpiration devient grande & difficile ; la ſoif tourmente le malade, comme dans le froid ; l'urine eſt ſouvent enflammée ou jaune ; il ſurvient quelque fois un vomiſſement bilieux, mais plus rarement que ſur la fin du froid ; le ventre s'ouvre & les déjections ſont bilieuſes. Dans pluſieurs l'ictere ſe déclare après le premier ou le ſecond accès. Les veilles, l'amertume & la ſéchereſſe de la bouche ſont auſſi des ſymptômes fréquens de cette Fiévre. L'accès de la tierce légitime ne s'étend pas au-delà de douze heures ; quelquefois il ſe termine dans neuf, ſept heures, ou même plûtôt. La Fievre ceſſe ordinairement tout-à-fait après ſept periodes, & par fois dès le troiſieme, ou à un autre avant le ſeptieme : on voit donc que la tierce légitime n'eſt pas une maladie longue, & qu'elle tient de la nature des maladies aigues, puiſqu'elle eſt accompagnée de ſymptômes violens, & qu'elle a coûtume de ſe terminer le quatorzieme jour, ou même plûtôt. Quand l'accès s'étend au-delà de douze heures,

la Fiévre s'appelle alors tierce prolongée, dont les accès durent vingt-quatre heures & davantage.

Les Fiévres tierces arrivent fréquemment pendant l'Eté, & dans les païs chauds; dans la jeunesse ; elles attaquent plûtôt ceux qui sont du tempérament bilieux, & qui menent une vie active, que ceux d'un tempérament pituiteux, & livrés à la paresse & au repos; de même que les personnes qui supportent des longues veilles, ou qui souffrent la faim.

Les accès de la tierce bâtarde commencent pour l'ordinaire, par des frissons, plus rarement par le troisieme dégré du froid fébrile ; la chaleur qui succéde, n'est pas aussi véhémente que dans la tierce légitime, & elle ne se répand pas subitement par tout le corps. L'accès ne se termine pas par une sueur copieuse, mais par des vapeurs humides, ou par une moiteur. L'urine pendant le chaud n'est pas si enflammée, le poulx est dur. Les accès ont coûtume d'être plus longs que dans la Fiévre tierce légitime, & la maladie aussi. La tierce bâtarde, quoiqu'elle attaque principalement les jeunes gens, ce n'est pourtant pas ceux d'un tempérament bilieux, mais ceux qui usent d'un régime peu reglé,

La cauſe de la tierce légitime eſt une matiere morbifique fort épaiſſe & ſéjournant dans ſon foyer, laquelle renferme abondamment des particules dures & extrêmement actives, tenant de la nature d'une matiere bilieuſe viſqueuſe, & acre à un dégré conſidérable, accompagné d'une conſtitution de ſang épais par ſéchereſſe, & quelque peu acrimonieux, d'ailleurs actif, & circulant dans des vaiſſeaux vigoureux.

Ainſi, 1°. Quand une matiere fébrile pareille paſſe des premieres voyes dans le ſang, elle l'épaiſſit ſubitement, & beaucoup, d'autant mieux que le ſang eſt déjà par lui-même ſec & épais; cela fait qu'il oppoſe une grande réſiſtance au cœur. Le poulx ſera donc alors petit & contraint, ou déprimé. Et comme un tel épaiſſiſſement diminue beaucoup le mouvement inteſtin du ſang, un froid conſidérable s'empare du corps. Mais d'un autre côté les contractions du cœur, qui ſont vigoureuſes, agiſſent avec force ſur le ſang, & le pouſſent ſous la forme des filets déliés, dans les courbures & les inflexions ſans nombre des petites artères; de là naît le froid fébrile au troiſieme dégré, ainſi que

nous l'avons expliqué dans le Chapitre cinquieme. Les mêmes impulsions du sang, qui va heurter fortement contre les courbures des petits vaisseaux, doivent causer de la distension dans ces courbures; de-là vient le sentiment de piqueure, répandu dans les différentes parties du corps, que le malade éprouve en pareil cas.

2°. La matiere fébrile, devenue en même tems plus fluxible dans son foyer, se dégorge continuellement dans la cavité du ventricule; & comme elle n'est pas chassée à proportion dans les intestins, à cause de sa viscosité, une portion s'en accumule dans l'estomac, ou elle se corrompt facilement par le séjour, abondant en particules acres & actives, qui se dégagent aisément des autres en fort peu de tems. Devenues libres par leur développement, elles suscitent des grandes irritations dans la membrane nerveuse de l'estomac; d'où suivent le vomissement & ses avancoureurs, c'est-à-dire, les cardialgies, les nausées, & quelquefois la défaillance. La matiere morbifique est donc expulsée par le vomissement (& cela sur la fin du froid, parce qu'elle s'est alors suffisamment accu-

mulée) sous la forme d'une matiere épaisse jaune, ou verdâtre, ordinairement amère; quelquefois l'acidité, jointe à l'amertume, y domine, & d'autrefois le malade sent indistinctement, & en même tems, l'une & l'autre. Ces matieres reçoivent communement le nom de bile, à cause de leur ressemblance avec cette humeur, quoiqu'elles ne viennent jamais du foye, ou de la vésicule du fiel, & que la bile, soit cistique, soit hépatique, n'ait jamais été trouvée acide au goût par aucun Auteur digne de foi.

3°. Les circulations répetées du sang, quoique difficiles & laborieuses pendant le froid, jointes à la tension, & aux sécousses fortes & irrégulieres des fibres nerveuses, & des autres fibres contractilles, dévelopent promptement les particules dures & actives, dont la matiere fébrile est abondamment fournie; elles se dégagent de la portion visqueuse qui a déja été un peu dissoute, & causent rapidement dans le sang une agitation & une raréfaction considérables. Le poulx, qui étoit foible & contraint, devient tout-à-coup prompt, fort, & même égal; parce que la portion acre de la matiere mor-

bifique, agiſſant avec force, diſſipe partout l'épaiſſiſſement du ſang; & c'eſt alors que la chaleur fébrile commence. Mais comme cette portion acre, une fois développée, agite & raréfie violemment le ſang, & que du reſte les vaiſſeaux ſanguins ſont vigoureux, il ſuccéde un poulx ample & fort (1) avec une chaleur acre & brûlante, & ce qui s'enſuit, une grande douleur de tête, l'inſomnie, quelquefois le délire, la ſéchéreſſe de la bouche, la ſoif, une reſpiration grande & difficile, une urine enflammée ou jaune, comme nous l'avons expliqué en traitant de la Fiévre ardente. Pendant cette agitation, quelque portion de la matiere morbifique, reſtée dans le ventricule, s'y diſſout, & ſon acrimonie augmente; d'autre part les tuniques de l'eſtomac s'échauffent, elles ſont plus tendues qu'à l'ordinaire, & partent d'un ſentiment plus exquis. L'irritation que la tunique nerveuſe ſouffre, eſt portée ſi loin qu'il s'excite pendant le chaud fébrile un vomiſſement de matiere bilieuſe, familiere à cette eſpéce de Fiévre. Ce vomiſſement n'a pourtant pas

[1] Cela conſtitue l'augment & l'état du chaud fébrile.

lieu, à moins qu'il ne ſoit demeuré dans l'eſtomac après le froid la portion la plus épaiſſe de la matiere morbifique. Cette même matiere qui ſéjourne dans l'eſtomac, & en partie dans les inteſtins, ſort quelquefois par l'anus dans la vigueur du chaud, par des raiſons ſemblables. La bouche eſt amère, ſoit que la matiere bilieuſe ſéparée du ſang ſe mêle à la ſalive, ſoit qu'elle envoye des vapeurs de l'eſtomac par l'œſophage.

4°. Comme les particules acres de la même matiere diſſolvent beaucoup le ſang durant l'orgaſme fébrile, il ſe ſépare une grande quantité d'une séroſité tenue & lixivielle. Les pores de la peau & de ſes tuyaux ſécrétoires s'ouvrent en même tems conſidérablement par l'agitation du ſang & l'impétuoſité de ſon mouvement progreſſif; de-là la ſueur, qui, devenant copieuſe ſur la fin, termine l'accès, après que la matiere fébrile fortement atténuée s'eſt diſſipée par la peau, avec cette ſéroſité lixivielle dont nous avons parlé, ſous forme de ſueur.

5°. L'ictere qui ſurvient quelquefois après le premier ou le ſecond accès, doit moins être attribuée, comme quelques-uns le prétendent, à la bile deſ-

séchée par la chaleur febrile, & devenue plus épaisse, qu'on suppose obstruer le couloir du foye, & s'opposer à la filtration du reste de cette humeur, dont le sang demeure chargé, qu'à l'abondance des matieres bilieuses que j'ai dit s'engendrer dans l'estomac, & qui infectent ensuite la masse du sang, lorsqu'elles y passent pour produire l'accès. Cette matiere bilieuse est à la vérité corrigée, & atténuée pendant l'agitation fébrile : une partie même se dissipe par les sueurs, en sorte que le sang coule ensuite librement par tous les vaisseaux capillaires, & que l'accès prend fin, mais pendant l'intermission il demeure quelquefois beaucoup de cette matiere dans la masse des humeurs, laquelle teint en jaune la sérosité, ce qui produit l'ictere. En outre, ce qui prouve la fausseté de la premiere opinion, c'est que la bile n'est pas formellement dans le sang, comme nous l'avons fait voir dans la Phisiologie, & qu'on affirme d'ailleurs gratuitement que le foye est obstrué après le premier ou le second accès, puisqu'on ne peut pas s'assurer par le tact de cette obstruction, au-moins en aussi peu de tems. L'ictere qui

qui arrive tout d'abord après la morſure de la vipère, ou une violente paſſion de l'ame, prouve-t'elle à votre avis que le foye ait été obſtrué ſi promptement, & que la bile ſurabondante reflue dans le ſang. De plus la Fiévre ardente, où il ſe diſſipe beaucoup de ſéroſité, n'eſt point accompagnée de l'obſtruction du foye, & l'ictere n'eſt pas un ſymptôme auſſi familier à cette Fiévre qu'à la tierce intermittente.

6°. La matiere fébrile étant fort active, & les vaiſſeaux ſanguins robuſtes, comme ils le ſont dans les jeunes gens, elle s'atténue & ſe diſſipe promptement, ainſi l'accès ne dure pas long-tems, ſa violence ne le permet pas; il ne s'étend pas au-delà de douze heures, & quelquefois il ſe termine dans ſept ou huit. Pour la même raiſon la maladie entiere finit bientôt, & jamais elle ne devient cronique, comme les autres eſpéces d'intermittentes, à qui cela arrive ſouvent. Car, quoique la matiere de la tierce légitime ſoit épaiſſe, elle porte en ſoi des particules douées d'une acrimonie diſſolvante; de-là vient que les organes ſécrétoires, qui ſervent à la digeſtion, ne ſont pas farcis d'un ſuc gluant

d'une viſcoſité opiniâtre, mais d'une matiere morbifique qui peut aiſément recouvrer une fluxibilité entiere, en ſorte qu'en fort peu de tems les couloirs s'en délivrent entierement, & que la maladie ceſſe. Quand les accès durent au-delà de douze heures, la Fiévre s'appelle alors tierce prolongée. Cet effet a lieu, ou parce que la matiere fébrile eſt abondante, ou parce qu'elle eſt plus épaiſſe que dans la tierce légitime, ou enfin parce que la Fiévre attaque un corps peu robuſte. Toutes les fois que la tierce a plus de ſept accès, qu'elle dure long-tems, & réſiſte aux remèdes, elle eſt toujours bâtarde; la matiere qui l'engendre, eſt certainement moins abondante en parties actives, & elle ne ſe trouve pas dans un ſujet bilieux, ou robuſte, comme la vraie tierce. Il réſulte de-là que la matiere de la tierce bâtarde eſt moins méable, que les couloirs de la digeſtion ne s'en débarraſſent pas promptement & en entier, & qu'enfin la maladie doit durer long-tems.

Les cauſes éloignées de la tierce légitime ſont les mêmes que celles des intermittentes en général, rapportées au Chap. douzieme, mais agiſſant dans un

ſujet jeune & bilieux, principalement dans un climat chaud & pendant l'Eté, dans des perſonnes livrées à de grands travaux, qui ont ſouffert la faim, ou qui ont été échauffées par la veille, le vin, les liqueurs ardentes, ou les aromats. Il s'engendre par l'action de toutes ces cauſes une matiere fébrile bilieuſe, telle que nous l'avons déſignée ci-deſſus, avec une conſtitution de ſang ſec, acre, actif, facile à émouvoir, conditions requiſes, comme il paroît par ce qui précéde, pour produire la tierce légitime, de même que la tierce prolongée.

La tierce bâtarde a auſſi pour cauſes éloignées les cauſes générales des Fiévres intermittentes, mais qui n'agiſſent pas dans des corps pareils à ceux dont nous avons parlé, ni dans les circonſtances qui ont été expoſées.

La tierce légitime, prolongée, & bâtarde ont le même type, car elles reviennent toutes alternativement de deux jours l'un, à une heure déterminée. Les ſignes de toutes ces Fiévres ont été donnés dans leur deſcription, ainſi on doit par eux les connoître, & les diſtinguer de toute autre.

Généralement parlant, la tierce légitime eſt moins dangereuſe que les autres intermittentes, & elle entraîne moins d'ennui dans ſon traitement. Car, outre que pendant le froid le malade peut périr de la ſincope, ſoit à cauſe d'une cardialgie violente, ſoit parce que la grande quantité de la matiere fébrile épaiſſit le ſang outre meſure (ce qui donne lieu au quatrieme dégré du froid fébrile,) il ſuccéde quelquefois une raréfaction ſi grande, que le cerveau, le poumon, ou un autre viſcère, s'enflamment; d'où la mort du malade qui périt, ou dans l'aſſoupiſſement, ou dans la ſuffocation, ou par la ſincope, ou des ſuites d'une inflammation ſuppurée de quelque viſcère.

La tierce prolongée eſt plus dangereuſe que la précédente, toutes choſes égales, attendu la longueur des accès, & la briéveté des intermiſſions.

La bâtarde eſt plus ou moins périlleuſe ſelon la nature des ſymptômes qui l'accompagnent, & les autres circonſtances communes aux Fiévres intermittentes; elle réſiſte plus à la guériſon que la tierce légitime, & la cure en eſt plus ennuyeuſe.

Outre ce que nous avons dit dans le traitement général des Fiévres d'accès, il faut faire les remarques suivantes.

1°. Pendant le froid de la tierce légitime le malade doit s'abstenir de la boisson, quoiqu'il ait soif, autrement le froid en deviendra plus violent & plus long; la chaleur qui doit le suivre très-véhémente, & accompagnée d'un grand danger. Cependant lorsque la soif est tout-à-fait insupportable, les malades boiront tant soit peu d'eau chaude ou tiéde, ou bien ils se contenteront de la rouler seulement dans la bouche. Mais durant le chaud ils auront toute liberté de boire abondamment, de la même maniere, & en usant des mêmes boissons que celles qui ont été prescrites dans la Fiévre ardente, car il faut rédouter ici une trop grande raréfaction.

2°. La saignée ne doit pas être omise durant le chaud, soit qu'on la fasse du bras ou du pied, selon les symptômes, on a coûtume de la reitérer dans le second ou même dans le troisieme accès. La tierce bâtarde exige moins la saignée, si ce n'est que quelque symptôme particulier ne demande qu'on la

répéte. Dans la tierce prolonguée, il faut quelquefois saigner par deux fois pendant le même accès. Il y a plus, quand le malade est jeune & robuste, il est à propos de lui tirer du sang pendant l'intermission, afin de reprimer la violence du paroxime suivant.

3°. Les purgatifs dont il convient de faire usage dans la tierce légitime, sont principalement les tamarins, le séné, la rhubarbe, la manne, les fleurs de pécher, le sirop de chicorée composé. On doit s'abstenir des hidragoguogues & des phlegmagogues, ainsi l'agaric, le jalap & semblables seront rejettés; car ces sortes de purgatifs irritent trop; la matiere d'ailleurs pêche par l'acrimonie, & elle obéit suffisamment à la purgation. Dans quelques sujets cependant on peut aiguiser une potion purgative avec deux ou trois grains de tartre stibié, ou même l'on prescrit l'hipecacuana, sur-tout lorsque le froid est considérable au commencement de l'accès, sans pourtant sortir de son dégré, que du reste le malade est robuste, & que rien ne contre-indique l'émétique. Car dans ces circonstances la matiere est épaisse, ou abondante, ainsi elle

exige des remèdes puiſſans & d'une action plus prompte, ſans quoi venant à éluder celle d'un cathartique médiocre, il peut ſurvenir un autre accès qui, à raiſon d'un froid plus fort, ou d'une chaleur plus violente, mette la vie du malade en danger. Il eſt à remarquer que les malades de cette eſpéce doivent toujours être purgés ſous forme de potion, avec un véhicule abondant, en telle ſorte qu'il y ait ſouvent deux verres de purgation. Nous avons donné aſſez de formules de ces potions dans les Chapitres précédens pour qu'il ne ſoit pas néceſſaire de les répéter ici.

Dans la tierce bâtarde il faut purger plus fortement, ainſi aux purgatifs dont nous avons parlé ci-devant, on peut en ajoûter de plus puiſſans, ſur-tout l'agaric & même employer hardiment le tartre émétique dans la potion purgative.

4°. La tierce légitime ne demande pas les fébrifuges forts, qui échauffent beaucoup, mais des fébrifuges médiocres, comme ſont principalement le KINKINA & les fleurs de camomille. On preſcrit même quelquefois ceux-ci en infuſion, particulierement dans les corps ſecs, ou à ceux dont les viſcères de l'abdomen,

les poumons, ou les voyes urinaires, sont échauffés. On leur donne aussi quelquefois pour les tempérer l'eau de poulet, ou les bouillons, des émulsions, le miel de narbonne, ou le sirop de capillaires. On évite l'agaric, la racine d'iris de florence, les fébrifuges salins, la petite centaurée, la racine de gentiane, & semblables. ainsi :

PREN. Kinkina *pulverisé* ʒ j. *délayez dans deux onces d'eau commune, & avalez, on répéte cela quatre ou cinq fois dans l'intermission, en laissant quatre heures d'intervalle d'une prise à l'autre.*

Si le froid fébrile est violent.

PREN. Kina *pulverisé* ʒ j. *fleurs de camomille en poudre* ℈ j. *délayez dans* ℥ ij. *d'eau de fontaine & avalez, il faut réiterer la même chose quatre ou cinq fois pendant l'intermission.*

Que si on a employé inutilement ce remède, & que l'accès retourne de nouveau avec un plus grand froid, on doit récourir encore aux cathartiques, & dans l'intermission prochaine donner le remède suivant.

PREN. *fleurs de camomille en poudre* ʒ j. *avec* ℥ ij. *d'eau de font. avalez, & répétez cela trois ou quatre fois durant l'intermission.*

Si on rédoute la chaleur & l'acrimonie qui peuvent être occasionnées par le fébrifuge, comme dans les corps secs dont nous avons parlé ci-dessus, dans ceux qui ont les viscères de l'abdomen trop chauds, ou les poumons délicats, ou les voyes urinaires irritées ou échauffées.

PREN. Kina *en poudre* ʒ iij *ou* iv. *fait. bouill. pendant un quart-d'heure dans une livre & demie d'eau de font. ensuite laissez infuser à froid durant six heures ou douze : fait. une infusion pour trois ou quatre prises à prendre dans l'intermission, laissant entr'elles un intervalle de quatre ou cinq heures.*

Si l'on veut tempérer davantage l'activité du fébrifuge au lieu de l'eau de fontaine, on se servira de celle d'un jeune poulet pour faire une infusion semblable à la précédente.

Ou bien, si on désire encore une fébrifuge plus adouci.

PREN. *un poulet éventré, du* Kina *en poudre* ʒ j *ou* ij. *fait. bouillir pendant trois heures dans s. q. d'eau de font. fait. un bouillon a prendre dans l'intermission, qu'on pourra réïterer une seconde fois, sans attendre l'autre intermission.*

Cette formule s'employe rarement.

Quand on veut tempérer l'acrimonie du Kina, on prépare la mixtion ſuivante, laquelle réuſſit le plus ſouvent heureuſement.

PREN. *Kina* ʒ iij. *miel de narbonne* ℥ ij. *fait. une opiate diviſée en trois doſes qu'on prendra dans l'intermiſſion.* Ou bien :

PREN. Ki*na en poudre* ʒ iij. *ou* iv. *miel de narbonne & ſirop de capillaires de chaq.* ℥ j. *fait. une opiate pour trois ou quatre doſes a prendre dans l'intermiſſion.*

Si l'on craint d'échauffer davantage par le fébrifuge.

PREN. *ſemences froides majeures mondées* ʒ vj. *ou* ℥. j. *broyez dans un mortier de marbre, en verſant inſenſiblement deſſus deux livres d'eau de fontaine, on prépare une émulſion, dans laquelle on fait bouillir pendant un quart-d'heure* ʒ iij *ou* iv. *de Kina en poudre : fait. enſuite infuſer à froid durant quelques heures, & l'on préparera de cette maniere une infuſion pour quatre ou cinq doſes, à prendre dans le tems de l'intermiſſion.*

Dans la tierce bâtarde on pourra faire uſage de fébrifuges plus puiſſans, ſi elle ne céde pas aux médiocres, mais avec les précautions requiſes.

5°. Lorſque l'ictere eſt ſurvenu à la

Fievre tierce, on preſcrit des apozèmes fébrifuges délayans, & légèrement purgatifs, préparés avec la chicorée amère de jardin, ou la chicorée ſauvage, pimpinelle de jardin, la racine de patience, celle d'énula campana, la ſcolopendre, la camomille ſans odeur, les fleurs de pécher, les fleurs de camomille, la rhubarbe, le Kina, la caſcarille, le ſirop de fleurs de pécher, le ſirop de chicorée composé, & ſemblables. Par exemple :

PREN. *la chicorée amère de jardin, & la pimpinelle de jardin de chaq. une poign. trois feuilles de ſcolopendre, de la camomille ſans odeur & fleurs de pécher de chaq. une demi-poignée,* Kina *en poudre* ʒ ij. *fait. bouillir dans une livre d'eau de font. pendant une heure, coulez pour deux doſes; dans la premiere délayez ſirop de chicorée composé* ℥ j ß. *& dans la seconde ſirop de chicorée ſimple, ou ſirop de capillaires* ℥ j. *fait. un apozème pour deux doſes. Le malade prendra la premiere le matin à jeun, & la ſeconde quatre ou cinq heures après midi. On uſera de ces apozèmes pendant trois jours, & même pendant quatre ou ſix, ſi le cas l'exige.*

Si pour remplir les indications dont nous avons parlé, on déſire plus d'activité dans les apozèmes, & de leur com-

muniquer en même tems quelque vertu apéritive.

PREN. *racine de patience* ℥ j. *racine d'énula campana* ʒ ij. *chicorée ſauvage , & pimpinelle , de chaq. une poign. feuilles de ſcolopendre* N°. iij. *écreviſſes de riviere écraſées toutes vivantes & lavées* N°. ij. *cloportes lavées & écraſées vivantes* N°. x *ou* xij. *fleurs de camomille, & de pécher de chaq. une pincée ou deux , rhubarbe concaſſée* ʒ j. Kina & *caſcarille groſſierement pulveriſés de chaq.* ʒ j ſ. *faites bouillir pendant une heure dans une livre d'eau de fontaine , coulez pour deux doſes ; dans la premiere délayez ſirop de fleurs de pécher* ℥ ij. *& dans la ſeconde ſirop de cinq racines apéritives* ℥ j. *faites un apozème pour deux priſes , on donnera la premiere à jeun , la ſeconde quatre heures après midi ; on continuera ces apozèmes pendant trois jours , même durant quatre ou ſix , ſi le cas le requiert.*

Tandis que le malade eſt dans l'uſage de ces apozèmes , il n'en continuera pas moins ſon Kina aux autres heures , & dans les intervalles convenables , ſi les accès de la Fievre tierce retournent opiniâtrement.

Sur le reſte voyez la cure générale des Fiévres intermittentes au Chap. 12.

CHAPITRE

CHAPITRE XV.

De la Fiévre Double Tierce Intermittente.

CETTE Fiévre revient chaque jour, mais de façon que les accès se répondent alternativement de deux jours l'un, quant à leur retour : ou bien, ce qui arrive plus rarement, il y a un double paroxisme dans l'un de ces jours, comme nous l'avons expliqué au Chap. douzieme. Quoiqu'on rencontre fréquemment cette Fiévre dans la pratique, il est rare qu'on observe la double quotidienne, la double ou triple quarte. Les accès de la double tierce, qui se répondent à des jours pairs, paroissent le plus souvent semblables entr'eux, il en est de même de ceux des jours impairs ; mais les accès des jours pairs, comparés aux accès des jours impairs, se ressemblent moins, car il arrive quelquefois que les uns sont plus longs, ou plus violens que les autres.

La cause de la double tierce paroît être une matiere qui séjourne dans le couloir de l'estomac, en telle sorte qu'une portion de la matiere coule de deux jours l'un, & par certains tuyaux excrétoires

déterminés, dans la cavité du ventricule ; tandis qu'une ſeconde portion y coulera auſſi par d'autres excrétoires dans les jours intermédiaires & pareillement alternatifs. On pourra donc conſidérer cette matiere fébrile comme double, ſoit à raiſon de la portion différente du crible qu'elle occupe, ſoit à raiſon de ſon caractère propre & de ſa quantité, de telle façon que chacune de ces deux matieres donnera naiſſance à des accès d'une force & d'une durée déterminées ; ce qui eſt certainement admirable, ſi on conſidére la conſtance du retour alternatif de l'accès à la même heure, ſoit dans les jours pairs, ou dans les impairs, & la conformité qui s'obſerve ordinairement dans les accès des jours alternes, quoique cette Fiévre ait un accès chaque jour.

Ses ſymptômes ſont à-peu-près les mêmes, tantôt, que ceux de la tierce légitime, & tantôt, que ceux de la bâtarde. On voit par-là le caractère de la matiere fébrile, qui n'eſt pas toujours la même, & qui ne ſe développe pas non plus & ne ſort pas de ſon foyer toujours en même quantité. Ces deux circonſtances donnent une explication facile de la diverſité des ſymptômes dans

les différens malades, ainsi que dans un seul, mais la variété dont nous parlons, n'a lieu, comme nous l'avons déjà dit, qu'à l'égard des accès qui se succédent immédiatement, & dont la durée & la force ne sont pas les mêmes.

Les causes éloignées ne sont pas différentes de celles des autres espéces des Fiévres tierces, si l'on excepte que le couloir de l'estomac n'est pas également affecté par-tout, comme dans les tierces simples, effet qu'on doit rapporter ou à la maniere d'agir des causes éloignées, ou à la disposition du couloir même.

On tirera facilement le diagnostic de ce qui a été dit au Chap. second, & dans celui-ci.

Le prognostic & la curation se déduisent aussi aisément du Chap. douzieme qui traite des Fiévres intermittentes en général, & du quatorzieme où il s'agit de la Fievre tierce, ainsi nous allons passer à la Fiévre quarte.



CHAPITRE XVI.

De la Fiévre Quarte Intermittente.

LEs accès de la Fiévre quarte, dont nous avons indiqué le type & le période au Chap. second, commencent par de baillemens, des extensions de membres, & un certain mal-aise de tout le corps, suivi du réfroidissement, ou de l'horreur; dans le progrès de la maladie le troisieme dégré du froid fébrile, & à mesure qu'elle avance, il devient très-véhément. Mais, à quelque dégré que soit le froid dans la Fiévre quarte, il ne saisit pas le corps tout à coup, il augmente peu-à-peu, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à son dernier terme, tout comme il arrive à quelqu'un qui souffre le froid pendant l'Hiver. Dans le troisieme dégré du froid fébrile (*Rigor*) le malade n'éprouve pas, comme dans la tierce, un sentiment de piqueure, mais une sensation gravative, & pour ainsi dire, contondante, & même, surtout quand le froid est violent, une sensation semblable à celle que causeroit la fracture des os. Les Grecs appellent

ces douleurs *Osteocopos*. La chaleur qui suit, s'allume insensiblement, & lorsqu'elle commence, il y a encore comme quelque sentiment de froid, mêlé avec elle ; elle ne devient pas ardente & excessive, ainsi que dans la tierce, mais fort modérée. L'accès se termine les premiers jours par une petite sueur, mais dans le progrès de la maladie la sueur devient copieuse, & la chaleur plus forte. A l'accès succéde une longue intermission, durant laquelle les personnes qui ont la Fiévre quarte, ne paroissent souvent nullement malades, & vaquent à leurs affaires comme à l'ordinaire. Dans cette Fiévre le poulx est moins fréquent que dans les autres intermittentes ; pendant le froid il est ordinairement déprimé, & plus inégal, (1) & quoique durant le chaud il acquiere plus de vîtesse, jamais on ne le voit devenir impétueux, ni extrêmement prompt ; du reste il conserve toujours quelque inégalité. Les malades ne vomissent pas de la bile, mais quelquefois sur la fin du froid ils rejettent par le vomissement quelque chose d'épais,

[1] Quelquefois il est rare, languissant, & tardif.

ce qui cependant arrive rarement. Au commencement du mal l'urine est tenue & aqueuse, dans son progrès elle est colorée est assez épaisse. La soif, la chaleur, la douleur de tête, ne tourmentent pas le malade autant que dans la tierce, plus que la quotidienne. La durée des paroxismes est à-peu-près la même que dans la tierce, mais quelquefois ils sont plus longs. La maladie entiere dure long-tems, des mois & même des années, elle céde difficilement aux remèdes, & lorsqu'elle s'invétére, elle produit d'ordinaire des obstructions des viscères ; d'où résultent plusieurs maladies graves.

La cause continente de cette Fiévre est une matiere fébrile assez épaisse & lente, qui n'enferme pas beaucoup de particules acres & actives, avec une constitution de sang qui incline au ralentissement, & dépourvûe de parties actives, c'est-à-dire, une constitution vapide.

Cela supposé il suit, 1°. Que la matiere morbifique par la disette des particules actives se dissoudra difficilement, & lentement, en sorte qu'elle demeurera long-tems comme engourdie dans le cou-

loir de l'estomac, ainsi l'intermission sera longue, il faudra plus de deux jours pour liquéfier la matiere, de façon qu'elle puisse couler dans la cavité du ventricule, & fixer par-là le période de la Fiévre quarte. Or, comme elle se dissout lentement, elle n'acquiert pas sur le champ une fluxibilité parfaite, & entiere; de-là vient qu'une portion qui a été rendue plus fluide dans le commencement, se dégorge dans l'estomac pour passer de-là dans le sang. Celui-ci doit donc être un peu épaissi au commencent de l'accès, de façon qu'il survient un froid léger, avec un ralentissement de circulation à travers les poumons & les muscles, & en conséquence des baillemens, des extensions, des membres, & un certain mal-aise, ou anxiété obscure par tout le corps. Mais comme la portion liquéfiée de la matiere fébrile coule lentement, & par parties, pour ainsi dire, du couloir de l'estomac dans sa cavité, l'épaississement du sang n'augmente que par dégrés, & le froid fébrile ne s'étend pas au-delà des horripulations au commencement du mal, attendu que le sang n'est pas épaissi subitement, & par une grande quantité de matiere

morbifique, comme dans la Fiévre tierce, en ſorte qu'il a moins de peine à paſſer par les vaiſſeaux capillaires. Mais, dans le progrès de la maladie, la matiere ayant dilaté par des accumulations réitérées les excrétoires de l'eſtomac, elle coule dans ce viſcère plus abondamment & plus promptement, elle paſſe de la même maniere dans le ſang, qu'elle épaiſſit tout-à-coup, & à tel point que l'accès prélude par le troiſieme dégré du froid fébrile. Du reſte, comme dans ceux qui ſont attaqués de la Fiévre quarte, le ſang eſt lent & épais, & les forces du cœur & des vaiſſeaux ſanguins peu vigoureuſes, il s'enſuit que pendant le froid le ſang beaucoup épaiſſi parcourt difficilement les petits vaiſſeaux, & qu'il y ſéjourne long-tems; de-là un ſentiment incommode de péſanteur & de percuſſion dans tout le corps. Dans le perioſte, qui eſt une membrane fort tendue & fort ſenſible, ce ſentiment y eſt plus exquis, ſi le froid fébrile a été plus véhément qu'à l'ordinaire; & le même ſentiment qu'on rapporte aux os, eſt préciſement la douleur appellée *Oſteocopos*, c'eſt-à-dire, qui briſe les os.

2°. Nous avons dit qu'il y avoit peu

de vigueur dans les ſolides, peu d'activité dans le ſang, d'ailleurs un petit nombre de particules actives dans la matiere fébrile, laquelle ne ſe diſſout que peu-à-peu, de même que le ſang; delà vient que la chaleur n'augmente, auſſi que par dégrés, en telle ſorte que, lorſqu'elle commence, il y a encore quelque ſentiment de froid confondu avec elle, parce que dans certains capillaires le ſang eſt encore épaiſſi; & lorſque par des circulations répetées la matiere fébrile aura été diſſoute, ni cette matiere, ni le ſang n'abondant pas en particules acres & actives, le ſang ne ſe raréfiera, ni ne s'échauffera beaucoup, comme dans la Fiévre tierce, d'où il ſuit que la chaleur n'y ſera pas auſſi violente; le poulx également ne ſera ni grand, ni impétueux, ni fort fréquent; on le trouvera inégal; parce que le ſang n'eſt pas diſſout d'une maniere uniforme, ni parfaite, à cauſe du défaut des forces. Et comme celles qui font circuler le ſang, ſont foibles dans les perſonnes attaquées de Fiévre quarte, & que d'ailleurs le ſang lui-même eſt épaiſſi, par la matiere morbifique, on connoît que les contractions du cœur & des artères devront

s'affoiblir considérablement, ainsi le poulx sera assez déprimé & inégal, même plus que dans les autres Fiévres intermittentes; il languit quelquefois tellement, qu'on le trouve en le touchant, rare & tardif. En général, il est donc moins fréquent qu'il ne l'est dans les autres intermittentes, mais plus inégal.

3°. Le sang étant dans cette Fiévre moins agité, raréfié, & échauffé, il suit que le malade ne doit pas être autant tourmenté de la soif, de la douleur de tête, des insomnies.

4°. Sur la fin de l'intermission la matiere fébrile, renfermée dans le couloir de l'estomac, ne coule pas tout à-coup dans sa cavité, mais seulement par portions. De plus cette matiere, comme il paroît par ce qui précéde, n'est ni bilieuse, ni acre, elle est d'un caractère pituiteux & peu actif, ainsi elle ne peut, ni à raison de sa quantité, ni à raison de sa qualité, molester la tunique nerveuse de l'estomac, comme elle le fait par des raisons contraires dans la Fiévre tierce; aussi il arrive rarement qu'au commencement de l'accès, ni après, il s'excite un vomissement, & s'il en survient quelqu'un, la matiere réjettée n'est

pas bilieuse, & elle ne fait pas beaucoup d'impression sur l'organe du goût, c'est seulement une matiere visqueuse & lente, que les anciens ont appellée *Pituiteuse*, telle que l'a fournit le couloir de l'estomac. On déduit aussi du caractère de la matiere dont il s'agit, que le sang, déjà peu actif par lui même, doit contracter une insigne lenteur, les forces des solides étant d'ailleurs assez languissantes, comme on l'a établi ci-devant; de-là vient que les parties aqueuses du sang, se séparent par les reins, n'étant que fort peu chargées de particules lixivielles, d'où suit une urine tenue & aqueuse, qu'on a coûtume d'appeller cruë, dans les premiers accès. A mesure que les accès se répétent, les particules lixivielles, de même que les particules morbifiques, épaisses, se développent davantage, c'est pourquoi dans le progrès de la maladie il se sépare par les reins, sur-tout sur la fin de l'accès, une sérosité fort lixivielle, d'où vient que l'urine est alors assez colorée, épaisse & quelquefois même trouble. Ces changemens successifs, qui s'observent dans les urines, se remarquent aussi dans la sueur. Comme, au commencement du mal, le

ſang n'a pas encore été fort agité, & que la chaleur dans les premiers accès n'eſt pas bien forte, la ſueur qui arrive à la fin, n'eſt pas copieuſe; au contraire, dans le progrès du mal, la ſueur coule pendant quelque tems avec plus d'abondance (1) & comme la foibleſſe de toutes les actions empêche dans la Fiévre quarte, que la matiere morbifique ſe raſſemble en auſſi grande quantité dans le couloir du ventricule, que dans la tierce, les accès de la quarte ne ſont pas plus longs quelquefois que ceux de la tierce, quoique la matiere réſiſte davantage en conſéquence de ſa viſcoſité, & que les forces du cœur & des vaiſſeaux agiſſent plus foiblement ſur elle pour la broyer & l'expulſer. Lorſque, dans la Fiévre quarte, la matiere ſe ramaſſera en plus grande quantité dans ſon foyer & ſera fournie de même au ſang, ou bien, lorſque les forces vitales ſeront plus foibles, les accès ſe prolongeront davantage, & deviendront plus longs que ceux de la tierce; en effet: la durée des accès

[1] Cela vient de ce que le ſang a été agité par les accès précédens, & un peu diſſous, & encore de ce que la chaleur augmente dans les accès qui ſuivent.

cès fébriles quelconques, comparés entr'eux, eſt toujours en raiſon compoſée de la quantité & qualité de la matiere morbifique, & des forces vitales.

De ce théoréme découle l'explication de la durée de tous les accès & exacerbations fébriles (1) & les corrollaires ſuivans.

CORROLLAIRE 1. *Si la matiere fébrile eſt la même, ſoit par la quantité, ſoit par la qualité, la durée ſera en raiſon ſimple, mais inverſe, des forces vitales.*

CORROLLAIRE 2. *Si les forces vitales ſont les mêmes, les durées ſeront en raiſon compoſée de la quantité & de la qualité de la matiere fébrile.*

CORROLLAIRE 3. *Si les forces vitales & la quantité de la matiere fébrile ſont les mêmes, les durées ſeront en raiſon ſimple de la qualité de la matiere fébrile conſidérée rélativement à ſon épaiſſeur, & à ſa lenteur, ou bien à ſon acrimonie & à ſa mobilité.*

CORROLLAIRE 4. *Si les forces vitales & les qualités de la matiere fébrile ſont*

[1] Soit que la durée ſoit différente dans une même Fiévre, ou dans des Fiévres différentes, ou qu'elle ſoit la même, quoique dans des Fiévres dont l'eſpéce n'eſt pas la même.

les mêmes, les durées seront comme la quantité de la matiere.

CORROLLAIRE 5. *Les durées des accès seront les mêmes dans de Fiévres différentes; lorsque les diverses raisons simples, ci-dessus comparées, donneront des compensations reciproques. Ainsi, par exemple, si les forces vitales dans quelque Fiévre, comme plus considérales du double, dissipent plus vîte une matiere fébrile d'une quantité donnée, des forces vitales sou-doubles dans une autre Fiévre employeront le même tems pour chasser une matiere fébrile qui sera aussi d'une quantité sou-double; d'où l'on voit que les accès auront quelquefois une durée égale dans des Fiévres de differens caractères.*

5°. La matiere de la Fiévre quarte est, comme nous l'avons déjà dit, lente & visqueuse. Le sang tend à l'évaporation, c'est-àdire, qu'il manque des particules actives, & de son mucilage fin & homogéne, tandis qu'il démeure chargé d'autres particules épaisses & peu mobiles: en outre les forces des solides languissent, ainsi la matiere fébrile doit résister beaucoup à son atténuation & à son expulsion, (1) quoiqu'elle ait été

[1] Cette expulsion se fait par les reins, & par les couloirs de la peau & des intestins.

exposée bien de fois aux efforts spontannés & naturels de la Fiévre, ainsi qu'à ceux que l'art procure par les médicamens; de-là vient que la maladie traîne pendant des mois & même des années, & qu'elle est souvent comptée parmi les croniques. Les particules crasses, qui n'ont pû être domptées ni par la Fiévre, ni par les remèdes, deviennent de jour en jour plus tenaces & moins dissolubles; parce que les accès précédens, joints aux médicamens, ont nécessairement dissipé les particules les plus tenues, les plus mobiles, & les plus fluides; & détruit ce mucilage délicat, qui est comme un menstrue propre à concilier à nos humeurs une fluidité homogéne. De plus les sucs digestifs sont dans cette Fiévre épais & visqueux, étant fournis par un sang de même caractère; de-là vient que les digestions sont foibles & imparfaites, même durant l'intermission; le chile qui en résulte est visqueux, inégalement fluide, chargé de particules épaisses (c'est ce qu'on a coûtume d'appeller un chile crud) les vaisseaux sanguins, dont le jeu est ralenti, sont incapables de le corriger; ainsi les particules crasses qu'il traîne avec soi,

mal mêlées avec les autres, se multiplient de jour en jour toujours davantage. La multiplication de ces particules, jointe à ce qu'elles deviennent plus dures, moins obéissantes, & moins dissolubles, est cause qu'il survient des obstructions dans les viscères (attendu que ce sont des organes d'un tissu plus délicat que les autres parties, & abondamment arrosés de fluides) ces obstruction se forment insensiblement dans les artères lymphatiques, comme ayant moins d'action & de calibre que les artères sanguines, par une raison semblable les conduits sécrétoires s'obstruent aussi. Les obstructions dont nous parlons, sont dures & opiniâtres. Quelquefois le volume d'un viscère en est prodigieusement accrû; de-là viennent principalement les squirres du foye & de la ratte, dont la grosseur devient par fois monstreuse, sur-tout celle de la ratte, qui est fort extensible; je l'ai vûë égaler le poids de vingt livres. Ces maladies des viscères arrivent fort souvent à ceux qui sont tourmentés depuis long-tems de la Fiévre quarte, particulierement aux personnes qui ont mal observé la diéte, qui ont pris une nourriture trop

abondante, ou des alimens cruds & indigestes, à qui on a fait prendre une trop grande quantité de Kina, ou qui en ont fait un trop long usage, ainsi que je l'ai souvent observé. En effet le Kina ne pouvant parvenir à dissoudre entierement la matiere fébrile, comme trop tenace, le plus fluide & le plus tenu de cette matiere est seulement atténué & corrigé ; le reste, devenu plus épais, moins délayé & par-là plus dur, a plusieurs de ses particules qui adhérent dans la suite plus fortement entre elles ; cela forme de molécules denses & grossieres qui engendrent nécessairement des obstructions, d'où résulte après bien des accidens. Dans une constitution du sang, telle que celle dont nous venons de parler, il arrive souvent que les parties aqueuses de nos humeurs sont moins mélées qu'il ne convient avec les autres, & que même elles semblent n'y être aucunement unies ; de-là naît ordinairement une constitution cachétique, laquelle explique facilement (les viscères supposés obstrués) les hydropisies qui ont coûtume de succéder à la Fiévre quarte invétérée. Cette Fiévre est quelquefois suivie aussi des Fiévres len-

res, soit hectiques, soit symptômatiques, à l'occasion de quelque viscere suppuré, de même que des ulcères cacoëthes aux jambes, ainsi que je l'ai remarqué maintefois dans ceux qui habitent près de nos étangs, lesquels sont fort sujets à des Fiévres quartes qu'ils négligent, & qui s'invétérent dans plusieurs d'entr'eux; j'ai observé aussi des fistules lacrimales. Toutes ces choses se déduisent & s'expliquent facilement par la grande perte de mucilage que le sang souffre, par l'extrême acrimonie qu'il contracte en conséquence de la longue durée de la Fiévre, par les obstructions, & enfin par les digestions vicieuses, & ce qui s'en ensuit.

Les causes, ou éloignées, ou antécédentes de la Fiévre quarte, sont celles qui disposent le sang à la lenteur, & à l'évaporation, jointes à la diminution de la force des organes vitaux, & à la foiblesse de la digestion, qui en sont des suites nécessaires. Les causes procatharctiques des Fiévres intermittentes en général, qui ont été exposées au Chap. douzieme, venant à agir, ensuite elles donnent naissance à la cause continente de la Fiévre quarte, telle qu'on l'a établie ci-dessus.

Ainsi, 1°. Pendant l'Automne, particulierement quand elle a succédé à un Eté fort chaud, il régne le plus souvent des Fiévres quartes. Car la chaleur trop grande de l'Eté a dissipé beaucoup de parties séreuses, & de parties mucilagineuses les plus fines du sang; par ces pertes le sang est rendu épais, moins actif, vapide, de plus les forces des solides languissent, & les digestions s'affoiblissent.

2°. Quoique la Fiévre quarte arrive dans tous les tems de la vie, il est certain cependant qu'elle attaque plus fréquemment dans la consistence de l'âge, & sur le déclin principalement; parce que le sang devient alors plus épais qu'auparavant & moins actif; que les forces des vaisseaux diminuent, & que la digestion s'affoiblit.

3°. La Fiévre tierce qui a duré longtems, se change quelquefois en quarte. Car cette longue suite d'accès accompagnés d'une chaleur considérable, dissipe les parties les plus tenues du sang, soit séreuses, soit mucilagineuses, soit actives; le sang devient en conséquence plus épais, & comme vapide. La longeur de la maladie débilite d'ailleurs les

forces, & les digeſtions. Cela eſt cauſe que les Fiévres ardentes, ainſi que les tierces anciennes, dégénérent ſouvent en quartes; principalement ſi les unes ou les autres arrivent en Automne.

4°. Des ſoucis, la triſteſſe, des études profondes, des occupations graves & ſérieuſes, donnent lieu auſſi à la production de la Fiévre quarte; car il arrive de-là que les organes qui font circuler le ſang, languiſſent, que le ſang s'épaiſſit & ſe ralentit, que la digeſtion affoiblie ne fournit qu'un chile viſqueux & mal élaboré, lequel vicie toujours davantage le ſang, déjà défectueux par lui-même.

On reconnoît & on diſtingue la Fiévre quarte de toute autre par la deſcription que nous en avons donné au commencement de ce Chapitre. On découvre ſes cauſes antécédentes, éloignées, & procathartiques par les queſtions que nous faiſons & les choſes qu'on nous rapporte. On doit chercher à s'aſſurer, ſi les viſcères de l'abdomen ſont obſtrués principalement par le tact.

La Fiévre quarte, pourvû qu'elle ſoit légitime, telle que nous l'avons deſcripte, & ſans obſtructions encore, eſt

la moins dangereuſe des Fiévres intermittentes. En effet comme les intermiſſions ſont longues, le corps a le tems de prendre aſſez de repos, , les forces ſe réparent, en telle ſorte que le malade paroît ſe bien porter, qu'il rétourne à ſes affaires, & qu'on peut lui adminiſtrer pluſieurs remèdes ſans cauſer trop de troubles dans ſon corps. Ajoutez à cela que pendant l'accès la vie n'eſt pas en péril, comme dans la tierce; parce que ni le froid ni le chaud ne ſont bien violens. Or nous avons vû ci-devaut que le malade peut ſuccomber ſous un froid fébrile très-véhément, ou ſous une chaleur extrême. La Fiévre quarte bâtarde, dans laquelle la chaleur, la ſoif, les veilles, & les autres ſymptômes ſont plus conſidérables, eſt auſſi plus périlleuſe ſans difficulté que la quarte légitime. Le ſang y eſt plus ſec & plus acre; la matiere fébrile, dont l'acrimonie eſt auſſi plus grande, porte le caractère de l'attrabile, comme parloient les Anciens. Cette Fiévre ſe change ſouvent en Fiévre hectique & conduit au maraſme, ſur-tout les viellards, déjà deſſéchés par eux-mêmes. La quarte légitime eſt fréquemment accompagnée

d'obſtructions, particulierement du foye, & de la ratte. Quand cela arrive la Fiévre dévient très-dangereuſe. Car non-ſeulement il s'engendre le plus ſouvent des ſquirres incurables dans les viſcères dont nous venons de parler, mais il ſurvient encore, en conſéquence des obſtructions, des hydropiſies ordinairement mortelles. Si, à un tel état de cachexie, ſe joint une conſtitution muriatique du ſang, on voit naître le plus ſouvent un ſcorbut opiniâtre ; & j'ai obſervé pluſieurs fois qu'il ſurvient alors des ulcères cacoëthes aux jambes. La Fiévre quarte eſt la plus longue de toutes ; il n'eſt pas rare qu'elle dure non-ſeulement pendant des mois entiers, mais encore durant pluſieurs années ; ſi elle ceſſe l'eſpace de quelques jours, ou même pendant un tems notable, elle recommence par la plus légère cauſe ; elle dure de cette maniere extrêmement, ſans qu'on puiſſe dire qu'elle eſt guérie, malgré les longs & fréquens intervalles qu'elle laiſſe ; ainſi c'eſt à juſte titre qu'on la place parmi les maladies croniques. La conſtitution du ſang, telle que nous l'avons annoncée ci-deſſus, ne céde pas facilement aux remèdes ; il n'eſt pas

aiſé de corriger les digeſtions, ni d'emporter les obſtructions des viſcères, quand il y en a. Il eſt encore bien difficile de débarraſſer les tuyaux ſécrétoires de l'eſtomac de la matiere lente & épaiſſe qui les embourbe continuellement dans la Fiévre quarte.

Les Fiévres quartes qui arrivent pendant l'Eté ſont les plus courtes, celles d'Automne ſont longues, particulierement celles qui attaquent ſur la fin de cette ſaiſon, & non loin de l'Hiver. Hip. aph. 5. ſect. 2. Effectivement la matiere fébrile, plus mobile pendant l'Eté, réſiſte moins à ſon atténuation, & à ſa diſſipation, par une raiſon contraire elle réſiſte davantage en Automne, & plus encore en Hiver; de-là vient que les Fievres quartes d'Automne ſont à peine guériſſables, ſi ce n'eſt au Printems. Dans cette ſaiſon, les ſucs, ſoit des animaux, ſoit des végétaux, deviennent plus fluxibles, même choſe arrive à la matiere fébrile, dont l'Hiver avoit encore augmenté la viſcoſité, rendue plus mobile, elle peut être chaſſée par les médicamens. Il y a cependant des Fiévres quartes qui réſiſtent pendant des années, tant la matiere fébrile eſt épaiſſe, ou les forces languiſſantes, ou

les viſcères fortement obſtrués, ou enfin tant la matiere qui embourbe le couloir de l'eſtomac, s'y épaiſſit & devient opiniâtre, faute d'une action ſuffiſante dans ces parties. On dit communement qu'un même homme ne peut pas être attaqué deux fois en ſa vie de la Fiévre quarte, mais c'eſt-là une erreur populaire, démentie par l'obſervation.

Cette Fiévre délivre quelquefois de certaines maladies croniques, ſelon ce que témoigne Hipocrate dans les *Epidémies* & les *Aphoriſmes*. Quand cela arrive, c'eſt que quelque matiere lente, dont ces maladies tiroient leur origine, eſt ramenée dans le couloir de l'eſtomac, & devient alors celle de la Fiévre quarte. C'eſt ainſi que la galle rentrée produit quelquefois cette Fiévre, quand une matiere acre & viſqueuſe, abandonnant le crible de la peau, ſe tranſporte ſur celui de l'eſtomac; de-la vient que, lorſque la galle retourne déréchef, la Fiévre quarte guérit, la matiere ayant quitté l'eſtomac pour ſe jetter de nouveau ſur la peau. Mais ces exemples de changemens des maladies entr'elles, par le tranſport de leur cauſe ſur différentes parties, ſont aſſez familiers, & notre objet n'eſt pas de

de traiter ici de ces metaſtaſes.

Dans la Fiévre quarte on ne doit pas preſcrire une diéte auſſi légère que dans les autres intermittentes, crainte que le malade ne ſoit conſommé par la longueur de la maladie, & qu'il ne tombe dans la Fiévre lente ; il eſt d'autant plus à propos de ſe relâcher ſur la diéte, que l'intermiſſion eſt longue dans la Fievre quarte, & que, pendant les deux jours qu'elle dure, l'eſtomac ne ſouffre pas beaucoup. (1) Ainſi on nourrira le malade avec des ſoupes, un peu de pain, & des

[1] Il eſt conſtant que l'eſtomac eſt toujours affecté dans toutes les eſpéces d'intermittentes, & même dans le tems de l'intermiſſion, quoique quelques-uns penſent autrement. Cela ſe prouve en ce que dans le tems dont nous parlons, la matiere fébrile ſe ramaſſe peu-à-peu dans le crible du ventricule, de même que dans ſa cavité, ſelon certains. Or cela ne ne peut ſe faire ſans que l'eſtomac ne ſouffre, & que les digeſtions ne ſoyent dérangées ; il arrive alors que l'appétit ſe ſoûtient bien quelquefois, mais la perfection de la digeſtion n'y répond pas toujours, comme on peut le prouver par une infinité d'exemples. Il me ſuffira de produire ici celui d'un grand nombre d'épilepſies, de gouttes, des cephalées, & de plusieurs autres maladies aſſujetties à des retours ou périodiques, ou irréguliers, dépendantes du vice de l'eſtomac & des digeſtions, &

bouillons, mais les jours d'accès on s'en tiendra aux ſeuls bouillons. La boiſſon ſera une décoction de racine de gramen, ou de racine de chicorée, ou une ptiſanne de capillaire: les deux jours d'intermiſſion on peut accorder du vin au malade, mais tempéré avec de l'eau.

Il n'y a pas beaucoup lieu à la ſaignée dans la Fiévre quarte: on obſerve qu'une ſeule ſaignée, faite pendant le chaud du premier accès, ſuffit ſouvent; il eſt permis cependant de la réiterer, mais avec prudence, dans quelqu'un des paroxiſmes ſuivans, & cela dans le cas où la chaleur eſt violente, ou qu'on appréhende qu'elle ne ſuſcite une inflammation dans quelque viſcère.

Mais ſoit qu'on ait ſaigné ou non, il faut en venir à la purgation le plûtôt poſſible, & ſi rien ne s'y oppoſe, ce doit être dès la premiere intermiſſion. S'il y a des ſignes d'une ſaburre exiſtante dans l'eſtomac, le malade doit être purgé par le vomiſſement, au moyen ou du tartre émétique, ou du vin ſtibié, ou de l'hipecacuana en poudre. Nous avons

dans leſquelles les malades ont bonne appétit, & paroiſſent en parfaite ſanté, dans l'intervalle des paroxiſmes, ou des accès.

donné dans le Chapitre de la Fiévre maligne les formules des vomitifs. Parmi les émétiques, celui à qui je donne la préférence ſur les autres eſt l'hipecacuana en poudre, au moins le plus ſouvent, à la doſe de vingt-cinq ou trente grains. La raiſon de cette préférence, eſt qu'outre la vertu émétique que renferme cette racine, elle a encore à un dégré ſupérieur la propriété d'inciſer les matieres pituiteuſes, qui dans la Fievre quarte aſſiégent le couloir de l'eſtomac & ſa cavité. De plus l'hipecacuana eſt auſſi doué d'une certaine vertu aſtringente qui fortifie le ventricule. La racine de cabaret eſt encore recommandable entre les émétiques, non-ſeulement elle fait vomir, mais elle échauffe & corrobore l'eſtomac.

PREN. *racine de cabaret concaſſée* ʒ ij. *fait infuſ. pendant la nuit dans* ℥ iij *ou* iv. *de vin rouge : fait. une infuſ. à prendre le matin.*

Le lendemain du jour qu'on aura fait prendre un émétique de cette eſpéce, on purgera le malade (ſçavoir le ſecond jour de l'intermiſſion) avec une potion cathartique de la maniere ſuivante.

PREN. *ſen. mondé* ʒ ij. *rhubarbe choiſie, & ſel végétal de chaq.* ʒ j. *ſummités de cha-*

medris une pincée, dans ſ. q. d'eau de font. fait. infuſ. & dans la colature réduite à ℥ vj. diſſolv. manne de calab. ℥ ij. fait. une pot. à prendre le matin, en gardant le regime.

Mais s'il n'y a pas de ſignes evidens de ſaburre dans l'eſtomac, on commencera le traitement par les purgatifs, qu'on adminiſtrera dès le premier jour de l'intermiſſion, ſi le Medecin a été appellé aſſez-tôt, ou du moins le ſecond; mais on aiguiſera le purgatif avec le tartre émétique.

PREN. *ſen. mondé* ʒ ij. *rhubarbe choiſie* ʒ ß. *ſel végétal* ʒ j. *ſemen-contra en poudre une pinc. infuſ. dans ſ. q. d'eau de font. & dans la colature réduite à* ℥ vj. *diſſolv. man. de calab.* ℥ ij. *tartre ſtibié ſoluble grs.* ij *ou* iij. *fait. une pot. à prendre le matin.*

Dans l'intermiſſion ſuivante on preſcrira l'apozème qui ſuit pour corriger la matiere fébrile, & pour l'évacuer.

PREN. *feuilles de bourrache, & de chicorée de chaq. une poignée, fumeterre demi-poignée, fleurs de camomille deux pincées, kina en poudre* ʒ j ß. *caſcarille en poudre* ℈ ij. *ſel ammoniac* ℈ j. *racines de polypode de chêne* ℥ j. *d'épithime une pincée, rhubarbe concaſſée* ʒ j. *fait. bouillir pendant une heure dans ſ. q d'eau de font. qu'on réduira*

à une livre: coulez pour deux doſes; dans la premiere diſſolv. ſirop de roſes pâles ℥ ij. *& dans la ſeconde ſirop de cinq racines apéritives* ʒ vj. *fait. des apozèm. on donnera la premiere le matin à jeun, & la ſeconde quatre ou cinq heures après midi.*

Le malade prendra les deux apozèmes preſcrites, le premier & le ſecond jour d'intermiſſion.

Dans l'intermiſſion ſuivante on le purgera avec la potion cathartique déjà preſcripte, mais dont on ôtera le tartre émétique, ſi la matiere fébrile ne remue pas dans l'eſtomac, ou ſi les forces ſont foibles.

On donnera dans la prochaine intermiſſion le Kina en poudre, avec le ſel ammoniac, ou l'agaric, ou même encore la racine d'iris de florence.

PREN. Kin*a pulvériſé* ʒ j. *ſel amm. en poudre grs.* viij *ou* x. *m. f. une poudre à prendre dans* ℥ iij. *d'eau de chicorée, ou de chardon beni.*

Si l'on veut en même tenir le ventre libre.

PREN. Ki*na en poudre* ʒ j. *rhubarbe choiſie & pulvériſée grs.* xxx. *agaric en poudre grs.* x. *m. f. une poudre à prendre comme la précédente.*

Si on a besoin d'un fébrifuge plus puissant, regardé par quelques-uns comme un secret.

PREN. *Kina en poud.* ʒ j. *racine d'iris de florence en poudre grs.* xij *ou* xv. *agaric pulvérisé grs.* viij *ou* x. *m. f. une poudre à prendre de la même maniere, ou simplement dans l'eau commune.*

Quelle que soit la poudre dont on a fait choix, parmi celles que nous venons de décrire, il faut en donner du moins deux fois dans la journée, pendant les deux jours d'intermission. On pourra en continuer l'usage dans les deux intermissions suivantes.

Si les accès retournent, malgré les poudres qu'on aura fait prendre pendant deux ou trois intermissions, il faut purger le malade, & recourir ensuite à l'opiate suivante.

PREN. *du* Kina *pulv.* ʒ ij. *cascarille & rhubarbe chois. en poudre de chaq.* ʒ j. *racine d'iris de florence & agaric en poudre de chaq.* ʒ j ß. *sel amm. & absinthe, de chaq.* ℈ ij. *jalap & scammonée pulv. de chaq. grs.* xxx. *fleurs de camomille, & racine de gentiane pulv. de chaq.* ℈ iv. *avec s. q. de sirop de chicorée composé : fait. une opiate sous consistence molle pour l'usage.*

Le malade prendra deux dragmes de cette opiate le matin à jeun, tous les jours entierement libres de Fiévre, & après une heure il avalera un bouillon altéré avec la chicorée. On continuera l'opiate jusqu'à ce que les accès ne retournent plus, & même après la cessation de la Fiévre il sera à propos que le malade prenne encore pendant quelques jours, comme cinq ou six, une dragme de l'opiate le matin à jeun, avec le bouillon ci-dessus.

Au lieu de l'opiate on peut prescrire la décoction prescrite à la fin du Chap. douzieme ; c'est un puissant fébrifuge.

S'il y a des obstructions dans les viscères, on usera des opiates apéritives, fébrifuges & purgatives, dont nous avons donné les formules ; & sur le reste on consultera le Chap. douzieme qui traite des Fiévres intermittentes en général.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

Fin de la Table.

ERRATA.

Page 4. *ligne* 28. ce *lisez* le.
9. - - - 13. comme *lis.* connue.
12. - - - 3. bouclées *lis.* bouchées.
- - - 20. ſa *lis.* la.
14. - - - 14. aftainés *lis.* affaiſſés.
21. - - - 25 de *lis.* du.
26. - - - 21. *ſupléez* réduit.
28. - - - 14. *ſup.* pas.
32. - - 19. *retranchez* ex.
33. - - - 3. *ſup.* états.
40. - - 25. tendre *lis.* tendu.
48. - - 29. *retranchez* du ſang.
51. - - 17. *lis.* l'accompagnent.
52. - - 11. ſa *lis.* la.
- - - 19. obſolument *lis.* abſolument.
53. - - 11. lâche *lis.* caché.
54. - - ces *lis.* les.
- - 10. mauve *lis.* manne.
59. - - 19. *après* ſymptômes *ſup.* qui prouvent *&c.*
67. - - 10. *ôtez* la virgule qui eſt *après* tuniques.
70. - - 29. de ſes particules *lis.* des particules du ſang.
71. - - 3. *retranchez* ſoit.
- - 18. *avant* humectée *ſup.* plus.
73. - - 13. qui exhalent *lis.* qui s'exhalent.
79. - - 10. *lis.* contractions.
- - 27. *retranchez* ſeule.
89. - - 22. ces *lis.* des.
- - 24. *ſup.* tous *après* rencontrent.
90. - - 4. les *lis.* ces.

ERRATA.

Page 94. *ligne* 11. *retranchez* l'y.
98. . 28. abdomineux *lis.* abdomineaux.
99. - - 23. rafraîchissantes *lis.* rafraîchissans.
121. - - 25. *retranchez* en.
164. - - 26 *lis.* mais alors l'inflammation commençant la maladie, *&c.*
165. - - 4. *lis.* symptôme de l'inflammation.
171. - - Ire. *lis.* laudanum en opiate.
185. - - Ire. *lis.* & il en est ainsi.
193. - - 7. *lis.* portion.
195. - - 3. *lis.* tension.
196. - - 7. *lis.* cacochimes.
210. - - 18. *lis.* dans un corps sain.
215. - - 18. *après* malade *placez* un point.
- - 19. *ôtez* le point-virgule qui est *après* exercice.
217. - - 22. jugée *lis.* jugées.
222. - - 6. *lis.* surcroit.
223. - - 12. *lis.* conformement.
224. - - Ire. *lis.* celle-là.
230. - - 23. *après* habitude du corps *lis.* on donnera le senné, mais *&c.*
316. - - 4. *après* traitement *lis.* elle n'est pourtant pas exempte de tout danger, Car *&c.*
310. - - 21. partent *lis.* partant.


B736

